



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

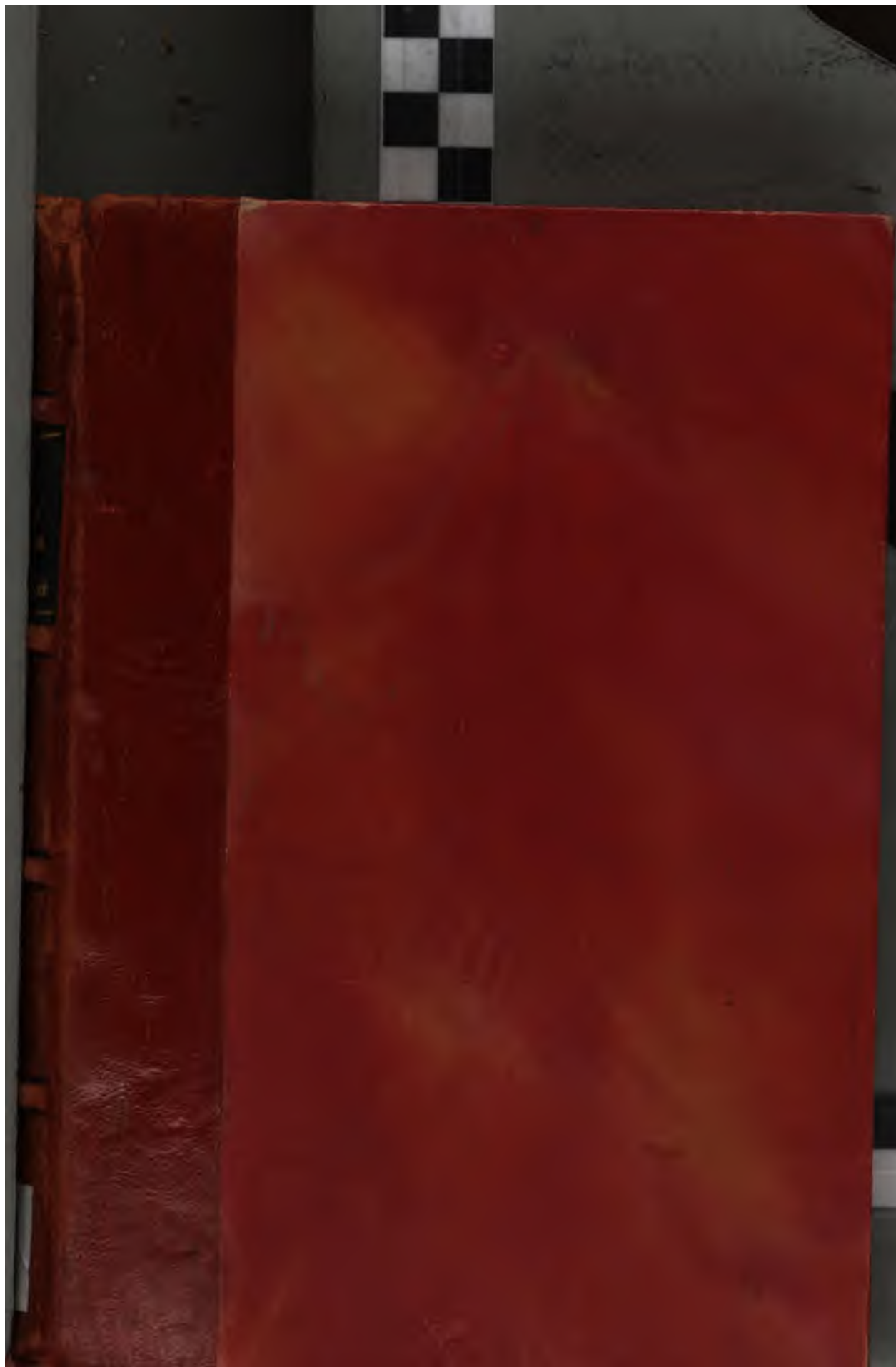
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

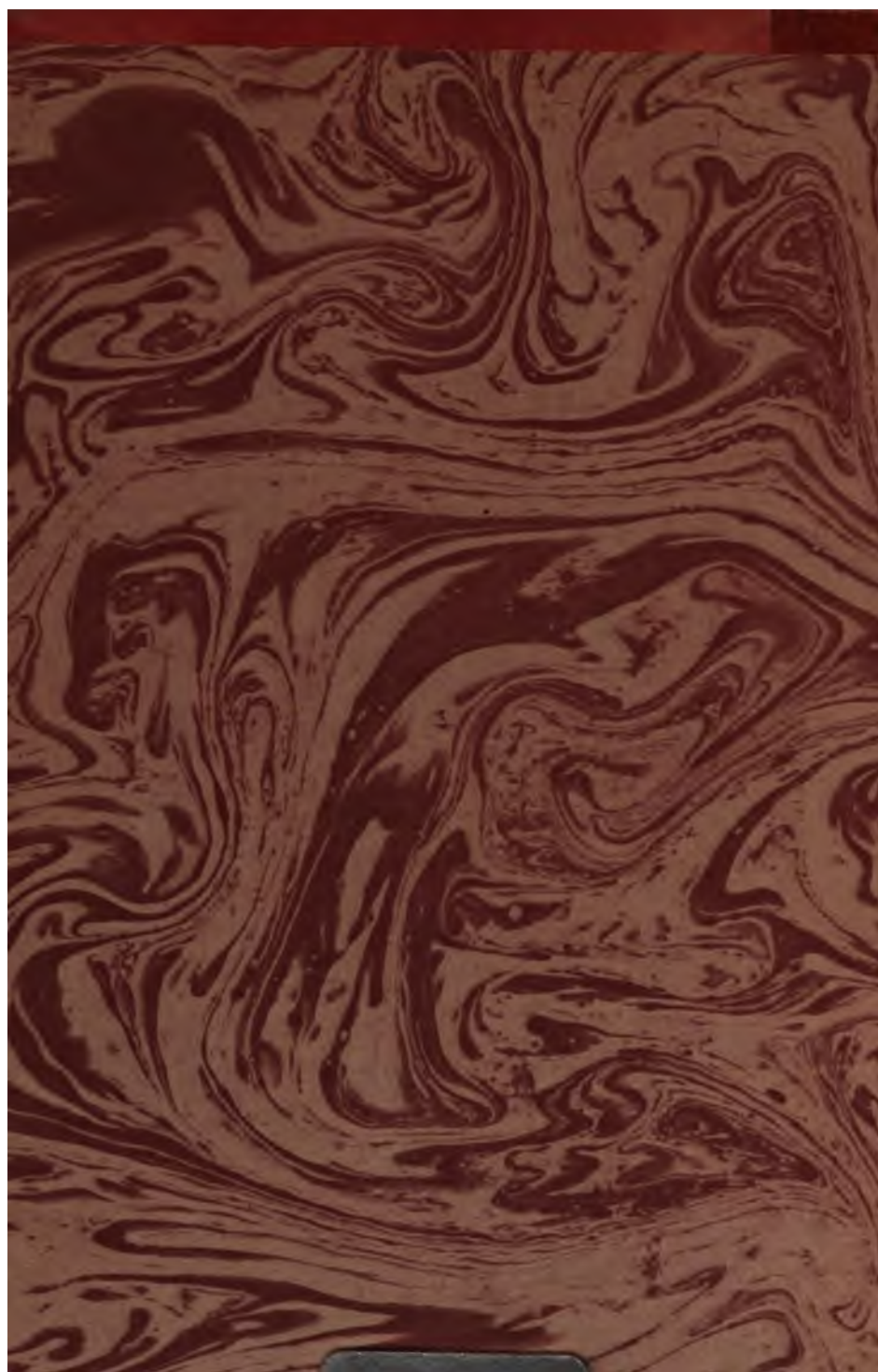
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









MARC DE VISSAC

Chronique DE LA Ligue DANS LA ASSE AUVERGNE



E. GIRERD, Imprimeur - Éditeur
RIOM 1888.

Garnier, Paris



Fr. Dupuy de la Grande Rivière

CHRONIQUE DE LA LIGUE

Dans la Basse Auvergne

Imprimé à 400
Il a été tiré en outre sur beau papier teinté 50 exemplaires numérotés.

DU MÊME AUTEUR :

LE MONDE HÉRALDIQUE. — Aperçus historiques sur le moyen-âge. — In-8°, 1870.

ALLÉGORIES ET SYMBOLES. — Énigmes, Oracles, Fables, Apologues, Paraboles, Devises, Hiéroglyphes, Talismans, Chiffres, Monogrammes, Emblèmes, Armoiries. — 1 vol., in-8°, 1872.

NOTICE SUR M. ARCHON-DESPÉROUSE. — Plaq. in-8°, 1874.

CHATEAUGAY ET SES SEIGNEURS. — Giac et Laqueuille. — *Chroniques du pays d'Auvergne* — 1 vol. in-8°, 1880.

ROMME LE MONTAGNARD. — *Un Conventionnel du Puy-de-Dôme*. — 1 vol. in-8°, 1883.

LE JOURNAL DE L'ORATOIRE DE RIOM. — 1 vol. in-8°, 1885.

L'ÉGLISE SAINT-AMABLE DE RIOM — Plaq. in-18, 1888.

MARC DE VISSAC

CHRONIQUE DE LA LIGUE

DANS LA

Basse Auvergne



RIOM

EDOUARD GIRERD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1888

CHAPITRE PREMIER

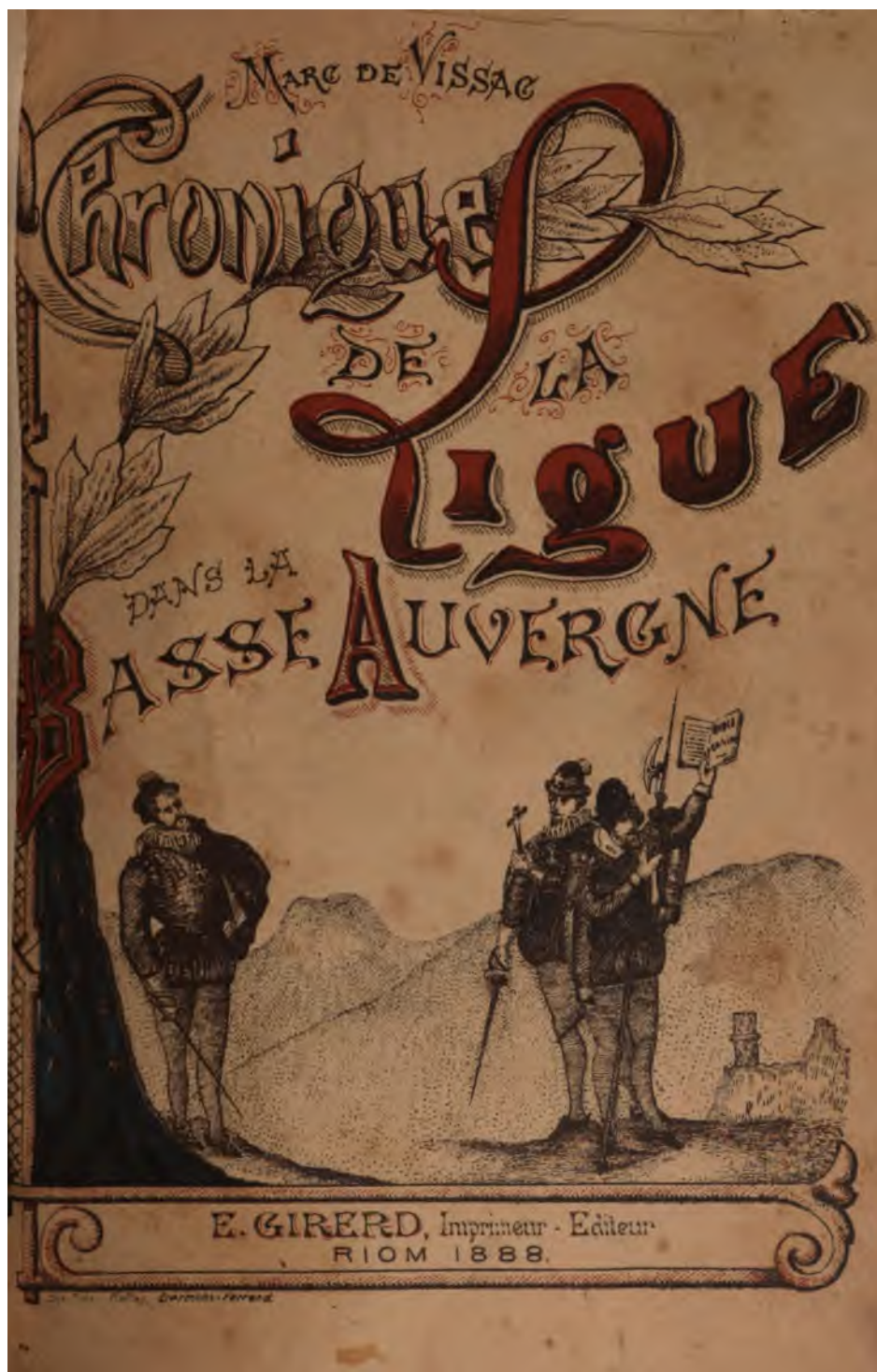
Le 1^{er} Janvier à Riom en 1589. — *L'accident de Blois.* — Embrelin.
— Le mannequin royal.

Le 1^{er} janvier 1589 la rumeur était grande dans la bonne ville de Riom. Bourgeois et manants parcouraient effarés les rues de la cité ligueuse. Des groupes se formaient aux carrefours et des exclamations s'échappaient du milieu des rassemblements populaires bigarrés par les robes noires des prêtres, les chaperons multicolores des brayaudes et les habits rouges des hallebardiers.

Le *Jour de l'an* qui, depuis vingt-deux années déjà, tombait à cette époque, n'était pour rien dans ces manifestations bruyantes. On ne s'accostait pas avec des *Dieu-gardet* et des *Béni-soit*. Les saluts s'échangeaient à peine et une tristesse morne assombrissait tous les visages.

C'est que la nouvelle du coup d'Etat de Blois était







Fr. Dupuy de la Grande Thèze

CHRONIQUE DE LA LIGUE

Dans la Basse Auvergne

CHAPITRE II

La France au XVI^e siècle. — Ligneurs ; Protestants ; Politiques.
— Les trois Henri.

Pour se bien rendre compte des sentiments qui agitaient les masses à cette date, non seulement en Auvergne, mais encore dans le reste du royaume, il est indispensable de jeter un coup d'œil en arrière sur le terrain de l'histoire, et d'envisager, dans une sorte d'ensemble panoramique, la situation des partis qui, après avoir déchiré, dans les luttes intestines, l'unité nationale, s'en disputaient les lambeaux.

Depuis un demi siècle, le pays était bouleversé par la querelle religieuse. L'incendie allumé en Allemagne, avivé plus tard à Genève, continuait parmi nous ses ravages, et des fleuves de sang n'étaient pas encore parvenus à l'éteindre.

Le grand XVI^e siècle, né parmi les splendeurs des arts, au bruit des découvertes qui renouvellent la face

du monde intellectuel et du monde physique, avait vu bientôt s'obscurcir son brillant horizon. Il se fondait maintenant en un long drame, trop souvent éclairé des sinistres lueurs de batailles et de bûchers dévorant au nom de Dieu, horrible blasphème ! d'innombrables victimes humaines.

En vain Charles IX, des fenêtres du Louvre, avait-il envoyé son dernier argument à la Réforme. L'hérésie n'en avait pas moins fait de gigantesques progrès et de fanatiques prosélytes. Elle se dressait en face de l'Église pour la diviser, en face de la Société pour la transformer, en face du Trône pour le renverser. Elle traitait la papauté en prostituée de Babylone, la cour de France en Sodome impure ; elle affichait un puritanisme austère en face des élégances exquises et de la grâce quintessenciée des mœurs.

Et, en réalité, c'était une société étrange que celle de cette époque. Mélange de galanterie et de cruauté, de mysticisme et de superstition, de foi et de doute, elle se présente tout à la fois sous des aspects grandioses et bizarres, séduisants et horribles. La rudesse et la barbarie s'y dissimulent sous une surface polie, les passions y demeurent sauvages. La poésie sentimentale le dispute au libertinage ; la religion et la débauche se partagent les âmes. Le sonore éclat de rire se marie au tintement du tocsin, et la gaité de Rabelais se joue au milieu des larmes. Siècle ardent, passionné, inquiet et maladif, où le sang est brûlé par

toutes les fièvres, où l'âme humaine, sans règle et sans boussole, s'agite au milieu de l'orgie et de l'incohérence.

Comme guide à cette société déséquilibrée, il eût fallu une royauté moins efféminée que celle du dernier Valois, une main plus ferme, un esprit d'une meilleure trempe.

L'avènement de Henri III avait été pour la France une cruelle déception. Elle augurait mieux du vainqueur de Jarnac et de Montcontour. L'affection publique l'avait accompagné sur la terre polonaise, où le pays était fier de voir s'acclimater un rameau français. Lui, au contraire, se considérait comme en exil et aspirait à revoir les sol natal. Parmi les fiers Sarmates, il se plaignait ainsi qu'Ovide sur les terres du Pont-Euxin, portant la couronne des Jagellons comme un rocher sur sa tête.

Le désappointement fut grand, quand, de retour en France, il peupla sa cour de petits maîtres, de muguets au teint de femme, de jeunes raffinés vêtus de dentelles et de soie, réglant mieux les questions d'étiquette que les opérations militaires, mélangeant les bracelets et les chapelets, les parfums d'Arabie aux âcres odeurs des honteuses voluptés. Les mœurs rigides et la fière indépendance de la noblesse polonaise n'avaient pu viriliser son tempérament et réconcilier le prince avec les goûts mâles qu'exige le sceptre. Ce fut comme un écroulement général des espérances que la jeunesse du duc d'Anjou avait fait concevoir.

Rien, dans notre histoire, n'offre d'analogie avec la cour de Henri III. Il faut, dit Henri Martin, remonter aux époques dépravées de l'antiquité romaine, pour retrouver un pareil mélange de débauche et de férocité, de folie et de légèreté sanguinaires. De même qu'à la cour des Césars Néron était artiste, de même des goûts d'art et de littérature surnageaient dans le chaos immonde. Mais si le caractère du souverain était chevaleresque, il était également vicié et corrompu; ses bizarreries n'étaient pas faites pour rehausser l'autorité royale.

On est donc obligé de convenir qu'en se posant comme réformateur des mœurs et du sceptre, le Calvinisme avait beau jeu pour entreprendre la lutte. Il n'en était pas de même du troisième pouvoir qu'il aspirait à ~~battre~~ en brèche, c'est-à-dire de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

La secte, malgré sa hardiesse, devait se briser devant le roc inébranlable de saint Pierre, dont les ramifications s'étendaient vivaces jusqu'au cœur même de la nation. On pouvait au besoin en finir avec une dynastie énervée et discréditée, lui opposer avec quelque vague espoir de succès la République genevoise, mais ce qui était irréalisable, c'était de substituer le prêche à la messe.

Le chef actuel de l'Eglise n'était qu'un ancien gardeur de pourceaux; seulement ce gardeur de pourceaux, qui faisait réparer Saint-Jean-de-Latran et relever

l'obélisque des Pharaons, était plus puissant que les plus grands princes, car il était le roi des âmes, car il symbolisait la foi, les vieilles traditions du peuple qui trouve dans la religion le moyen de satisfaire ses aspirations d'égalité, de liberté et d'amour.

Les églises étaient le théâtre de toutes les fêtes et de toutes les joies du peuple, ses palais, bien plus splendides que ceux des rois, où, roi à son tour, il oubliait dans des songes du ciel ses durs travaux et ses misérables demeures. Les corporations se groupaient autour des cathédrales bénites, à l'ombre des bannières de leur saint patron.

Que lui offrait-on à la place de ces pompes sacrées, de tout ce magnifique symbolisme catholique? L'enthousiasme à froid d'une réforme ~~moyale~~ morale, des coutumes austères et bibliques cadrant mal avec les traditions de l'enfance, de monotones psalmodies au lieu des hymnes sacrés des fidèles agenouillés devant le Saint-Sacrement, des pourpoints gris ou noirs au lieu des resplendissants ornements sacerdotaux, enfin le culte abstrait de l'esprit, enseigné d'une voix sentencieuse, par des ministres à la parole grave, dans des temples nus et vides aux yeux de la chair!

Comment l'esprit français eut-il pu préférer Marot à cet immense poème en action de la liturgie chrétienne!

Quand le Catholicisme fut visé au cœur par la Réforme, le pouvoir royal, tuteur de la société, dut

prendre en mains la cause des catholiques. Il fit la guerre pour eux, mais si mal, avec tant de nonchalance, que quatre fois il mit bas les armes devant l'hérésie et pactisa avec elle. De sorte que les catholiques perdant patience se demandèrent : « Ne pourrions-nous pas nous passer de ce mandataire inhabile ou impuissant ? » Alors ils se liguèrent et il y eut un nouvel Etat dans l'Etat. C'était fatal. Lorsque le pouvoir cesse de protéger, ou de protéger utilement un grand parti, il est naturel que ce parti cherche à se protéger lui-même.

La *Ligue* fut donc la sainte union de la France avec elle-même pour la conservation de l'antique foi de ses pères. Elle fut la nation armée, énergique expression de liberté et de nationalité. Son but fut le triomphe de l'unité de croyances. Elle naquit du sentiment populaire plutôt que de l'initiative des classes élevées et devint en réalité la fédération réactionnaire des produits bourgeois, municipal et catholique contre le mouvement armé et subversif de la réforme calviniste.

Et pourtant, la Ligue offre cette singulière anomalie d'avoir été condamnée par toutes les opinions, grâce peut-être à son fanatisme et à ses allures despotiques. Quoi qu'il en soit, elle sera toujours mal appréciée tant qu'on ne sortira pas de ces données fausses et romanesques que Voltaire a répandues, et non sans dessein, dans cet amas de mensonges rimés qu'on appelle la *Henricade*.

La royauté, nous l'avons dit, avait été incapable de dominer la situation et de faire acte d'autorité.

Henri III était un esprit de tiers-parti, ce qui entraîne indécision, incertitude, double face. Sa mère, formée par Machiavel, allait alternativement d'un camp à un autre, divisant, caressant, versatile par système. Elle ne vivait que pour tramer des intrigues, favorisant tout ensemble les Huguenots et la Ligue, mais les favorisant à la *Florentine*, pour s'en servir.

De temps à autre, la cour cherchait à sceller une alliance entre les partis en armes. Alors s'accomplissaient les noces de la charmante Margot avec le prince de Béarn, contraste singulier du jasmin musqué avec la senteur de l'ail ; puis, le lendemain, ces noces devenaient *vermeilles*, dans la sombre nuit du 24 août, nuit de cauchemar qui engendrait la stupeur et la rage.

De ce jeu de bascule était né le parti des *Politiques*, faisant son bréviaire du *Livre du Prince*, criant tour à tour : « Vive le roi ! Vive la Ligue ! » Grand et fort en ce qu'il préconisait la tolérance religieuse, petit et faible en ce qu'il ne la pratiquait que lorsqu'il la jugeait opportune. Luther et Calvin avaient laissé les Politiques indifférents sans doute à leurs doctrines, mais c'était pour eux que Montaigne avait lancé son : *Peut-être !* Ils avaient accueilli avec curiosité les *nouvelletés*, ainsi que les appelait le grand douteur qui,

du haut de son donjon, assistait avec le flegme un peu ironique de son scepticisme, à ces débauches de l'esprit humain.

En politique, ils avaient plusieurs écharpes dans leur fournement ; en religion, des reliques de différentes paroisses.

Aussi, étaient-ils encore plus odieux à la Sainte-Union que les partisans de la Réforme. Les Calvinistes étaient des ennemis, on le savait ; mais les Politiques passaient pour des consciences sans énergie, des cœurs qui appelaient la transaction, des hypocrites venimeux, altérant et souillant les opinions sincères. On les représentait en hiboux, en crocodiles, en autruches. On les dénommait réalistes ou bigarrés, comme étant sans couleur déterminée. On fredonnait dans les rues :

Carillon, carillon,
Mort aux hérétiques !
Carillon, carillon,
Mort aux Politiques !

Royalisme ou hérésie étaient également suspects. L'indifférence ou le rationalisme, voilà les deux fléaux contre lesquels le Catholicisme s'armait.

Donc trois Etats dans l'Etat, trois tronçons dans la nation : LIGUEURS, PROTESTANTS, POLITIQUES.

A la tête de ces derniers, *Henri de Valois* représen-

tait les souvenirs de la monarchie et avait dans les mains tous les ressorts de l'administration publique. Ses partisans, dévoués au principe d'hérédité, dont ils comprenaient en hommes de sens toute la puissance, se recrutaient en grande partie parmi les parlementaires, les légistes, les gens de robe en général, qui étaient les grands négociateurs de l'époque, cherchant à rapprocher les partis selon qu'il convenait à leurs intérêts. Naturellement modérés ils s'efforçaient d'adoucir les griefs, d'écarter les obstacles, montant, s'il était nécessaire, en croupe des opinions violentes, dans l'espoir d'en contenir les excès. Achille de Harlay, Pithou....., soutenaient par conscience et par principes la couronne chancelante des Valois.

Mais le roi avait aussi parmi les hommes d'armes de francs et loyaux sujets : les maréchaux de Biron et d'Aumont, Ornano, Crillon, Loignac, Bellegarde. Si les mignons étaient extravagants, ils étaient fidèles, braves jusqu'à la folie. Leurs pourpoints de soie couvraient des cœurs inaccessibles à la crainte, et sous leurs manteaux amaranthe, des épées valeureuses ne demandaient qu'à briller au soleil des champs de bataille.

Le second parti, formé de tous ceux qui avaient embrassé la foi nouvelle, s'était donné pour chef un jeune prince possédant toutes les qualités et tous les

défauts qui font ordinairement les héros populaires. A son teint bisque, bruni, noirci par le soleil et le vent, à ses yeux égrillards, à sa barbe mal peignée, à son nez démesurément arqué, à son haut-de-chausses rapiécé, on reconnaissait *Henri de Béarn*, dont le front se couronnait d'une naissante auréole de popularité. On le reconnaissait encore à cet esprit infini et ardent, fait tout à la fois de franchise et d'astuce, de profondeur réelle sous une légèreté apparente, d'énergie en même temps que de bonhomie bourgeoise, à sa manière de lâbler, pittoresque et colorée, à l'expression martiale, cordiale et joviale qui animait son masque rubicond sous une ombre de hâle, à ses lèvres satiriques faites pour le baiser galant et le propos salé.

Certes, les Huguenots le trouvaient de mœurs trop faciles pour être l'élu de Sion ; ils ne se dissimulaient pas que c'était « un bouc lascif attiré par l'odeur du péché. » Ils eussent préféré un chef de sectaires ; mais la poésie de la Bible entourait de ses rayons le visage de la fanatique Jeanne d'Albret, sa mère, mais l'arbre de Gascogne avait dans le midi de la France de vigoureux rameaux, mais, enfin, ils n'étaient pas à dédaigner, ces reîtres et ces lansquenets de la Navarre, qui faisaient à leur jeune roi un rempart de poitrines et de hallebardes.

En ce temps là, en ce pays-là, les hommes se contentaient de peu. Un petit manoir aux créneaux édentés, quelques perches de terre et deux ou trois

arpents de bois suffisaient à leurs besoins. Le manoir les abritait, la terre les fournissait de pain, les bois de gibier. Sentant de bonne heure l'odeur de la poudre et les fumées du cerf, les cadets de Gascogne étaient toujours prêts à sonner le boute-selle et à chevaucher, l'éperon de campagne au talon. Habillés par le tailleur de Panurge et de Grangousier, ils n'opposaient aux grâces affectées des mignons que des fanfaronnades d'estafiers. Mais si cette noblesse n'avait pas de manteaux piqués chez Labrosse, si elle était mal harnachée, si elle ne mangeait que du pain de Saintonge frotté d'ail, au lieu de dîner chez Lemoire avec des salmigondis sophistiqués ou des dragées musquées à la d'Aumale, c'était du sang vermeil et fidèle et des cœurs dévoués.

Enfin, un autre héros dirigeait en maître, avec un pouvoir absolu et incontesté, le troisième parti, le plus nombreux, le plus puissant, le plus populaire, celui qui groupait tous les catholiques sincères, prêts à défendre le culte de leurs pères et à prévenir chez une nation chrétienne le règne du doute et de l'incrédulité.

Une naissance illustre, une bravoure brillante, un génie élevé, caractérisaient *Henri de Guise*, le rejeton éclatant de cette maison de Lorraine qui avait déjà fourni un martyr à la cause populaire.

La famille de Guise prétendait descendre des Car-

lovingiens et se disait, par suite, victime de l'usurpation de Hugues Capet. C'en était assez pour qu'elle considérât au fond du cœur la couronne de France comme son patrimoine. Appuyée sur l'Eglise, dont elle s'était fait une alliée formidable, ayant les moines pour soutiens et pour acolytes, elle s'érigeait en tutrice du trône qu'elle convoitait, en protectrice des Valois qu'elle voulait anéantir. Ce n'était pas une guerre ouverte, mais une alliance franchement hostile. Entre les Guisards à la croix de Lorraine et les Royaux à la colombe du Saint-Esprit ne s'échangeaient que des railleries, des mots blessants, puis des coups d'épée succédant aux coups de langue. Les ~~par~~quils raillaient les mignons, « champignons de faveur en une nuit poussés ». Les poètes de cour tressaient des guirlandes à Quélus, à Maugiron et à Livarot.

A travers la foule idolâtre, Guise s'avancait épanoui et radieux, caressant chacun par une séduction inouïe. Les Huguenots étaient de la Ligue quand ils regardaient M. de Guise. Son frère et lui éblouissaient la cour par leur grande mine, leur luxe, leurs allures chevaleresques. « Ils ont si bon air, ces princes lorrains, disait le maréchal de Retz, qu'auprès d'eux les autres princes paraissent peuple. »

Henri était le Macchabée populaire. La France était folle de cet homme-là. On baisait ses habits, on le couvrait de fleurs. A sa voix marchait une grande partie de la nation.

Le pays se partageait donc entre les trois Henri : Guise, Bourbon ou Valois. Voilà les trois cocardes, les trois étendards qui se dressaient en face de l'avenir.

Telle est la peinture succincte de cette époque, d'autant plus tourmentée qu'elle portait le monde moderne dans ses flancs.

CHAPITRE III

L'Auvergne à vol d'oiseau. — Galerie des Illustres. — Légistes, Curieux et Gens de lettres. — Réformés, Papistes et Royaux.

Cet ensemble de la société française était un composé, ou mieux, un résumé de l'état des esprits dans les diverses provinces de la monarchie.

L'histoire de l'Auvergne, notamment, fournit, dans un cadre assez resserré, le portrait du XVI^e siècle. Elle reproduit presque traits pour traits le tableau général que nous venons d'esquisser, à tel point que les détails risqueront fort de passer pour des redites.

Cette grande province de la France centrale, pays en quelque sorte de transition entre le nord et le midi, tenant à ce dernier par sa langue, par ses mœurs, par sa législation vraie, — le droit romain encore plus que la coutume, — ne pouvait échapper aux influences religieuses et politiques qui agitaient le royaume. En outre, sa population belliqueuse, sa position formida-

ble au cœur du pays devaient en faire un puissant auxiliaire pour le parti qu'elle embrasserait.

Quelque chose la signalait plus encore que sa situation géographique comme devant être, dans la lutte imminente, un foyer d'action et un centre de propagande, c'était l'élite des personnages de marque qui lui faisaient une auréole et étendaient au loin le rayonnement de son influence.

De tous temps la terre arverne fut fertile en illustrations, et c'est à bon droit que Grégoire de Tours la qualifie : *Tellus clara viris*. Rarement, cependant, put-elle grouper en une seule gerbe une aussi nombreuse pléiade d'hommes distingués qu'au XVI^e siècle. Esprits de second ordre pour la plupart, si l'on veut, dans le livre du monde, mais qui, par suite, représentent mieux leur époque et reproduisent d'une façon plus exacte les grandeurs et les travers de leur temps. Le génie est l'exception. Il a sa place dans un musée ; par malheur, il brise le cadre et ne saurait illuminer toutes les figures. Le talent, au contraire, repose l'esprit et fournit d'intéressants médaillons à une galerie de portraits.

Aux postes les plus élevés de l'Eglise, de l'Etat, de la Magistrature, de l'Armée, nous voyons figurer d'éminents enfants de l'Auvergne.

Dans le haut clergé on compte quatre cardinaux : Antoine BOHIER, Antoine DU PRAT, Hiérôme DE LA SOUCHÈRE, François DE LA ROCHEFOUCAULD ; trois

archevêques : Charles DE MARILLAC, Jacques DE LA GUESLE, Gilbert GENEBRARD ; un grand nombre d'évêques parmi lesquels : Thomas, Jean, Claude et Guillaume DU PRAT, Jean François et Guillaume BOHIER, Bertrand DE MARILLAC, François et Jean-Baptiste DU BOURG, Nicolas DANGUY, Jean ARNAULD, Antoine et François DE SAINT-NECTAIRE, Claude REGIN, Pierre FOURNIER, Hector D'AILLY DE ROCHEFORT, François D'ESTAING, Jean DE LANGEAC, Guillaume DU VAIR.....

Parmi les simples religieux on distinguait : Etienne MAUGUIN, aumônier de Catherine de Médicis, qui porta la parole au colloque de Poissy ; Jacques de PLANAT, ecclésiastique assez pieux et assez savant pour être comparé à Gerson et à Thomas Akempis.

Et dans la seule Compagnie de Jésus : les Pères Michel COYSSARD, Etienne LUZVIC, Jean MARTINON, qui publièrent de nombreux ouvrages ascétiques ; Guillaume SAUTEMOUCHE et Jean SALLES, martyrisés à Aubenas par les Huguenots ; Pierre MADUR, expert en lettres hébraïques, comme le furent Genebrard et le professeur, natif d'Aurillac, Jean de Quinquabres ; enfin les célèbres Jean ARNOUX et Jacques de SIRMOND, confesseurs de Louis XIII.

Citons, dans les grandes fonctions de la magistrature : les chanceliers Antoine DU PRAT, Antoine DU BOURG, Michel DE L'HOSPITAL, et ceux qui allaient

l'être : Guillaume DU VAIR et Michel DE MARILLAC; Pierre LIZET, premier président au Parlement de Paris; Jean et Jacques DE LA GUESLE, l'un président à mortier, l'autre procureur général; Guillaume DU VAIR, premier président au Parlement de Provence; Mathieu CHALVET, président à mortier au Parlement de Toulouse; Jean et Michel VIALARD, pourvus de la même charge au Parlement de Rouen; Jean DU VAIR et Antoine ARNAULD, procureurs généraux de Catherine de Médicis; François MEYNARD, président au Présidial d'Aurillac; Jean de VERNYES, Gabriel de MARILLAC, Anne DU BOURG.....

Dans l'armée, il faudrait rappeler les noms de presque tous les gentilshommes du pays : LASTIC, ALLÈGRE, CURTON, EFFIAT, RASTIGNAC, CHAZERON, ESTAING, SAINT-HEREM..... et rééditer les glorieuses pages de l'Armorial d'Auvergne.

Une autre classe de citoyens, à la renommée moins éclatante, mais dont le savoir et l'importance étaient considérables, contribuait encore à augmenter le prestige de la province. Je veux parler des *Légistes*. Chaque époque, en effet, frappe un type à son effigie. Or, le XVI^e siècle appartient aux légistes, comme le XVIII^e aux philosophes.

Le peuple va naturellement vers ceux qui font ses affaires. Il allait dès lors vers les *Jurisprudents*, dont

la profession était dans tout son éclat et répandait sur ses adeptes une considération légitime.

Au nombre des légistes auvergnats dont le nom était le plus souvent répété par la foule, notons : Jean et François DE BROË, savants professeurs de droit à Bourges ; Jean AMARITON qui l'enseignait à Toulouse ; Louis CHADUC et Joseph DURAND DE CHAZELLES, qui avaient étudié sous Cujas ; Blaise CÉBERET, conseiller en l'Election de Riom et Jean VILLEVAUT, procureur au Parlement de Paris ; BESSIAN DE PRESSAT, André DE LA RONADE, Jean de COMBES, Antoine RIGAULT, Jean DE TEXTORIS, Gilbert de MARILLAC, Antoine FONTANON ; des avocats fameux, tels que : Antoine ARNAULD, Pierre MAUGUIN, Antoine de MATHAREL ; le lieutenant-général Claude BINET, sans oublier SAVARON et Jean DE BASMAISON, dont les noms reparaitront dans notre récit.

Ajoutez à cette collection de talents et de célébrités : Jean DES MOULINS, d'Ambert, un des médecins les plus réputés du siècle ; Pierre BÉRARD, de Murat, chirurgien illustre, qui guérit Henri IV d'une carnosité des plus mal placées pour un vert-galant ; Gabriel COLLANGE, polygraphe et mathématicien ; Thomas BOYER, l'architecte de Chenonceaux ; Gilbert DUCHÉRI, d'Aigueperse, qui publiait des épigrammes latines ; BERNARD, qui écrivait l'*Histoire de Riom*, ouvrage aujourd'hui presque introuvable ; Blaise de VIGÈRE, le fécond et consciencieux traducteur.....

Ajoutez-y encore la légion des poètes : LE DIGNE,

chantre du comte de Randan ; Jean de BOISSIÈRES, le Montferrandin, qui rimait les *Œuvres amoureuses* ; Gilles DURAND qui publiait l'*Ane liqueur* ; Jean de BONNEFOND, auteur de la *Pancharis*, et son fils, auteur de *Basia* ; Nicolas du BOURG, curé de Cébazat, qui caressait la muse patoise, tandis que Jean CHARIER, de Maringues, caressait les grands avec sa muse courtisanesque.

D'ailleurs les poètes étaient légistes, les légistes étaient poètes, ils étaient savants. Le juriste devait, selon l'expression de Tallemant des Réaux, être, à cette époque, un *gent de lettres*. Aussi François de Broë publiait-il avec raison : *Nuptiæ jurisconsulti et philologiæ*.

Les hommes les plus graves, les plus élevés en dignité ont avec la littérature des rapports constants : et non pas seulement des rapports austères, mais quelquefois folâtres, car ils taquinaient la muse, accordent le luth et chantent Vénus la belle. Sous la toge, comme parfois sous la robe du prêtre et sous l'armet du guerrier, se trouvent l'érudit, le *curieux*, qui, soit en vers, soit en prose, le plus souvent dans la langue de Cicéron, livre au public des élucubrations parfois scientifiques ou religieuses, parfois érotiques ou badines.

Le recueil intitulé : *La Puce de M^{me} des Roches* donne la note des délassements intellectuels que les légistes les plus solennels se permettaient sans offusquer les mœurs.

C'est ainsi qu'en Auvergne, Gilles Durand, qui continuait la tradition gauloise avec la naïveté fine, le bon sens goguenard et railleur de Villon et de Marot, était avocat au Parlement et travaillait avec Mornac à la réforme de la Coutume de Paris ; que Durand de Chazelles, disciple de Cujas, rimait son poème assez leste : *De amoris imperio* ; que les deux Bonnefond, rivaux de Catulle, étaient lieutenants-généraux au Présidial de Clermont et à celui de Bar-sur-Seine.

C'est ainsi qu'Amariton commentait les épîtres d'Horace ; que le président Meynard devenait académicien ; que le chancelier de Marillac traduisait des psaumes en vers français ; que Charles de Marillac, son frère, ambassadeur en Angleterre, écrivait des Mémoires ; que Jean de Sistrières-Murat, quoique juge, faisait le panégyrique de Marguerite ; que Mathieu Chalvet traduisait les œuvres de Sénèque le philosophe ; que Louis Chaduc, conseiller au Présidial de Riom, rimait des Noëls en dialecte auvergnat et devenait un numismate célèbre ; que Binet, l'ami de Ronsard, composait des odes et la tragédie de *Médée* ; que Savaron éditait Cornelius Nepos ; que Villevaut et Céberet devenaient les collaborateurs du géographe Belleforest..... Il n'est pas jusqu'à L'Hospital lui-même, le grave L'Hospital, qui n'adressât à Marie Stuart des vers latins pleins de lyrisme et d'enthousiasme.

La nomenclature qui précède ne donne qu'un rapide

et incomplet aperçu des éléments de grandeur que fournissait à notre Auvergne une sève inépuisable.

Aussi, cette province éveillait-elle au plus haut degré la sollicitude du roi, dont elle avait été anciennement l'apanage. Malheureusement pour lui, sa défection était prochaine.

Depuis que la Réforme l'avait envahi par la vallée de la Couze, le sol s'était jonché de victimes religieuses. Les bûchers modestes de Brugière à Issoire, de Pyroller à Montferrand, de la Chomette à Maringues, comme le bûcher illustre d'Anne du Bourg, l'enfant de Riom, un des noms les plus éclatants du martyrologe calviniste, avaient semé leurs cendres, — et ces cendres, poussière féconde, avaient enfanté des milliers de martyrs. Les supplices firent plus de Huguenots que la lecture des dogmes nouveaux du libre examen.

Les Religionnaires avaient pillé Thiers de fond en comble, pris Aurillac, incendié Olliergues, démantelé Ambert, attaqué Salers, la ville pucelle, saccagé Marsac dans le Livradois, presque détruit Mauriac.

De leur côté, les Papistes avaient pressuré les campagnes, consumé les récoltes, semé la ruine, égorgé sans pitié et fait couler des flots de larmes. Le récit des atrocités commises de part et d'autre serait monotone et odieux. « Il est impossible, raconte Pasquier, de dire quelles cruautés barbaresques sont commises dans les deux camps. Où le Huguenot est le maître, il lacère toutes les images,

spolie les tombeaux, outrage les recluses. En contre échange de ce, le catholique tue, meurtrit, noie tous ceux qu'il connaît de cette secte et en regorgent les rivières. » Nulle part plus que dans le pays de L'Hospital, il semble que ne puisse triompher ce principe si éminemment humain de la tolérance, qui désarme les bras et les cœurs.

Cependant, la secte Huguenote, minorité mécontente, ne paraissait pas devoir prendre le dessus. Les deux autres fractions prédominaient dans la province.

Catholique par essence, la population auvergnate se sentait attirée vers la Sainte-Union, formée, suivant l'expression originale et juste des Ligueurs provençaux, pour soutenir « la fleur de lys de la liberté française. » Humiliée de voir la royauté traiter sans cesse avec le Calvinisme, elle avait cherché ailleurs un pouvoir plus dévoué, qui sût défendre et consolider sa foi. C'était dans ce parti aux aspirations municipales, aux doctrines décentralisatrices, qui se composait des deux tiers de la noblesse et de la bourgeoisie, ainsi que de la majorité du peuple des campagnes, que s'étaient réfugiés les plus ardents adversaires de la Réforme, ce qui donne à la Ligue, dans cette province, une puissance d'expansion qu'elle n'eut pas partout au même degré.

Néanmoins, l'Auvergne avait aussi ses Politiques, d'autant plus que ce pays est de ceux où les gens de

loi et de chicane ont toujours pullulé. Ce tiers-parti se composait des royalistes quand même et des catholiques indifférents. A leurs yeux, la Ligue avait le tort de revêtir un caractère semi-monastique, bien fait pour écarter ceux chez qui l'esprit national l'emportait sur l'esprit exclusivement religieux. Ils ne voulaient pas davantage de la Réforme et eussent volontiers vu adopter un régime de pondération.

Ces hommes, qui conviennent dans les temps ordinaires, sont généralement au-dessous de leur position dans les temps de troubles et de révolution. La foule n'est pas avec eux parce que, aux époques de violence, les masses vont à l'exagération ; les modérés passent pour des tièdes. Mais, il faut reconnaître que les chefs des Politiques n'étaient pas des hommes vulgaires. Leur esprit à large envergure avait dû contrebalancer les difficultés de la tâche et retenir une grande partie du peuple en l'obéissance et en la fidélité au roi.

Grâce à ces divisions intestines, la guerre civile allait encore s'abattre, cruelle et implacable, sur ce sol arverne déjà détrempé d'une des plus fortes saignées qu'y ait jamais faites le fanatisme.

CHAPITRE IV

Mantoue et Crémone. — Rivalité séculaire de Riom et de Clermont.
— Etablissements judiciaires. — Riom ligueur ; Clermont royaliste. — Montferrand. — Appel aux armes.

La division des partis en Auvergne était entretenue et augmentée par celle qui existait entre les deux principales villes : Riom et Clermont.

La rivalité des deux cités voisines était immémoriale, leur inimitié séculaire.

Entre Riom et Clermont il y avait antagonisme social, antagonisme politique, antagonisme religieux, d'ordre à ordre, de corporation à corporation, de bourdon à corde, de reliques à reliques, de saint à saint. Elles se contestaient l'origine de leurs patrons, elles se disputaient la gloire d'avoir été le tombeau de saint Amable ou le berceau de saint Grégoire de Tours. Il n'était pas jusqu'à la supériorité de leurs vins qui ne fut invoquée à la louange de l'une, au dénigrement de l'autre. Aussi la fable prétendait-elle

que Riom avait été fondée par un Troyen, tandis que Clermont était bâtie par un Grec, à l'époque du fameux siège de Troie et qu'ainsi s'expliquait une animosité contemporaine de leur histoire.

Fallait-il se disputer quelque prérogative, s'enlever quelque établissement, tout entraînait en effervescence. Intrigues, cabales, députations secrètes, mémoires sans fin voyaient le jour. On aiguisait des armes franches ou fourbes. On eut dit que du résultat final dépendait la destruction de l'une des deux et que, dans l'incertitude de l'arrêt qui les attendait, chacune déployait ses efforts pour rejeter le malheur sur sa rivale. Jamais de trêve à cette vieille querelle que plusieurs arrêts de parlement, de nombreuses lettres patentes et même un traité solennel n'avaient pu terminer.

Le vœu du poignard n'avait pas cependant été formulé entre Clermont et Riom comme entre Rome et Carthage; le *delenda Carthago* ne figurait pas dans le serment de l'échevinage, mais on y eut découvert au moins la jalousie hostile de Carthage et d'Utique.

Clermontois et Riomois étaient fanatiques de leur ville, ils s'en faisaient les défenseurs avengles. Savaron prenait Clermont pour cliente comme Riom deviendrait plus tard la cliente de Chabrol. Le premier faisait de son livre une apologie lyrique comme le second devait faire du sien une apologie historique.

Sur les fonts baptismaux de Saint Genest ou de

Saint-Jean, les enfants à la mamelle suçaient avec le lait le chauvinisme local. Les tours de la cathédrale étaient pour le Clermontois ce que Jérusalem et le mont Sinaï furent pour le peuple de Dieu ; le Riomois, comme le grand poète de l'antiquité, restait jusqu'à la mort fidèle à son clocher : « Quoi qu'il fasse, il pense toujours à Argos où s'écoula sa jeunesse : *Et dulces moriens reminiscitur Argos.* » Trop étroite semblait la plaine de Limagne pour laisser une suffisante extension aux ambitions diamétralement contraires des deux sœurs ennemies.

Clermont et Riom étaient deux capitales, l'une de l'Auvergne, l'autre du duché qui en comprenait la plus grande portion. Clermont l'emportait par son importance physique, Riom par son rayonnement intellectuel. Leur voisinage fut leur malheur, comme celui de Crémone fut le malheur de Mantoue :

Mantua vix miseræ, nimium vicina Cremonæ !

De tous temps, dans toutes les luttes intestines qui avaient bouleversé le royaume, les habitants de Riom, soit par force, soit par inclination, avaient adopté un parti opposé à celui de Clermont. L'histoire provinciale en a conservé plusieurs témoignages.

En 1440, à l'occasion de la guerre civile dite la *Praguerie*, Clermont resta fidèle à Charles VII qui y passa quinze jours et y rassembla aux Cordeliers les Etats de la province. Riom au contraire s'enrôla dans le parti des princes conjurés, à la tête desquels se

trouvait le dauphin Louis, plus tard Louis XI, et ne fit sa soumission qu'après la défection du célèbre Dunois.

Un quart de siècle après, pendant la guerre du *Bien public*, où les grands vassaux se soulevèrent à leur tour contre Louis XI, Riom se joignit encore aux révoltés. Le roi vint faire le siège de la ville à la tête de vingt-quatre mille hommes. Les ducs de Bourbon, de Nemours, d'Armagnac, d'Albret et autres la défendaient. Elle fut prise et les princes signèrent avec le roi le *Traité de Riom*, qui n'était sincère ni d'un côté, ni de l'autre, qui fut trahi par chacun à peine signé, comme devait l'être quelques jours après celui de Conflans, et où d'ailleurs il ne fut pas dit un mot du bien public. — La *loyauté* des Clermontois, qui ne prirent aucune part à la révolte, leur valut les faveurs royales.

Il est curieux de remarquer, en passant, que Clermont, mieux inspirée, sut toujours se ranger du côté du pouvoir, — du côté du manche, — qu'elle fut immuablement fidèle à celui qui disposait des faveurs ; et que Riom ne se départit, en aucune circonstance, de l'esprit parlementaire et frondeur qui la porta constamment dans le camp de l'opposition. Cette dernière y perdit en prospérité, sans doute, mais elle se consola en songeant qu'elle ne s'était jamais trouvée du même avis que son ennemie intime.

Depuis cette époque, l'aigreur n'avait fait que s'en-

venimer. On avait lutté pour la tenue des Etats, pour la tenue des Grands-Jours, pour une prérogative, pour un mot. Tout fournissait matière à compétition.

La principale pierre d'achoppement de toutes les discordes, l'endroit sensible, était plus spécialement l'ensemble des institutions de judicature, objet d'envie et de constante convoitise des deux côtés.

Une Sénéchaussée des plus importantes, un Présidial, un Hôtel des Monnaies, un Bureau des Finances, une Maîtrise des Eaux et Forêts, une Recette générale, un Grenier à sel, une Juridiction consulaire, faisaient à l'ancienne ville ducale une couronne de gloire. Clermont s'efforçait d'égrener une à une les perles de cette couronne.

Ses tentatives furent favorisées par la toute-puissante intervention d'une femme, de Catherine de Médicis, à laquelle elle doit beaucoup, mais pour qui, il faut le reconnaître, elle s'est toujours montrée de la plus noire ingratitude. Rien n'a été fait à Clermont pour perpétuer le souvenir des bienfaits dont la reine-mère l'a comblée.

S'étant emparée, au préjudice de l'évêque, du comté de Clermont, Catherine avait, dès 1552, accordé aux habitants des lettres de consulat, puis donné aux consuls le titre d'échevins. Elle érigea ensuite à Clermont une Sénéchaussée qui devint bientôt une juridiction royale, dont les séances se tenaient en son *palais de Boulogne*, dont elle avait fait

don à sa nouvelle capitale. La Prévôté de Riom, qui avait dans son arrondissement la ville de Clermont, fut supprimée et réunie à la Sénéchaussée. Enfin, après avoir forcé la main aux Riomois pour la signature d'un traité qui leur était défavorable, Catherine créa à Clermont un siège présidial de dix membres.

Si la moindre immunité concédée à l'une des deux rivales était déjà considérée comme un passe-droit, combien, à plus forte raison, le froissement devait-il être plus profond quand une des deux villes s'enrichissait des dépouilles de l'autre. Aussi Riom ne dissimula plus sa désaffection pour les souverains dont la mère s'était faite son adversaire.

Son attitude devint si hostile à la personne des princes que Charles IX, lors de son passage en Auvergne, séjourna à Clermont et à Montferrand, mais franchit Riom sans s'y arrêter, préférant aller dîner à Saint-Bonnet.

Il n'est donc pas surprenant qu'au moment de la Ligue, soit par attachement à la religion, soit par suite des tribulations qu'il avait eu à subir, soit enfin par inclination personnelle, le peuple de Riom se montra disposé à quitter ostensiblement le parti du roi pour adhérer à la Sainte-Union.

Chabrol a dit que « Riom libre ne fut jamais ligueur, et que des factieux de la lie du peuple eurent seuls l'audace de se substituer à la volonté municipale. » Cette assertion est certainement inexacte. Riom ne

fut pas amenée aux résolutions qu'elle prit par les entraînements subits et irréfléchis qui soulèvent les masses. Elle sut ce qu'elle faisait, ce qu'elle voulait. *Hoc erat in votis*. Ses susceptibilités froissées, son intérêt lésé, sa jalousie séculaire, son tempérament dictèrent sa conduite. Plusieurs, et de bons esprits, refusèrent, il est vrai, de suivre l'impulsion, mais ils durent dissimuler. Ils formèrent plus tard le noyau du salut. — Chabrol écrivait à une époque où c'était à qui n'aurait pas été ligueur, et où il eût été de mauvais goût de poser Riom en révoltée contre la monarchie légitime. Cela seul explique son erreur. Du moins a-t-il pu faire ressortir avec à propos que Riom n'accepta jamais d'admettre dans ses murs un prêche pour la religion réformée.

Quoi qu'il en soit, Riom s'étant prononcée pour la Ligue, il devenait évident que Clermont opterait pour le parti contraire. En agissant de la sorte, elle continuait sa tradition de fidélité au trône, qui lui avait valu de si nombreux avantages et devait lui en attirer bien d'autres. Et puis, l'arc était trop tendu entre les deux villes.

A l'époque de la réunion des Etats de 1576, la haine avait pris des proportions épiques. L'acharnement était monté à un tel diapason qu'il n'y avait plus aucun espoir de pacifier les esprits.

Riom et Clermont envisageaient sans déplaisir la perspective d'une rupture franche et définitive. Elles

attendaient presque avec impatience que sonnât l'heure où la parole serait au canon. Assez de grimoires poudreux, assez de rancunes platoniques, de mauvaises humeurs concentrées. Mieux valait désormais une arquebusade pour calmer la bile et avoir raison des griefs accumulés.

Aux armes ! Qui m'aime me suive ! clamèrent-elles toutes les deux aux bonnes villes de la province, en brandissant comme une torche incendiaire, l'une le drapeau fleurdelysé, l'autre l'étendard à la croix de Lorraine.

On conçoit que dans un pareil conflit la décision que prendrait Montferrand fût d'une importance capitale. Située entre les deux villes, Montferrand, autrefois royale, à laquelle plusieurs souverains avaient octroyé de grands privilèges, spécialement un des seize Grands-Baillages de France, avait été successivement dépouillée de ses immunités par ses entreprenantes voisines.

Il ne lui restait plus que la Cour des Aides, dont le ressort s'étendait aux provinces du Lyonnais, Forez, Beaujolais, Bourbonnais, Auvergne, Limousin, Franc-Allen et Combraille.

Le peuple de cette ville voulait se joindre à celui de Riom, moins peut-être par amour pour la Ligue que par antipathie contre ceux de Clermont, avec lesquels ils étaient souvent en chamailleries. Mais il en fut détourné par les officiers de la Cour des Aides,

qui tenaient pour la plupart au parti des Politiques et qui manœuvrèrent avec tant d'habileté, que le président de Vernyes, homme tout dévoué à la royauté, fut commis par Montferrand pour conclure avec Clermont une alliance offensive et défensive.

Riom prit en brave son parti de cette alliance et ne s'effraya pas de compter un ennemi de plus.

Au milieu de ce fourmillement d'intérêts, de passions, de compétitions de toute sorte, dans cette levée de boucliers calvinistes, ligueurs et royalistes, l'Auvergne entière fut convulsée du cœur jusqu'aux extrémités. Tout le territoire prit feu. Il ne resta de neutre et de tranquille *que de tous petits brins de pays*.

CHAPITRE V

Terra incognita. — Emancipation de la Presse. — Mort du duc d'Anjou. — Qui sera roi ? — Les ambitions du Balafre. — Convocation des Etats-Généraux. — L'assemblée des Carmes à Clermont. — Députés de l'Auvergne.

Cet émiettement général transformait le royaume en une véritable tour de Babel en fait d'opinions. C'était la cacophonie, l'imbroglia, un dédale de questions, un réseau de difficultés.

Le présent offre un enchevêtrement inextricable, l'avenir un horizon nébuleux au bout duquel s'entrevoit indécise la *terra incognita* des anciens géographes. La boussole humaine semble affolée. On vit sous l'empire des sens. En morale, en religion, plus de points de repère ; on a changé de décalogue. Un dieu blafard, à masque blême, trône à la place du Dieu vivant, dit Michelet : la Politique. Il semble que l'humanité, au lieu de s'agenouiller devant le Christ, se trompe de croix et adore le mauvais larron. L'abîme

est partout. La femme elle-même se dépoétise. Ses idées se pervertissent comme ses mœurs. Il lui faut de l'imprévu, des incidents de drame, des péripéties romanesques, une sorte de frénésie dans le plaisir. Le jeu des passions complique étrangement celui de l'administration. Les hommes changent d'opinion comme les femmes changent d'amant. On dirait une partie d'échecs double, où il faut observer et la tête et le cœur de son partner, pour savoir si à l'occasion l'un ne démentira pas l'autre.

L'imprimerie versa des flots d'encre sans parvenir à éclaircir la situation, au contraire. De cette époque date l'émancipation de la Presse. Les écrits et les libelles commencent à déborder. Chiverny, Villeroy, Nevers, publient leurs mémoires ; Pasquier, Duperron, d'Ossat, leur correspondance ; de Serres, de Thon, Palma Cayet, le président Fauchet, le greffier du Tillet, Mathieu, Scévole de Sainte-Marthe, Davila, Pithou, se font historiographes ; d'Aubigné se révèle comme un pamphlétaire admirable. Les in-folios répondent aux brochures ; c'est un feu croisé dans les trois camps.

Malgré ce gâchis, deux sentiments principaux paraissent cependant prédominer dans la multitude : la colère contre certains actes du monarque, le respect de sa personne et de la monarchie.

Mais déjà les femmes, plus ardentes, dépassent la note. Leurs sympathies se déclarent en masse pour

les Guisards au grand manteau de serge brune, au chapeau pointu, aux bottes de cuir jaune, portant le chapelet autour du cou et la croix blanche sur l'épaule. Les paroissiennes de Saint-Germain ou de Saint-Eustache traitent leurs maris de poules mouillées et narguent leurs scrupules.

N'osant plus dire ouvertement qu'il ne voulait pas de Ligue dans ses Etats, Henri de Valois usa de politique, et, sous la suggestion de Morvillers, garde des sceaux, il se déclara chef de la Sainte-Ligue, dans l'espoir « de détrôner son cousin de Guise. »

Cet expédient fournit un moment de répit.

Mais il était écrit que tout servirait la Sainte-Union.

Soudain, on apprend la mort de Monsieur, duc d'Anjou, frère du roi. — Anjou après François II et Charles IX ! — Pauvre maison sur laquelle passait et repassait incessamment la faux de la mort ! Catherine avait eu dix enfants et sa race allait périr. Elle se termina tristement par trois frères, comme celle des Capétiens.

Aussitôt se pose la question : Qui sera maintenant l'héritier du roi ?

Henri III était encore d'âge à avoir des enfants, (34 ans), mais, depuis dix ans, il était allé bien des fois, lui et sa jeune épouse, pieds nus et le sac de pénitence sur le dos, à Notre-Dame de Chartres, qui était restée sourde à sa demande ; — et Marc Miron disait que tous les pèlerinages du monde n'y pourraient rien.

A défaut d'héritier direct, la couronne appartenait à Henri de Navarre, premier prince du sang.

Un roi Huguenot ! La Réforme sur le trône !

Pas assez d'anathèmes contre l'allié de la Jézabel anglaise, de la louve qui avait signé le warrant fatal à Marie Stuart. On se répète « qu'il est louable de se choisir un roi à son appétit et que, plutôt que de l'avoir huguenot, il faut aller chercher un Espagnol, un Scythe ou un Moscovite. »

Sixte-Quint écrit à Guise de veiller au salut de la Religion, et le compare à ces généreux Macchabées qui combattaient si vaillamment pour la défense du temple et de la loi d'Israël.

En quelques semaines la Ligue devint plus ardente.

Le vrai roi était le Balafre, dédaignant désormais de faire la chatte-mitte, le bon apôtre, parlant et agissant en maître, avec l'orgueil de sa prétendue souche carlovingienne soulevée contre la race usurpatrice des Capets.

L'espoir d'atteindre la couronne n'avait certes pas été, de la part des Guise, le résultat d'un plan prémédité. Les circonstances devaient leur aufray. Les deux cardinaux et les deux Balafres se trouvèrent être quatre ambitieux, supérieurs à tous les Politiques qui les environaient.

Quoi qu'il en soit, on posa Henri de Guise en prétendant. Les uns n'aspiraient à lui donner le trône qu'après la mort du roi ; d'autres, moins patients,

voulaient le couronner tout de suite ; d'autres, enfin, désiraient que le sceptre passât d'abord aux mains du vieux cardinal de Bourbon, qui reconnaîtrait Guise pour son héritier.

Dans cette délicate occurrence, Henri III convoqua à Blois les Etats-Généraux, mettant entre leurs mains les destinées de la monarchie.

Le tiers-parti, épouvanté, ne savait qu'augurer d'une pareille résolution.

D'autant que, dans toute la France, l'élection aux Etats était travaillée avec une furie extraordinaire. Le mot d'ordre était partout le même. Il ne fallait plus de Ligueurs modérés mais seulement les emportés, les casse-cou de la faction.

Les lettres du roi, du 30 mai 1588, donnaient mandement aux gens des trois ordres de la province d'Auvergne de se réunir à Riom pour nommer les députés.

Comme on le pense bien, Clermont ne l'entendait pas ainsi. Elle revendique, par publications et par affiches, son titre de capitale et déclare que l'assemblée n'aura pas lieu ou qu'elle aura lieu dans ses murs. Elle refuse même d'y appeler les délégués de Riom, ville, dit elle, atteinte de la contagion. Trois consuls assistés d'un notaire, se transportent aussitôt à Clermont pour protester et signifier que les habitants de Riom sont en bonne santé.

Qu'importe !

Henri III, par de nouvelles lettres patentes, déclare alors qu'attendu la réclamation du titre de capitale par chacune des deux villes principales, les Etats de la province seront tenus à Maringues, sous la présidence du Sénéchal d'Auvergne.

Néanmoins, le Sénéchal de Clermont, Julien d'Oradour, convoque l'assemblée à Clermont pour le 25 août.

C'était illégal, il le savait, mais il espérait ainsi créer un précédent.

Le Lieutenant général Binet, défend aux treize bonnes villes d'obtempérer à cette injonction, et de son côté, il convoque l'assemblée pour le 23 dans le monastère des Carmes de Clermont, malgré le refus du sous-prieur d'ouvrir les portes du couvent.

L'émotion est indicible.

Au milieu de ces prétentions contraires, les délégués des bonnes villes se divisent. Les partisans de Clermont réclament le démembrement de la Sénéchaussée d'Auvergne et la création à Clermont d'un Parlement pour la province. Ceux du plat pays s'indignent et rendent des ordonnances de nullité. Les premiers nomment des députés : l'évêque de la Rochefoucauld et son frère Alexandre pour le Clergé ; MM. de Montmorin et d'Auteyras pour la Noblesse ; Jean de Basmaison, Pierre Urion, Guillaume Costel et un échevin de Clermont pour le Tiers-Etat.

Les seconds nomment également les leurs : Claude Binet, Jean de Murat, le conseiller Pothier, l'avocat Faydit.

En 1576, déjà, il en avait été de même, et, chose remarquable, tout en validant les élections de Clermont, les Etats avaient aussi admis à siéger les députés de Riom.

Furieuse d'une pareille résistance, la populace de Clermont s'attroupe. On injurie Claude Binet, on le menace, on veut le faire prisonnier, ainsi que les membres de la Sénéchaussée d'Auvergne. Il n'est question de rien moins que de faire une Saint-Barthélemy.

Pour cette fois encore, néanmoins, il n'y eut qu'un carnage de mots.

En 1576, l'Auvergne n'avait envoyé à Blois, pour représenter le Tiers-Etat, que des hommes appartenant au parti des Politiques. En 1588, seul de la députation, Basmaison n'était pas dévoué aux Guises.

La vie publique se résumait maintenant dans l'assemblée nationale ; Blois allait devenir l'abrégé de toute la France.

CHAPITRE VI

Jean de Basmaison. — Claude Binet. — Jean de Murat. — Pasquier.
Montaigne et de Thou — La Peste à Riom. — Une idylle blonde.

Profitons du moment où les députés se portent de tous les points de la France au rendez-vous des Etats, où ceux déjà arrivés se groupent en comités préparatoires, pour esquisser les traits des trois délégués riomois, qui sont incontestablement les trois principales figures de la double députation auvergnate : JEAN DE BASMAISON, CLAUDE BINET et JEAN DE MURAT.

Nous les trouvons réunis dans une des salles du château des anciens comtes de Blois, en compagnie de Michel de Montaigne, député de la Guienne, d'Etienne Pasquier, député de Paris et de Jacques-Auguste de Thou qui avait accompagné à Blois le cardinal de Vendôme et le comte de Soissons, et qui était souvent

appelé aux conseils privés du roi. Des liens de vieille amitié, non moins que la similitude des goûts et des opinions, unissaient ces divers personnages.

Jean de Basmaison-Pougnet, natif de Vic-le-Comte, avait alors cinquante-huit ans. Docteur ès-droit, avocat en la Sénéchaussée d'Auvergne et Siège Présidial de Riom, feudiste distingué, orateur remarquable, il passait pour l'émule des plus grands jurisconsultes du temps.

Comme Loysel, comme Scaliger, comme les frères Pithou, il avait suivi à Bourges les leçons du grand Cujas. C'est de sa bouche qu'il avait recueilli l'interprétation du *Digeste* et des *Institutes*. Là, il s'était lié étroitement avec Imbert, avec Dumoulin que l'on nomma plus tard le Papinien français, mais surtout avec Pasquier dont il était le contemporain.

Il débuta à Riom en même temps que Pasquier débutait au Parlement de Paris. Les deux condisciples, devenus confrères, se faisaient réciproquement confidence des difficultés et des découragements du début. Le barreau était alors comme aujourd'hui le rendez-vous des talents. C'était le temps des Montholon, des Loysel, des Pithou, des Brûlard; il n'était pas aisé d'émerger de la foule et de trouver une occasion de se produire.

Néanmoins la renommée vint à la longue pour tous les deux.

Pendant que Pasquier se faisait connaître par son plaidoyer contre les Jésuites, Basmaison eut à jouer le premier rôle comme avocat aux Grands-Jours d'Auvergne de 1580. Papire Masson, Edouard Molé et Achille de Harlay admirèrent son éloquence. Quand il parlait on était gagné, ce qui vaut mieux que conquis, éclairé, ce qui vaut mieux qu'enflammé. Basmaison faisait affluer au prétoire les pays circonvoisins. Il était, dit Consul, *jure madens, longoque fori limatus in usu*, qualités que Martial recherche chez un avocat. Il n'avait pas la fougue, l'élan, la passion qui entraîne, mais il avait le poids, la mesure, la froide raison qui convainc. Il conservait une certaine âpreté native, il lui manquait le rayon du génie, l'étincelle créatrice, mais il avait la force. C'est aux Grands-Jours qu'il connut de Thou qui était venu à Clermont pour saluer son beau-frère de Harlay.

Il avait épousé une de ses compatriotes, Antoinette de Sirmond, sœur du fameux Jésuite, presque au même moment où Pasquier épousait M^{lle} de Montdomaine. Basmaison qui n'avait pas ce je ne sais quoi d'anacréontique qui se mêle à la gravité de l'auteur des *Recherches*, lui écrivait à ce propos *qu'il avait dompté l'amour*. Et Pasquier qui s'y connaissait, lui qui avait publié le *Monophile*, dissertation sur l'amour, lui répondait : « Quant à ce que vous me mandez avoir rendu l'amour esclave..... comment se pourrait-il bien faire ? S'il en est ainsi, ah ! pauvre malheureux !

As-tu micux aimé une serve liberté qu'une franche et libre prison? Amorty ne l'avez-vous point, quelque chose que vous m'en escriviez, ains endormy et à la charge de se réveiller de plus belle, quelque jour, pour vous faire réparer l'injure que vous vantez lui avoir faicte. » Nous verrons tout à l'heure que la prophétie se réalisa en la personne du fils de Basmaison.

On eût dit que les deux amis cheminaient de concert les étapes de la vie. Lorsque Pasquier fit paraître ses *Recherches sur la France*, qui devaient lui faire une célébrité, Basmaison publia son *Traité des Fiefs*, que Bretonnius appelle un divin traité, dont Dumoulin fit l'éloge et qui valut à son auteur d'être appelé dans le langage des poètes, le *grand mignon de Thémis*.

L'importance qu'il avait acquise en Auvergne, l'estime universelle dont il jouissait, l'avaient fait choisir par la province comme député aux premiers Etats de Blois. Là, au milieu de l'effervescence des partis, alors que les édits de pacification n'aboutissaient qu'à activer la guerre civile, il s'était posé comme tolérant dans un siècle d'intolérance et, dans un discours resté célèbre, il avait exposé qu'il était plus digne d'un roi de France de ramener les Calvinistes par la persuasion et la douceur que de les contraindre par la violence. Il avait été envoyé avec l'évêque d'Autun et le comte de Montmorin auprès du prince de Condé pour l'engager à se rendre aux Etats.

Deux fois encore l'assemblée provinciale l'avait délégué auprès du prince pour demander la diminution des tailles, et enfin, les gens du Tiers venaient à nouveau de le députer aux seconds Etats bien qu'on le sût dévoué à la royauté.

C'était pour lui une véritable bonne fortune que de retrouver à Blois l'ami d'enfance, Pasquier, l'ami de l'âge mûr, de Thou, qui servirent de trait d'union entre lui et le sceptique auteur des *Essais*.

Les deux compatriotes de Basmaison, Claude Binet et Jean de Murat, avaient déjà été ses collègues, douze années auparavant, aux premiers Etats de Blois. Le premier remplissait la charge de Lieutenant-général et le second celle de Conseiller au Présidial de Riom.

D'abord avocat au Parlement de Paris, ensuite Lieutenant criminel au siège royal de Fontenay-le-Comte, Claude Binet, issu d'une famille originaire du Beauvoisis, occupait dans les lettres un rang aussi élevé que dans la judicature.

Dès 1573, il avait fait imprimer, à la suite des œuvres de Jean de la Péruse, son ami, quelques poésies écrites dans le style alambiqué et prétentieux de l'époque.

Les muses l'avaient recommandé à Charles IX. et il s'était recommandé lui-même à Henri III par une ode enthousiaste. Successivement il avait donné au public

sa tragédie de *Médée*, écrite comme l'aurait fait Jodelle, la traduction en vers français du latin de Jean Dorat des *Oracles des douze Sybilles*, les *Plaisirs de la vie rustique* et plusieurs autres pièces dont on trouve la liste dans la bibliothèque de la Croix-du-Maine et de Duverdier.

Intimement uni dès l'enfance avec le plus illustre poète du temps, Ronsard, l'ami de Baïf, de Dorat, de Joachim du Bellay et de Saint-Gelais, il fut le héros de la renommée du poète vendômois. Il ne voyait que cette gloire dans le siècle et il la défendait contre tout venant. Il eût pris au pied de la lettre ces vers placés dans la bouche de Charles IX :

Tous deux également nous portons la couronne ;
Mais roi, je la reçois, poète tu la donnes !

Pour lui Ronsard était plus qu'un roi, c'était un dieu.

A peine son ami fut-il expiré, suivant au tombeau les principaux membres de la pléiade, que Binet publia la *Vie de Pierre de Ronsard* et une édition des œuvres du poète, édition dont il retrancha les *Satires* contre les vices de la cour, plus soucieux en cela de sa propre tranquillité que de la réputation de celui dont il voulait honorer la mémoire.

Binet était d'ailleurs d'une famille de poètes, car

son frère, Pierre, mort en 1584 dans un âge peu avancé, avait composé plusieurs sonnets, le poème de la *Truite*, le *Vœu du Pêcheur à Neptune* et autres pièces françaises et latines.

Jean Binet, son oncle, habile jurisconsulte du Beauvoisis, avait écrit de nombreuses poésies latines dont nous possédons le manuscrit.

Comme Basmaison, Binet était lié avec Imbert, dont il fit l'épithaphe en vers latins ; comme lui il était lié avec Pasquier, avec lequel, dix ans auparavant, il avait pris part à Poitiers au fameux tournoi de la *Puce*. La culture des belles-lettres et de la gaie science, ses excursions vers les sommets du Parnasse, sur le dos de Pégase, ne faisaient rien perdre au grave magistrat de sa vigueur d'esprit ni de son austérité de vie.

Quant à Jean de Murat, seigneur de Bardou, il appartenait à une famille dont le nom avait eu et devait avoir encore un grand retentissement dans la province. Il avait vieilli dans les affaires publiques et quatorze lustres n'avaient pas encore éteint en lui l'ardeur des convictions et le zèle d'un dévouement sans bornes à son pays.

De son mariage avec Gilberte Golfer étaient nés vingt-quatre enfants, — union féconde comme celle des patriarches, — dont plusieurs occupaient déjà les

situations les plus élevées. L'aîné, seigneur de Saint-Genest-l'Enfant, était conseiller au Parlement de Paris ; un autre, Antoine, allait quitter provisoirement la simarre de lieutenant-général criminel au siège de Riom pour prendre la cotte de mailles du soldat, un troisième enfin, trésorier de l'Extraordinaire des guerres, se préparait à rendre de signalés services à la monarchie, soit par ses négociations habiles, soit par l'arrestation de Charles de Valois, maladroitement compromis dans une conspiration. Une de ses filles, Suzanne, était mariée à Pierre de Bourzeix, père d'Amable de Bourzeix, futur académicien ; une autre, Michelle, à Amable de Sirmond, père de Jean, également futur académicien et historiographe de France.

Entre les divers membres de cet intéressant cénacle, et en dehors de la franc-maçonnerie du talent, il y avait, nous l'avons dit, conformité de vues et de tendances. Tous étaient des royalistes dévoués et des catholiques fervents, mais il y avait en eux un reflet de l'âme de l'Hospital. Malgré leur fidélité au souverain, ils n'en considéraient pas moins comme un crime de vouloir réprimer le Calvinisme par le glaive. Ils tenaient d'ailleurs les Jésuites pour aussi hérétiques que les Huguenots.

Que de charmantes causeries entre ces hommes : Montaigne, au ramage gascon, à l'esprit pareil à un

cheval échappé, incrédule, indolent ; Pasquier, mêlant un sentimentalisme badin au sérieux des conceptions et à une grande profondeur de pensées ; de Thou, philosophant avec grâce et notant d'un trait, comme un portraitiste, les événements et les caractères ; Binet, dont les fonctions solennelles n'excluaient ni la verve légère des sonnets, ni l'entrain des épigrammes galants ; Basmaison, mêlant aux recherches juridiques les croyances à la cabalistique et à l'influence des nombres ; Murat, enfin, dont les souvenirs parlementaires remontaient aux Etats d'Orléans en 1560, et dont l'expérience implacable formulait les contrastes entre le passé et les temps présents !

Et pendant que les pères devisaient ensemble tantôt de querelles d'érudition, tantôt des malheurs du pays, les enfants s'entretenaient de sujets plus en rapport avec leur âge.

Trop inexpérimentés pour être tolérants, suivant l'expression de Frayssinous, ils se mêlaient aux événements du jour avec la franche allure et la fougue inconsidérée de la jeunesse. A l'heure actuelle même, l'ardeur martiale était tempérée dans leur cœur par un sentiment plus doux.

Une idylle se poursuivait entre le fils aîné de Basmaison et une des nombreuses filles de Murat.

Cette idylle avait pris naissance l'année précédente

dans des circonstances dramatiques. Amable de Basmaison avait vingt-six ans, comme le plus jeune des fils de Pasquier, comme aussi Jacques Cujas, ses deux camarades habituels. Catherine de Murat avait vingt ans. C'était une mignonne créature, toute rose et blonde, rieuse et langoureuse en même temps, pareille à ces adorables voluptueuses de Prud'hon, dont les yeux sont tout à la fois baignés d'innocence et d'amour.

Catherine était l'amie intime de Perrette de Basmaison, une des filles du feudiste, laquelle devait plus tard donner le jour à Pierre de Lalande, l'auteur du *Traité sur les droits de Régales*.

Or, Perrette avait, quelques mois auparavant, couru un grand danger, conjuré peut-être par un miracle d'abnégation.

De 1586 à 1588, la pestilence — *inquinarius morbus* — avait sévi à Riom et dans les environs avec une acuité particulière. Quatre mille habitants avaient succombé aux atteintes du fléau. L'épouvante était immense, la consternation générale. Les étrangers étaient chassés pour éviter toute agglomération ; on autorisait même la désertion des habitants « toutefois après qu'ils auraient acquitté leurs contributions. »

Un Consul avait abandonné son poste. Le Présidial siégeait à Cébazat et les Trésoriers de France parlaient de se retirer.

Le Catalan (Figaro de l'époque) ne pouvant plus suffire à soigner les malades, on fait venir de Clermont

un pharmacien auquel on promet bonne composition. On réclame à Ussel un parfumeur, et Ussel ne l'accorde qu'à la condition que les Consuls le lui rendront et en feront leur soumission écrite. On décide que les portefaix et les chirurgiens seront habillés aux frais de la ville dans l'intérêt de la santé publique. On fait parfumer la maison publique avec du soufre et du vinaigre, du verjus et de la parrouisine.

Etre atteint, c'était presque être condamné, car les maisons où se trouvaient des malades étaient déclarées suspectes et cadénassées. On en séquestrait les habitants, ou on trainait les malheureux dans des cabanes établies hors des murailles.

Or, Perrette de Basmaison était atteinte. Ange du dévouement, Catherine de Murat était aussitôt venue s'asseoir à son chevet. Acte héroïque dans un temps d'épidémie où l'affolement s'empare des âmes et étouffe le cœur.

Durant dix jours, la frêle enfant avait montré des forces de femme. La fragile porcelaine de Saxe, sans crainte d'être broyée par l'épidémie, avait disputé à la peste, avec son herculéenne faiblesse, la proie qu'elle allait saisir. Elle avait adouci les souffrances, calmé les crises, sauvé son amie ; admirable triomphe de l'amitié sur la mort !

Au cours des longues veillées communes, dans les déchirements mutuels de l'angoisse, Amable de Basmaison s'était laissé envahir tout entier par le prisme

de cette radieuse jeunesse aux prises avec l'agonie, par cette chevelure aux frisons onduleux penchés sur un cadavre, par la grâce de ces mains couleur de clématite versant la guérison, de ces lèvres vermeilles versant l'espoir.

Elle était si belle, Catherine, dans son rôle de garde-malade, avec son air de rose en deuil, — presque aussi belle qu'à l'heure de la guérison, alors que le plaisir sans contrainte était venu épanouir son visage et dissiper la mélancolie des jours d'alarmes.

Depuis ces heures inoubliables, le cœur d'Amable de Basmaison ne lui appartenait plus, il l'avait donné tout entier ; et la gentille Catherine, empourprée d'une émotion qu'elle n'avait pas été longue à partager, se réfugiait confuse dans les bras de sa compagne devenue doublement sa sœur.

Laissons se dérouler en silence les chastes épisodes d'un amour partagé, épisodes charmants, mais toujours les mêmes, pour voir ce qui se passait aux Etats dont les séances devenaient de plus en plus tumultueuses.

CHAPITRE VII

Etats de Blois. — Qui s'y frotte s'y pique ! — M^{me} de Sauves. —
La catastrophe. — Les Députés *bougent*. — Amable et Catherine.

Qu'étaient ces Etats ? Que voulaient-ils ?

Secourir la religion ! Mais deux armées combattaient contre l'hérésie, dont une sous le frère même de Guise. La liberté ! Mais la tolérance du roi était le principal grief que soulevaient contre lui les catholiques qui rêvaient l'oppression à leur profit de toute une partie du royaume.

Pourquoi déguiser sous un hypocrite patriotisme le dessein bien arrêté d'acculer la royauté et de mettre la couronne au niveau de la tête du prétendant ?

Sur cent quatre-vingt-onze députés du Tiers, dont moitié avocats, il y en avait plus de cent cinquante qui portaient à leur manteau et sur leur bonnet carré la double croix blanche. Dans le Clergé, composé de cent trente-quatre membres, on comptait à peine quel-

ques Royalistes. Seule, la Noblesse, forte de cent quatre-vingts députés, avait un certain nombre de Politiques.

L'assemblée donna de suite la mesure de ses intentions. Elle nomma pour présider le Clergé un furieux, le cardinal de Guise, — pour présider le Tiers, La Chapelle-Marteau, l'un des Seize, — pour présider la Noblesse, M. de Brissac, l'homme des Barricades, l'ennemi personnel de Henri III.

Son premier acte fut de supprimer l'impôt, pour désarmer le roi. « De fait, on avait ja osté le parisis sur les épices et plusieurs aultres impositions préjudiciables au peuple, et pensait le peuple entrer en l'age d'or. »

Se voyant en force devant l'assemblée, Guise ne garda plus de ménagements.

A lui tous les honneurs. Il avait des gardes, il logeait au palais, il soumettait à sa surveillance même les appartements intérieurs de Sa Majesté. Rien ne se faisait à la cour que sur l'ordre du grand maître.

A la Chambre, il siégeait en triomphateur sur un trône élevé, au pied des colonnes à chapiteaux sur lesquelles se détachait cependant, comme un providentiel avertissement, l'écusson des comtes de Blois, chargé d'un porc-épic avec cette devise : *Qui s'y frotte, s'y pique !*

De son côté, l'assemblée, enhardie par la popularité de son chef, tendait à s'attribuer un pouvoir indépendant et presque adéquat de celui de la royauté.

En vain les amis du souverain, les fidèles de la monarchie, les esprits modérés et sages, comme ceux avec lesquels nous avons déjà fait connaissance, s'efforçaient-ils de faire entendre la voix de la raison. Cette minorité infime était obligée le plus souvent de se tenir à l'écart et de dissimuler son sentiment. Elle se trouvait, comme dit Montaigne, « pelaudée à toutes mains, aux Gibelins étant Guelfes, aux Guelfes Gibelins. »

N'était-ce pas imprudent de pousser tout à l'excès, de chapitrer le monarque comme un écolier pris en faute, sans réfléchir que la bête forcée dans ses derniers retranchements se retourne parfois contre le chasseur et mord ?

Une catastrophe seule pouvait dénouer la situation.

Elle éclata, stupéfiante comme un coup de tonnerre que n'a pas précédé l'éclair.

Le 25 décembre 1588, le roi fit appeler les quarante-cinq gentilshommes ordinaires. Sept à huit s'offrirent à immoler la grande victime. Seriac dit en son langage gascon : « Cap de Diou, sire, iou lou bou rendis mort ! »

Tandis que le meurtre se préparait, Guise reposait auprès de M^{me} de Sauves, marquise de Noirmoutiers, beauté fameuse qui avait reçu les hommages de tous les princes du temps. Charlotte, petite-fille de Samblançay, mariée d'abord au seigneur de Sauves, puis à François de la Trémoille, aussi belle que volage, allait, suivant l'expression libre du Laboureur, coucher d'un parti chez l'autre.

Liée jadis avec le duc d'Alençon et le roi de Navarre, les secrets qu'elle dérobait au plaisir, elle les redisait maintenant au duc de Guise. Depuis quelques jours, elle était inquiète et perplexe. Elle devinait un danger et suppliait son amant de fuir. Guise crut moins à ses conseils qu'à ses caresses.

Pendant ce temps, avec son christianisme froaté, le roi faisait dire une messe pour la réussite d'un projet duquel dépendait le salut de la France. Contraste étrange de cruauté, de bigoterie et de libertinage ! Contraste compris par Meyerbeer qui fait succéder les farouches accents de la bénédiction des poignards au chœur des baigneurs, aux chants harmonieux de Chenonceaux.

Guise passa soudainement des bras d'une femme aux bras de la mort. Il entra sans intervalle dans une nuit plus longue où il aurait le temps de se reposer des voluptés.

Le roi poussa du pied le cadavre pantelant de son cousin, comme seize ans auparavant, Guise avait poussé du pied un autre grand cadavre, celui de Coligny.

On jeta sur le mort un tapis de pied ; on plaça au-dessus une croix de paille, — et Henri de Valois put aller dire à sa mère : « Madame, cette fois je suis roi ! — C'est bien, répliqua l'astucieuse Catherine, c'est bien de couper, mais il faut savoir recoudre ! »

Le cardinal de Guise est arrêté et massacré ; le car-

dinal de Bourbon, l'archevêque de Lyon sont emprisonnés. Tous les membres de la maison de Lorraine sont appréhendés au corps : Anne d'Este, mère des Guises, petite-fille de Louis XII, le duc de Nemours, leur frère utérin, le jeune prince de Joinville, fils aîné du duc Henri, le duc d'Elbeuf, son cousin. Depuis huit jours, Catherine de Clèves, femme du Balafré, aujourd'hui sa veuve, avait quitté le château avec sa belle-sœur, la duchesse de Montpensier, pour aller faire ses couches à Paris.

La terreur régnait aux Etats. Une menace de mort planait sur quiconque oserait élever la voix. Bien que le roi eût défendu aux députés de *bouger* de Blois avant la résolution des cahiers, la plupart, les plus compromis surtout, se retirèrent sans dire adieu et la clôture de l'assemblée mutilée fut prononcée.

Jean de Basmaison, Jean de Murat, Claude Binet s'apprêtèrent à regagner Riom.

Mais le cénacle avait ressenti le contre-coup des événements. Binet et Pasquier, sans être ébranlés dans leur fidélité au roi, dissimulaient mal une profonde tristesse. Montaigne, caustique et frondeur, murmurait : « Qui sait ? » De Thou et Jean de Murat, l'homme jeune et le vieillard, approuvaient hautement le coup de poignard qui venait de donner le signal de la lutte.

Seul, Basmaison, apôtre de la modération, temporisateur obstiné, croyait encore à la possibilité de la

concorde. Il n'admettait pas que l'on pût résoudre les questions pendantes par d'autres armes que celles de la raison. Aussi s'ingéniait-il à tempérer l'effervescence dont son fils donnait des témoignages croissants, son fils qu'il destinait à la paisible carrière du Barreau. « *Nihil hoc ad edictum prætoris,* » lui répétait-il, selon la doctrine de son maître Cujas, en matière de controverses religieuses, *Cela ne regarde pas l'édit du préteur !*

Catherine de Murat était aussi ardente que son père. Elle ne voulait pas plus que lui d'un royalisme platonique et, comme ses frères, elle pensait que la Ligue n'était qu'une révolte contre la majesté du trône, révolte qu'il importait de comprimer les armes à la main.

Amable de Basmaison était trop amoureux pour ne pas partager ces sentiments belliqueux. L'éloquence de cette douce voix le rendit fanatique. Il résista ouvertement aux instances de son père, déchira par avance sa robe d'avocat et s'enrôla dans l'armée royale en même temps que les frères de sa bien-aimée, en même temps que le fils de Pasquier, confident de sa passion.

Cette résolution lui valut la malédiction de son père. Mais, si elle rendit impossible pour le moment l'union des deux jeunes gens, elle augmenta l'amour au cœur de Catherine, sa fiancée.

CHAPITRE VIII

Malédiction ! — Eloquence de la chaire. — La Sorbonne, la Faculté de Théologie et le Parlement. — Mort de la Florentine. — *Remue-mé-*
ment général. — Fanatisme riomois. — Le père Sirmond. — Gilbert Genebrard.

Dans les premières heures d'effarement, les plus fougueux ne songèrent même pas à crier vengeance. Mais bientôt une rage violente succéda à l'abattement et au silence. A la nouvelle de l'attentat, il n'y eut qu'un cri dans toute la France. Valois fut maudit également par les moines et par les soldats, par les bourgeois et par les gentilshommes.

L'ouvrier suspendit ses travaux ; les boutiques des marchands furent spontanément fermées. Plus de banquets, plus de noces, plus de divertissements populaires. On se réfugiait dans les églises, et, du haut des chaires sacrées, au lieu de la parole de paix, ne descen-

daient que des imprécations et des outrages. Les prédicateurs distillaient la haine contre le souverain assez audacieux pour avoir égorgé leur patron, un prince de l'église.

Pigenat, Poncet, Cueilly, Lucain, Aubry, Favaident, Rose, Commelet, le petit père Bernard l'appelaient, au milieu du frémissement des fidèles : « ce faux renard, ce cauteleux grison, ce bon et tant religieux cafard, ce Sardanapale ennemi de l'autel ! »

Bouchet ajoutait à ce portrait du roi : « C'est un Turc par la tête, un Allemand par le corps, une harpie par les mains, un Anglais par la jarretière, un Polonais par les pieds et un vrai diable en l'âme. »

Echauffé par de semblables paroles, le peuple sortait du temple ivre d'une colère quo les harangueurs de carrefours ne faisaient que surexciter. Auvergne, héraut d'armes, envoyé par le roi aux Parisiens, est ignominieusement chassé « avec injure et contumélie. »

Anne d'Este, qu'Henri de Valois n'a pas osé retenir prisonnière, arrive à l'église des Cordeliers, monte sur le degré et lance l'anathème contre le bourreau de son fils. La duchesse de Montpensier se joint à elle, arborant les ciseaux qui doivent tondre la chevelure du dernier Valois et lui ceindre la couronne du cloître au lieu de la couronne royale.

La veuve de l'illustre défunt accouche, au milieu des larmes, d'un fils que la ville présente sur les fonts baptismaux et que l'on nomme *Paris de Lorraine*.

Cependant, il importait de faire consacrer par les autorités établies le divorce de la France avec le monarque.

La Sorbonne s'assemble. Elle fulmine contre « ce tyran de roi », pressant le cardinal de Gondî et le pape de lancer sur lui les foudres de l'excommunication, foudres qui ne se refroidissent pas encore en passant les Alpes et qui équivalent, pour beaucoup de consciences, à un décret de déchéance.

Le 7 janvier, la Faculté de Théologie se joint à la Sorbonne. Soixante-dix docteurs délient la France du serment de fidélité envers le prince et l'autorisent à s'armer contre lui. Ce ne sont pas, comme on le voit, « seulement huit ou dix soupîers et marmitons, porte-enseignes et trompettes de sédition, » ainsi que le dit l'Estoile et ainsi que le répète après lui Chateaubriand, c'est bien l'Université tout entière qui proclame dès lors la doctrine du tyrannicide.

Le Parlement de Paris, brutalement épuré, ne veut pas le céder en zèle et en vigueur à la fille aînée de l'église. Il commence les premières écritures contre Henri de Valois « jadis roi de France et de Pologne. » Il proclame que ledit Henri de Valois est convaincu de meurtre, le démet et le déclare indigne du trône, le condamne à faire amende honorable, nu en chemise, en grand cérémonial, pour après être confiné à perpétuité au couvent des Hiéronymites et y jeûner au pain et à l'eau le reste de ses jours.

Ecrivez Louis Capet à la place d'Henri de Valois dans cette sentence prononcée pour la première fois contre un souverain par ses sujets, et vous vous croirez transporté à deux cents ans plus tard ; avec cette différence toutefois, que le Parlement de Paris, en 1589, condamnait Henri III à l'opprobre, tandis que la Convention, plus indulgente, se borna à faire assassiner Louis XVI par son bourreau. Jacques Clément et Samson furent, à deux siècles d'intervalle, les exécuteurs des sentences régicides du Parlement et de la Convention.

Quelques jours après, Henri III, que tous les malheurs semblaient poursuivre, se trouva sans guide et sans conseil sur le bord d'un abîme.

Le 6 janvier, jour des Rois, Catherine de Médicis mourut à l'âge de soixante-douze ans.

Elle, la vraie souveraine, qui avait relégué dans l'ombre Louise de Vaudemont, qui durant trente ans s'était imposée, grandiose et terrible, à l'Europe entière, elle, la femme aux grandes conceptions, ayant la volonté énergique et la politesse du bourreau, aussi redoutable dans la tour de l'hôtel de Soissons, sanctuaire de l'astrologie judiciaire, que perfide dans la salle du conseil, Catherine, disons-nous, s'éteignait au milieu de la tempête sortie des cendres des Guises.

La mort de la Florentine, survenue quelques mois auparavant, aurait bouleversé le pays. Elle passa presque inaperçue. « Adorée et vénérée de son vivant

comme la Junon de la Cour, elle n'eut pas plutôt rendu l'âme que l'on n'en fit non plus d'état que d'une chièvre morte. »

Lincester, un de ces prédicateurs qui donnaient pour ainsi dire la note à l'opinion et qui se faisaient les grands juges des hommes et des choses, annonça avec indifférence le trépas de la reine-mère aux paroissiens de St-Barthélemy, en ajoutant dédaigneusement : « Si vous voulez lui donner à l'aventure, par charité, un *Pater* et un *Ave*, ils lui serviront de ce qu'ils pourront ; je le laisse à votre liberté. »

Seul, le grand de Thou, comprenant la valeur de la perte, s'écria : « Ce n'est pas une femme, c'est la royauté qui vient de mourir. »

Cette succession d'événements fit tressaillir la nation entière. Dans toute la France ce fut une traînée de poudre. De terribles *remuements* agitèrent les contrées les plus paisibles.

La Picardie, l'Île-de-France, le Quercy, le Limousin proclamèrent en masse leur adhésion à la Ligue. A Toulouse, la populace égorgea le premier président Duranti et l'avocat-général Daffis, son beau-frère, qui tenaient pour le roi et traitaient ses ennemis de séditions.

La Provence se souleva contre les *Bigarrats* ou politiques. On se battait à coups d'arrêts aussi bien qu'à coups d'arquebuse ; on se pendait en personne ou en effigie.

D'autres régions se partageaient en deux camps bien tranchés. Rennes était en opposition avec Nantes, comme Caen avec Rouen, comme Riom avec Clermont.

L'Auvergne, ainsi que nous l'avons déjà dit, était au nombre des provinces les plus divisées, et nous avons assisté au début de ce récit à l'émotion produite à Riom par l'annonce de ce qui s'était passé aux Etats.

Le retour des députés n'avait fait qu'accentuer encore l'indignation générale, bien que Binet, Murat et Basmaison, restés fidèles au roi, s'efforçassent d'atténuer les sentiments populaires. L'influence des deux autres députés, François et Alexandre de La Rochefoucauld, avait été prédominante. L'association du froc et de la cuirasse, du bréviaire et de la hallebarde était trop intime pour qu'il fut possible de la briser par la simple persuasion ou par les conseils de la prudence.

Durant tout le mois de janvier, l'aspect de Riom demeura lamentable. Le peuple restait dans les rues et les carrefours pour s'entretenir de son deuil. On colportait l'image « du tyrannou, à vendre à cinq sous pour lui acheter un licou. »

Des oratoires étaient semés sur les principales places et, aux angles des avenues, se dressaient des saintes Vierges devant lesquelles brûlaient des lampes sacrées.

Tous les matins, les cloches, mises en branle, appelaient le peuple à la messe. Il n'y avait ni musique ni jeu d'orgues ; le service était lugubre ; l'église n'était éclairée que de quelques flambeaux ; un catafalque se dressait dans la nef tendue de noir ; des paradis ornaient les chapelles.

Quelque temps auparavant, l'évêque avait fait insérer dans son rituel une prière pour demander à Dieu qu'Henri III eût des enfants, afin d'empêcher les Bourbons hérétiques de monter sur le trône. Mais désormais toute prière pour le roi fut supprimée au canon de la messe. Le curé se bornait à annoncer après l'Evangile, à chaque office, que le pilier de la foi n'était plus.

Le fanatisme religieux de Riom était réchauffé par la présence de deux de ses enfants, illustres entre tous astres éclatants, — *præclara ecclesiæ et litterarum sidera*, — je veux parler de deux religieux qu'elle considère comme deux des plus précieux joyaux de son écrin : SIRMOND et GENEBRARD.

On est obligé de convenir que si l'Auvergne du XVI^e siècle est fertile en grands hommes, les plus nombreuses d'entre ses gloires, celles aussi que la postérité a classées parmi les *melioris notæ*, ont Riom pour berceau.

Sirmond et Genebrard avaient vu le jour dans deux maisons contiguës de la rue des Taules. Ils honoraient

d'une façon particulière l'un l'habit de Loyola, l'autre celui de St-Benoit. Ils figurent au nombre des plus savants hommes que la France ait produits, des érudits les plus distingués et des écrivains les plus laborieux du siècle. Genebrard a publié trente et un ouvrages et les œuvres de Sirmond ne sont pas toutes comprises dans les cinq énormes in-folios que sa plume correcte a remplis des trésors de son savoir.

A l'heure où nous les rencontrons, Sirmond n'était encore qu'une aurore, Genebrard n'était pas encore un déclin.

Jacques de Sirmond, fils de Jean, conseiller au Présidial et dernier prévôt de Riom, s'était affilié à la savante Compagnie de Jésus dont il avait reçu les leçons au fameux collège de Billom. Son esprit, ouvert à toutes les sciences, s'était imprégné non seulement de la connaissance des auteurs grecs et latins, mais encore de tous les arcanes de l'histoire, de la numismatique et de l'archéologie. Il avait professé la rhétorique à Paris où il avait eu pour élèves Charles de Valois, duc d'Angoulême, et saint François de Sales.

Il n'avait pas pour le moment cette pondération d'esprit, ce calme et cette mesure qu'il devait acquérir bientôt comme secrétaire du Père Aquaviva, comme recteur de la Maison professe des Jésuites, et, plus tard, comme confesseur de Louis XIII. Un sang jeune et bouillant rendait plus vives et plus ardentes sa ferveur religieuse et l'expression de sa foi.

Mais combien, cependant, était-il plus modéré et moins fougueux que Genebrard, de vingt ans plus âgé que lui.

Gilbert Genebrard, fils de Pierre, notaire et procureur au Présidial de Riom, et d'Anne de Richevoye, avait d'abord pris l'habit de Saint-François aux Cordeliers de cette ville, puis celui des Bénédictins à l'abbaye de Mozat, de l'ordre de Cluny. Il était chambrier du monastère lorsque Claude du Prat, fils du chancelier, frappé de son intelligence et de ses talents naissants, l'envoya à Paris où il le soutint par ses libéralités.

Il y suivit les leçons d'Adrien Turnèbe pour le grec, de Jacques Carpentier pour la philosophie et de Claude de Saintes, évêque d'Evreux, pour la théologie. Il étudiait quatorze heures par jour et était tellement laborieux, qu'au rapport de Nicéron, il avait accoutumé son petit chien à le réveiller d'heure en heure pour s'habituer à lutter contre les exigences de la nature.

Orientaliste distingué, il devint à son tour professeur de langue hébraïque au collège royal, en remplacement de son compatriote Jean de Quinquabres. Sa réputation de savoir s'étendit même à l'étranger ; et, lors d'un voyage qu'il fit dans la ville éternelle, les membres du Sacré-Collège et le Pontife Sixte-Quint le reçurent avec une distinction particulière.

Le célèbre Pierre Danès, qui l'aimait, voulant re-

connaître son mérite, s'était démis en sa faveur de son évêché de Lavaur et avait présenté aux Etats de Blois, en 1576, une requête pour le faire agréer. Henri III refusa l'expédition des bulles de nomination.

Sûr de pit, soit crainte de voir périr en France la religion catholique, si vivement menacée par la Réforme, Genebrard se jeta dans la Ligue avec une exaltation qui tenait de la frénésie. La Sainte-Union n'eut pas de plus ardent champion. Les mœurs douces que lui accorde de Thou, ne répondant pas à l'attitude de provocation que dénotent dès lors ses sermons et ses écrits. Il fait paraître un livre pour prouver que tout chrétien qui avait communiqué avec Henri III après le meurtre des Guises était excommunié. Il ne cesse de vomir des injures contre le roi. Aussi la *Gallia Christiana*, tout en le désignant comme un évêque *meritissimus*, ne peut s'empêcher d'indiquer qu'il était plus réglé dans sa vie que dans son style, *Vitæ quam stylo temperantior creditus*. Et Scévole de Sainte-Marthe ajoute que son jugement n'était pas aussi sain que son érudition.

Quoi qu'il en soit, les homélies correctes mais passionnément religieuses du père Sirmond, les harangues tissées de véhémentes invectives de Genebrard, jointes aux décisions énergiques de l'évêque du diocèse, François de La Rochefoucauld, et aux intrigues de son frère Alexandre, prieur de Saint-Martin, ne con-

tribuèrent pas peu à pousser Riom à la révolte et à l'armer pour entreprendre la guerre sainte.

L'arrivée des hommes d'armes placés sous les ordres du comte de Randan, gouverneur de la province, la poussa encore plus avant dans cette voie de rébellion.

CHAPITRE IX

Le Comte de Randan. — Les La Rochefoucauld. — Fulvie Pic de la Mirandole. — Yves d'Allègre et la marquise d'Estrées. — Jean de Lamothe-Arnauld. — Une sirène. — Amours et trahisons. — Randan, chef de la Ligue.

Le chef est l'âme d'un parti. S'il est populaire, sa cause gagne en popularité.

Le grand mouvement de la Ligue eut cette chance inespérée de n'avoir à sa tête que des hommes d'élite, mis en relief par leur naissance, par leurs talents, exerçant sur la foule une sorte de fascination.

A Paris, à Blois, en France, Henri de Guise, son chef suprême, fut le Gédéon miraculeux envoyé par la Providence.

En Auvergne, — dans la Basse Auvergne, du moins, car c'est surtout à ce milieu que se restreint notre

récit, — Louis de La Rochefoucauld, comte de Randan, joua un rôle analogue. Il était le Guise de la contrée.

Jean-Louis, disent les historiens, fut l'un des hommes les plus hardis et les plus intrépides de son temps. Distingué par son rang, par sa fortune, par ses alliances, par la faveur des souverains, il possédait en outre au suprême degré les façons insinuant, les grâces qui séduisent, le don de plaire et de persuader. Il joignait à cela un esprit vaste et délié, une capacité supérieure, les qualités du cœur et le physique le plus aimable qu'il soit possible de rêver.

Au demeurant, c'était un gentilhomme de trente-deux ans environ, à la taille svelte, attirant l'affection par son sourire et la conservant par sa bonté, poli, facile, mais inflammable et jaloux jusqu'à la fureur, même d'une courtisane. Sa physionomie, majestueuse d'habitude, se mobilisait aux moindres impressions du sentiment. Fanatique de la guerre, fanatique de la chasse, fanatique de l'amour, il passait avec frénésie du bal aux massacres, de l'oratoire au boudoir, — chose qui n'avait rien d'extraordinaire en soi, à cette époque d'exaltation héroïque et de martiale galanterie, où l'enthousiasme de l'amour était porté à ce point que l'on se tirait des palettes de sang pour écrire à sa belle et où l'on mettait pour un mot, pour un geste, flamberge au vent. Plus la vie est précaire, plus on veut en épuiser les charmes.

Représentant d'un nom historique depuis plusieurs siècles, Jean-Louis était un des plus grands seigneurs de la province. Sa famille était puissante ; ses membres, qui mouraient jeunes d'habitude, avaient rempli à la cour les charges les plus élevées.

François, premier du nom, son aïeul, prince de Marcillac, avait tenu François I^{er} sur les fonts baptismaux. François II, son grand-père, avait épousé la célèbre Anne de Polignac, veuve du comte de Sancerre, parent de Racan. La tradition rapportait qu'elle avait été, durant son veuvage, ardemment aimée par Bayard dont le cœur battait lorsqu'il apercevait l'écharpe de sa dame flottant sur le haut de la tour occidentale. Elle avait reçu dans son château de Verteuil les enfants de France et l'empereur Charles-Quint.

Charles, son père, colonel-général de l'infanterie, avait tué de sa main, au siège de Metz, Henriquez de Manriques, lieutenant de Louis d'Avila, colonel de l'infanterie espagnole. Puis, après une brillante ambassade en Angleterre, il était mort à la fleur de son âge, fauché à Rouen par la mitraille.

Charles avait épousé Fulvie Pic de la Mirandole, fille puinée de Galéas Pic et d'Hippolyte de Gonzague.

Fulvie n'était pas une femme ordinaire. Veuve à vingt-deux ans, dans tout l'éclat de sa jeunesse, elle quitta la cour, où elle était dame d'honneur de Louise de Vaudemont, et vint se confiner à Randan. Elle

s'habillait, dit Brantôme, et se bouchonnait comme une religieuse. Le monde lui pesait; sa beauté même lui était devenue odieuse. Elle fit enlever de ses appartements tout ce qui pouvait la lui rappeler. Le chagrin laissa bien vite des traces sur sa figure. Obligée un jour de quitter sa retraite, elle aperçoit dans un miroir une dame imposante, sévère, sans coloris; elle salua, étonnée de voir chacun de ses mouvements répété. Elle avait bien pu ôter de ses yeux l'image de sa jeunesse, mais non en effacer l'image au fond de son âme. Elle se croyait toujours belle.

Fulvie se réfugia de plus en plus, avec une incessante sollicitude, dans l'éducation de ses quatre enfants sur l'esprit desquels elle conserva une grande influence.

Quand sonna l'heure de la Ligue, Louis, son fils aîné, était gouverneur d'Auvergne, poste auquel il avait été nommé par Henri III à la mort de Saint-Hérem, à un âge où l'on n'occupe guère des fonctions aussi importantes.

François, de trois ans moins âgé, abbé de Tournus à quinze ans, évêque de Clermont à vingt-six, dirigeait son diocèse avec une rare énergie.

Alexandre n'était encore que prieur de Saint-Martin-les-Vallées, abbé de Saint-Pourçain, mais n'en avait pas moins, avec son frère l'évêque, fait partie de la députation du Clergé aux Etats-Généraux.

Marie-Sylvie, le dernier enfant, était mariée à Louis de Rochechouart, seigneur de Chandenier.

La terre de Randan faisait, au début, partie du duché d'Auvergne. La suzeraineté en avait donc appartenu au duc Jean de Berry, puis aux ducs de Bourbon avant d'être réunie à la couronne. Depuis lors, son illustration réside en grande partie dans le grand nom des familles qui l'ont tour à tour possédée : Château-Randan, Saligny, Chalençon, Polignac, La Rochefoucauld, Senecey, Bauffremont, Foix, Lauzun, Durfort, Choiseuil-Praslin, Adélaïde de France, Montpensier.

Elle avait dans sa mouvance les terres de Jussat, Beaumont, Pragoulin, Hauterive, Maulmont, Luguet...

Une Gruerie, tribunal spécial chargé de la police et de la conservation des bois, dépendant de la Maîtrise des eaux et forêts de Riom, fonctionnait uniquement pour les forêts du domaine.

Le manoir se composait de tours placées entre trois corps de logis se dressant au sein d'un des plus beaux sites de la Limagne. Un vieux monastère flanquait le château féodal. De la terrasse, l'horizon se déployait avec une véritable magnificence : à gauche, le château de Busset, élevé depuis près d'un siècle ; au-dessus, dans la vallée, Mariolles, Ris, prieuré de l'ordre de Cluny, non loin duquel coulait l'Allier ; au-delà, Chateldon et Puy-Guillaume ; plus loin, Lavesne, Nosillat, Montpeyroux, Barante, Thiers.....

Malgré l'austérité de Fulvie de la Mirandole, le château était fréquenté par de nombreux gentilshommes.

mes, gais, bruyants, bons drilles, joyeux viveurs, accourant en parties de cavalcade ou en rendez-vous de franche repue. Les voûtes répercutaient les éclats sonores des buveurs choquant ensemble les transparents gobelets ambrés de vin muscat, chantant l'amour, l'espérance, la gloire ou la chanson favorite de la *Soubenanço* (souvenance). L'air s'épaississait sous les premiers flocons de cette plante appelée tour à tour *petum*, herbe à Nicot, tabac, qui commençait à envelopper le monde d'un nuage de stupéfiante fumée.

Parfois, les chevauchées, sonnant du cor l'hymne à saint Hubert, franchissaient la porte surmontée des armes de la Rochefoucauld : *burelées d'argent et d'azur, à trois chevrons de gueule sur le tout*, s'enfonçant dans les fourrés, la meute en avant, pour courre le cerf et le sanglier.

Louis, élève de Pinatel, le célèbre écuyer italien, marchait en tête sur un de ses deux chevaux favoris, *Mouton* et *Frontin*, accompagné par son fidèle écuyer, Le Digne, seigneur de l'Epine et de Fontenay, l'ami de Beroald de Verville et d'Antoine de Laforest, soldat et poète tout à la fois, qui devait un jour chanter les hauts faits auxquels il aurait pris part.

Au nombre de ces joyeux convives se distinguaient deux jeunes seigneurs, marqués au front, comme le maître du logis, du signe des vies précocement agitées, des destinées fatales. On les appelait Yves, marquis d'ALLÈGRE et Jean ARNAULD de LAMOTHE.

Le premier figurait parmi les plus assidus du comte, le second parmi les plus intimes. L'amitié les avait unis, l'amour devait les diviser. Depuis Judas, dans toutes les trahisons il y a un baiser.

Yves d'Allègre, baron de Meillaud, colonel de la cavalerie légère, était le lieutenant du gouverneur de la province. On le disait brave jusqu'à la témérité, généreux jusqu'à la prodigalité. Il avait cent fois exposé à tous les hasards sa personne et sa fortune. Il venait de tuer en duel le meurtrier de son père, le baron de Vitaux, son cousin. Il se ruinait de débauches et s'enrichissait de batailles. Magnifique dans ses goûts, recherché dans sa personne, il aimait à parader revêtu de pourpoints tailladés de dentelles, portant la fraise à grands canons, la casaque de velours passementée d'or, sur laquelle flottait un manteau bleu d'azur lamé de broderies. Les honneurs le flattaient autant que la gloire. Son caractère, inflexible en public, se laissait aisément subjugué dans la vie privée, surtout par les femmes, auxquelles il ne savait rien refuser.

Il était à cette heure au pouvoir de la marquise d'ESTRÉES, qui avait quitté Paris pour le suivre en Auvergne.

Françoise Babou de la Bourdaisière, mère de deux fils et de six filles, parmi lesquelles Gabrielle d'Estrées, n'était pas, on le sait, d'humeur vertueuse. Par sa conduite, ouvertement dissolue, elle avait justifié le pronostic de son mari, une espèce de Caton, qui

s'était écrié : « Cette femme fera un clapier de p..... de toute ma maison. »

Elle était belle encore en dépit de son âge.

Après avoir livré à de nombreux amants sa tête de sphynx chargée, en guise de bandelettes, de torsades de perles, après les avoir quittés sans que son œil bleu d'acier laissât transpirer le moindre regret, elle s'était sentie domptée, — pour le moment du moins, — par ce fier et robuste gentilhomme, si différent des grêles amoureux qu'elle avait connus, beauté virile, presque sans grâce, mais superbe, grand chasseur, grand marcheur, fort à étrangler un loup. Pour lui elle était devenue ardente et lascive, s'efforçant d'étreindre, dans ses bras magnifiques encore, sa dernière passion. Nous verrons, hélas ! que la grande dame devenue courtisane, ne se piquait pas de constance, même dans l'adultère.

Jean de Lamothe, le second compagnon du comte, que nous avons signalé, sortait de cette maison des Arnould, dont on a dit qu'elle était née pour la gloire du nom français.

Parson père, Antoine Arnould, seigneur de Lamothe et de Villeneuve-Polérande, procureur général de Catherine de Médicis, sauvé par elle lors de la Saint-Barthélemy, il était admirablement vu à la cour. Par sa mère, nièce du chancelier du Bourg, il jouissait dans la province d'une situation exceptionnelle.

Il avait sept frères et quatre sœurs nés d'un second

lit, tous pourvus d'offices considérables : Antoine d'abord, l'avocat fameux, époux de Catherine Marion dont le nom est resté célèbre, père d'Arnauld d'Andilly, grand-père d'Arnauld de Pomponne ; puis un intendant des finances, deux contrôleurs généraux des Requêtes, un général des Carabins. Il était lui-même trésorier de Franco au Bureau des Finances de Riom, en temps de paix, quitte à devenir soldat en temps de guerre.

Une étroite camaraderie existait entre lui et Randan avec lequel il avait vécu les heures de jeunesse, les heures de chasse et les heures de rêveries. Même âge, mêmes penchants, même ardeur au plaisir, même manière d'être et de sentir.

Jean avait épousé la fille du baron de Saint-Georges et en avait une fille. Louis avait épousé sa cousine, Isabelle de La Rochefoucauld, et comme Arnauld, avait aussi une fille, Marie-Catherine, plus tard marquise de Senecey et duchesse de Randan.

Mais les deux amis étaient de leur temps où la fidélité ne passait pas pour une vertu de bon ton, où, comme l'aspic de Cléopâtre, le vice s'était glissé dans la corbeille de fleurs composant la société du **xvi^e siècle**, société faite de beauté matérielle et de laideur morale. Du haut en bas de l'échelle sociale, la dépravation est à l'ordre du jour. L'abîme se trouve au **sommet**. La duchesse d'Etampes, Diane de Poitiers, la belle chasseresse de Jean Goujon, Marie Touchet,

toutes reines de la main gauche, gouvernent successivement François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX. Henri III a ses mignons, Guise a M^{me} de Sauves, le Béarnais la jolie Corisande, tandis que Margot voltige de la Môle à Coënonas. L'époque de la Ligue compte plus d'amazones sans scrupules que n'en comptera la Fronde.

Ainsi que d'Allègre, Jean de Lamothe et Louis de Randan réalisaient assez exactement ce type dépeint avec complaisance par Brantôme, qui place sur le même rang la paillardise et le courage. Amateurs du guilledoux, ils fredonnaient à tous les échos le refrain d'amour :

O printemps ! jeunesse de l'année,
O jeunesse ! printemps de la vie.

Ils éparpillaient leur cœur aux surprises de l'occasion, aux caprices de l'aventure.

L'aventure du moment se nommait Colette. Mais à l'impression qu'elle avait produite, à l'importance qu'elle prenait dans l'existence des deux raffinés, on voyait bien qu'il ne s'agissait plus d'un de ces sentiments vite éclos, vite fanés, qui s'épanouissent et meurent avec la rapidité de l'éphémère.

Le hasard les avait mis en présence dans un sentier

perdu, au fond des grands bois qui entourent le château, au mois où reverdit la nature, où la sève monte aux branches et aux cœurs.

Colette avait été pour eux une troublante apparition. Impossible de rencontrer une créature plus capiteuse, aux amorces plus sensuelles. Tout était éclatant en elle, le rire, la bouche, les yeux, — un coup de soleil. C'était une sorte de petite bohémienne qui avait de la gazelle, de l'hyène et de la bacchante. On voyait dans son attitude je ne sais quelle rébellion sauvage qui effrayait et, en même temps, un abandon espiègle qui attirait involontairement. Monstre charmant qui cachait la femme et qui répandait des séductions violentes par ses cheveux tordus en serpents, par ses regards allumés, par les charbons ardents de ses lèvres s'ouvrant sur de petites dents aiguës de bête féroce.

On disait bien qu'elle était née d'un certain de Laforce, d'origine inconnue, bas officier dans la compagnie de cavalerie du marquis d'Allègre, mais en réalité, elle était fille du vent de la mer, des rayons du soleil et du parfum des orangers.

Plusieurs fois depuis la première rencontre, sans qu'un aveu formel eût été échangé, sans qu'un rendez-vous eût été donné, ils s'étaient retrouvés sous la futaie ombreuse, respirant ensemble les fraîches effluves printanières parfumées de l'odeur des aubépines et des églantiers. Assis sur la pelouse naissante

semée de primevères bleues et de pimprenelles jaunes, ils s'étaient surpris à écouter ensemble bourdonner l'abeille autour des bourgeons entr'ouverts et à regarder le bouvreuil faire en chantant son nid dans le buisson.

Puis ils s'étaient lassés de cette églogue classique. Ils franchissaient alors à une rapide allure la distance qui les séparait de Riom pour entretenir un moment la jeune femme, dans son boudoir où voltigeait une odeur capiteuse comme celle des mousses rousses et d'où ils emportaient les pénétrants parfums de la volupté.

Ils l'aimaient ! Mais les aimait elle ? Et dans ce cas, lequel des deux aimait cette fascinante sirène ?

Cependant la marquise d'Estrées, la Phryné aux ardeurs toujours inassouvies, était hantée d'un nouveau caprice. *Adultera venifica* était l'antique devise à laquelle elle ne devait pas faillir. Elle n'avait pu voir sans le désirer le jeune, beau et brave comte de Randan, d'autant plus désirable à ses yeux qu'il poursuivait de ses vœux une autre femme et qu'il était l'ami de son amant.

Un jour ou plutôt une nuit, chez un baigneur étuviste à la mode, autour d'une table où l'or étincelait par poignées, croisant sa lumière fauve aux rayonnements des girandoles, elle avait cyniquement jeté comme enjeu devant Louis de La Rochefoucauld la clef de son boudoir. Elle avait payé rubis sur l'ongle,

bien que son gagnant lui eût fait crédit sans trop de peine.

Mais cette nuit n'eut pas de lendemain. Le comte s'arracha à ses baisers empoisonnés comme on s'arrache à un mauvais rêve. La marquise, brutalement dédaignée, humiliée dans son orgueil, déçue dans son espoir, jura de se venger d'une façon cruelle. Son cœur dépravé s'ouvrit à la haine comme il s'était ouvert à l'amour. Elle se plaignit à d'Allègre des poursuites dont elle était l'objet de la part du comte, elle aiguillonna son amour-propre, surexcita son ambition, nargua son attachement et n'eut pas de répit avant d'avoir semé la discorde entre le gouverneur et son lieutenant. D'Allègre, aussi léger que présomptueux, oublia ses anciens serments et se disposa à traverser les desseins de Randan qu'il jalousait et qu'il appelait *l'enfant fortuné*.

Randan était sans défiance. Colette absorbait sa pensée. Il cherchait dans son visage mobile, dans son langage vibrant, dans son geste nerveux l'impression produite, pénétré du charme onduleux des jours de séduction, mordu par les acuités jalouses des jours de révolte. Colette était pour lui une énigme : sa beauté étrange offrait les mêmes contrastes que son caractère. Harmonieuse et mélancolique aux heures de calme, elle était farouche et tragique aux heures de crise. Ses yeux, un moment voilés d'une humide langue, dardaient soudain des traits de feu quand la

passion se ravivait et quand l'émotion intérieure nuançait d'incarnat son teint d'ivoire.

Lamothe-Arnauld n'accompagnait plus Randan dans ses visites. Il venait seul et parfois en sortant son œil rayonnait.

Au milieu de cet écheveau d'intrigues et de passions, la situation politique s'était aggravée et conviait les hommes de guerre à des soucis plus virils.

Louis de la Rochefoucauld avait connu Henri de Guise et avait même été son compagnon d'armes au siège d'Issoire, en 1577.

Guise l'attira à son parti au moment psychologique. Les lettres du prince lorrain lui exposaient le danger couru par la religion, danger que la faiblesse du monarque et la hardiesse des Réformés rendaient imminent. Le duc lui remontrait avec force qu'ils devaient l'un et l'autre suivre les traces glorieuses de leurs pères, dont l'un avait péri devant Orléans, l'autre au siège de Rouen, pour la défense de la foi catholique. Tout cela était bien de nature à agir sur l'esprit d'un chrétien fervent et d'un soldat intrépide.

Les frères de Randan pesaient de tout leur poids sur une détermination conforme aux intérêts de la religion.

De son côté enfin, Fulvie de la Mirandole, sa mère, ne ménageait ni son influence ni ses instigations

pressantes pour parvenir au même but. Elle avait été dame d'honneur de Louise de Vaudemont, il est vrai, mais Louise de Vaudemont, la femme de Henri III, était de la maison de Lorraine. Fulvie était devenue une ligueuse passionnée, ardente dans son enthousiasme. La foi l'avait transformée. Elle devenait mondaine; elle faisait bénir en secret les armes du comte, cachait des amulettes dans ses vêtements. Pour un peu, si elle avait eu l'espoir de mieux aboutir, eût-elle supplié Collette de joindre ses efforts aux siens pour combattre l'hérésie. — Ce sont bien là les héroïnes de la Ligue à la ceinture desquelles on voit appendus tout à la fois la lyre, le chapelet et le poignard. Elles ont d'ailleurs un attrait exceptionnel. Chrétiennes fanatiques, elles restent païennes par certains côtés; elles amalgament l'Évangile et la Mythologie, sortent de l'église pour aller consulter le devin et les astrologues. Telles quelles, jeunes ou mûres, brunes ou blondes, ligueuses ou huguenotes, elles conservent des séductions d'Armide.

Certes, en se laissant persuader, Louis de La Rochefoucauld s'arrêtait à une décision ostensiblement contraire à ses devoirs. Il se servait d'un poste de confiance, à lui confié par le monarque, comme d'une forteresse contre le roi lui-même.

Mais jamais temps ne fut plus fertile en compromissions de conscience. N'était-ce pas servir le roi, disait-on, que d'attaquer les Réformés auxquels il ne s'alliait

que par faiblesse. Et puis, le roi ne s'était-il pas déclaré chef de la Ligue ?

Quoi qu'il en soit, Randan accepta le rôle de chef du mouvement dans le bas pays, comme Jean de Lastie, autre ami du monarque, accepta le même rôle dans la Haute Auvergne.

Le clergé, la noblesse étaient dans ses mains, le pouvoir aussi par ses fonctions, l'armée par ses charges et sa vaillance. A lui de conquérir le peuple.

Il chercha aussitôt à s'assurer le concours des gens de tous états et des principales villes pour renforcer le parti de l'Union. Sa première pensée fut pour Riom, où il établit sa place d'armes.

Ce choix était habile : Riom, en effet, autrement importante qu'aujourd'hui, était, en réalité, la seule ville qui put conquérir à la Ligue une grande partie de la province.

Mais on se doute bien qu'un autre sentiment que celui de la politique ne fut pas étranger à cette prise de possession. L'esprit humain est ainsi fait que l'on est plus frappé des avantages d'une détermination, quand elle se trouve conforme aux aspirations de notre cœur.

CHAPITRE X

Une soirée au Palais royal. — La société riomoise. — Savaron. — Cruelles surprises. — Procession solennelle. — Le délibératoire de la Maison du Saint-Esprit. — *Alca jacta est.*

Le comte de Randan avait été aussi surpris qu'affligé du dénouement du drame qui s'était joué aux Etats. Mais, n'étant pas encore en mesure d'agir d'une manière efficace, il temporisa quelque temps. Il mit des garnisons dans toutes les places qu'il jugea les plus spécialement exposées ou les plus importantes à surveiller et fit entrer à Riom la compagnie de gendarmerie qui lui avait été donnée par le roi, la compagnie de cavalerie du marquis d'Allègre et une garde de quinze cents arquebuses, « à cause, disait-il, de la conséquence de la ville et pour servir dans le besoin de la province. »

Bientôt cependant, avisé par les amis qu'il avait à

la cour de la disgrâce prochaine à laquelle il devait s'attendre, il résolut de la prévenir par un coup d'éclat qui assurerait son autorité dans le pays et trancherait nettement la situation.

Le 3 avril 1589, toute la noblesse présente à Riom et tous les principaux représentants des corps constitués étaient réunis dans la grande salle du Palais royal où le gouverneur tenait réception.

Les bustes des anciens ducs d'Auvergne entouraient l'immense galerie. Au mascarón central du plafond caissonné, voluté, fleuri d'arabesques, était suspendu un lustre de Venise dont la verroterie, soufflée à Murano, répétait les feux à travers les couleurs du prisme. Sur la cheminée monumentale, portant encore l'écu des princes de Bourbon, deux grands vases de Faenza, à fleurons dorés, et une pendule, copiée sur celle du château d'Anet, où un grand cerf en bronze frappe, en fuyant la meute, les heures avec le pied. Les murs de cette majestueuse salle étaient tendus de tapisseries de haute lisse, représentant des sujets mythologiques ou religieux.

Dans le fond se tenait Louis de La Rochefoucauld, ayant à ses côtés Isabelle, sa jeune femme, véritable Mignon de Goethe, au corps svelte, au vague sourire de candeur, blonde de ce blond fauve qu'on appelle le blond vénitien et que Rubens a si chaudement rendu ; sa mère, Fulvie Pic de la Mirandole, pâle et blanche, pareille à un magnifique marbre qu'un nouveau Pyg-

malion fût parvenu à animer; ses deux frères, l'évêque et M. de Saint-Martin, auxquels Genebrard, Sirmond, le curé Hauréau, le gardien des Cordeliers et Jean Arnoux, jeune clerc qui devait un jour succéder au père Cotton auprès de Louis XIII, faisaient un pieux cortège.

Dans une salle voisine, un orchestre de flûtes, de rebecs, de téorbes, de violes et de guitermes, modulant des mélodies entraînantes, invitaient la jeunesse aux délices de la chaconne, de la gaillarde et du menuet, tandis que plus loin, dans une sorte de sanctuaire isolé, des tables éparses se prêtaient aux hasardeuses voluptés du cavagnole, du hocca ou du biribi.

Les brillants gentilshommes, dont beaucoup ne devaient pas survivre à la lutte qui se préparait, circulaient bruyamment, l'épée en verrouil, battant transversalement les jambes par derrière. Ainsi accoutrés, ils marchaient en sautillant, descendant les degrés comme un perroquet les échelons de son perchoir. Les manteaux de velours carmélite ou ponceau bordés de galons d'or, les chapeaux de feutre à plumes blanches, couleur jaune, citron, orange, lie de vin ou merde d'oie, les bas de soie verts ou amaranthe causaient aux yeux d'admirables chatoiements qui se mariaient aux éclats des médaillons, des chaînes de rubis et des diamants étincelant au milieu des fraises et de la chevelure des dames. Peu de colliers du Saint-Esprit sur les poitrines, mais de nombreuses

décorations de Saint-Michel, ordre un peu avili depuis qu'il était devenu le prix d'un épagneul.

Citons dans la foule la sénéchale de Tournon, les dames de Murat, de Martillac, du Fayet, du Richier, de Combes, de Palerme, de la Pauze, les comtes et comtesses de Chalus, de Montfaud, d'Estaing, les marquis de la Fayette et de la Troussaye, le marquis de Canillac, récemment réconcilié avec Randan, les vicomtes de Chateaulou, de Rochebaron, de Saint-Hérem, le chevalier de la Barge, MM. de Saint-Marc, de Précol, de Veyny d'Arbouze, de la Souchère, de la Villatte, de Bouzan, Guimoneau de la Chaize, de Fressonnet, de Montravel, de Chateauneuf.....

Yves d'Allègre passe, donnant le bras à la marquise d'Estrées parée comme une châsse et plâtrée comme une comédienne. Son sourire cache la plus noire des trahisons. En effet, informé de la prochaine défection du gouverneur, ainsi que des motifs de discorde surgis entre les deux anciens compagnons, Henri III vient d'écrire à d'Allègre de surveiller activement les menées du comte. Et d'Allègre, politique intrigant, sans grande conviction religieuse, poussé d'ailleurs par la marquise qui ne peut pardonner l'affront qu'elle a reçu, a promis d'exécuter avec zèle les ordres du roi.

A côté du spectacle pour tous, il y avait le spectacle donné seulement pour quelques-uns et qui permettait à l'observateur des réflexions curieuses, car

l'affluence des invités ne parvenait pas à créer la confusion ou du moins la fusion, et l'on sentait planer sur les groupes cette sorte de gêne et de contrainte qui envahit les réunions de gens ne se trouvant pas dans la même atmosphère d'esprit.

Royalistes sincères et Politiques timorés, partisans de la Ligue ou simples clients de la maison de Randan, tous sont venus à l'hôtel du gouverneur, parce que le gouverneur est encore *lieutenant pour le roi* dans le bas pays d'Auvergne; peut-être encore parce que le gouverneur est un gentilhomme aimable et sympathique, mais ils comprennent bien que la scission est proche et que les événements vont bientôt tracer entre les opinions une infranchissable barrière. Pour le moment, ils restent dans une réserve défiante, dans un abandon revêché.

Parmi ces figures rétives à l'entrain général, dans le groupe plus grave, plus soucieux, des gens de robe, trésoriers de finance, conseillers du roi, avocats, élus, juges-gardes, plus ou moins hostiles ou plus ou moins dévoués, nous retrouvons nos anciennes connaissances : Claude Binet, Jean de Murat, Jean de Basmaison ; puis encore Hébert, président du Bureau des Finances ; Blaise Céberet, conseiller en l'Election ; Arnoux de Maison-Rouge, Moreau et Regin de Palerme, trésoriers de France ; Jean de Combes, avocat du roi ; les conseillers au Présidial de Sirmond, Charrier, de Chabannes ; les avocats de Cam-

brai. Mesnier, d'Allemaigne, Mangot, Duclaux, de Roddes, Soanen..... Au milieu d'eux, une autre personnalité pleine d'expression, qui mérite d'être mise en relief, SAVARON.

Jean Savaron est avant tout l'enfant de Clermont, dont il s'est fait l'apologiste et le panégyriste enthousiaste. Sa famille comptait au nombre des plus anciennes de cette ville, où plusieurs de ses membres avaient exercé les fonctions d'échevin. Son père, conseiller à la Cour des Aides de Montferrand, époux de Jeanne d'Albiat, avait été plusieurs fois député près des rois Charles IX et Henri III, par la ville et par la province.

Jean Savaron, comme tous les grands jurisconsultes de l'époque, était élève de l'Université de Bourges, dont le grand Cujas avait fait la réputation. A l'heure où nous le rencontrons, le futur homme d'Etat, celui dont on dira que tout est grand dans sa vie, celui dont Clermont deviendra la cliente adorée, n'avait encore que 23 ans et occupait un siège de conseiller au Présidial de Riom.

Mais les fonctions de justice n'absorbent pas alors cet esprit d'élite et, dans le salon du comte de Randan, laissant le groupe des frondeurs ennuyés, il préfère suivre de l'œil, avec une amoureuse préoccupation, la jolie Françoise Galloby de la Grillière, sa bien-aimée fiancée.

Toute la vieille société riomoise est là, cette société

qui ne constitue presque qu'une seule famille, dont tous les membres sont unis par la parenté : les Basmaison, alliés aux Sirmond, aux Soanen, aux de Lalande, et qui le seront bientôt aux Murat et aux Chabrol ; les Sirmond, alliés aux Domat et aux Murat ; les Murat, alliés aux Arnould ; les Arnould aux Bourzeix ; les Savaron aux Pascal..... L'esprit attire l'esprit. Dans cette noblesse intellectuelle, on évite avec soin toute mésalliance. Et les familles se soudent les unes aux autres, grâce à leurs innombrables rameaux, grâce aux vingt enfants de Basmaison, aux vingt-deux d'Arnould, aux vingt-quatre de Murat.....

Pour achever de donner une idée exacte de la réunion à laquelle nous avons convié le lecteur, signalons encore la présence de quelques érudits. de *curieux*, comme l'on disait à cette date, où, selon l'expression de Montaigne, *il y avait assaut d'émulation livresque*.

Ce sont Louis Chaduc, juriste et conseiller, qui met la dernière main à son traité *De Annullis* et complète le fameux cabinet de médailles qui doit appartenir plus tard à M. de Mesme, à Gaston de France et enfin au roi ; — Jean de Boissières qui a renoncé aux *OEuvres amoureuses* pour écrire des *OEuvres spirituelles* et des Sonnets sur la passion de J. C. ; — Jean de Bonnefond qui néglige la muse, laisse de côté les vers phaléuces ou hendecasyllabes, abandonne le madrigal pour se donner tout au droit, tandis que son ami Gilles Durand, chargé par la cour d'opérer

la réforme de la *Coutume de Paris*, abandonne le droit pour se consacrer tout entier à la muse et devenir le précurseur de Malherbe ; — enfin, Nicolas Le Digne, écuyer de Randan, qui aigüise sa plume d'or pour chanter les fleurettes ou entonner avec Melpomène les combats glorieux et les exploits de son maître, le nouveau paladin de l'Arioste.

Mais pendant que nous nous attar.lons à cette revue rétrospective, l'heure avait marché ; minuit venait de sonner. Soudain l'orchestre se tut, les danses s'arrêtèrent, sur les tables de jeu l'or cessa de circuler.

Et le comte de Randan, dépliant un parchemin, donna, d'une voix forte, lecture de l'*Acte d'union* qui venait de lui être envoyé par le Comité des Seize, acte qui allait devenir, dit-il, le pacte d'alliance des catholiques en danger et comme un brevet de gloire pour les particuliers et pour les villes qui le scelleraient de leur sang.

« Que dès demain, ajouta-t-il, les signatures apposées au bas du serment à la sainte Union deviennent une protestation solennelle contre l'impiété et une éclatante adhésion à l'unité de croyance. La dégénérescence du pays ne saurait venir que de la perte de notre foi.

Il proclama ensuite la convocation des trois Ordres de la province dans la ville de Billom pour le 20 du

même mois, afin de délibérer sur les moyens à **employer** pour remédier aux troubles du pays.

Cette harangue, écrite en forme d'hameçon pour **prendre** les goudjons politiques, pleine de sous-entendus **et** de réticences que chacun comprenait à merveille, **causa** une vive émotion dans l'auditoire. De nombreuses exclamations de joie étouffèrent les murmures et dissimulèrent le froid glacial qu'un silence désapprobateur étendait sur certaines parties de la salle.

L'escadron volant des dames et des gentilshommes approuva sans réserve, espérant bien que ce fanatisme de moine n'enlèverait rien à leur **scepticisme** de libertin et que l'ardeur religieuse n'exclurait pas la passion mondaine.

Tous les invités disparurent peu à peu diversement impressionnés.

Randan se hâta d'aller porter au logis de Colette le récit intime des multiples incidents de la soirée ; mais, là l'attendaient une décevante surprise et une poignante douleur. Colette avait disparu. L'ingrate était partie avec Jean de Lamothe-Arnauld qui n'avait pas paru en effet à la réception du Palais royal.

L'aube blanchissait à peine le dôme du Marthuret, dissipant l'insomnie fiévreuse de l'infortuné gouverneur, qu'une nouvelle désertion venait encore assombrir ses pensées. Le marquis d'Allègre faisait sonner le boute-selle et se retirait dans Clermont, la ville

royale, avec ses quarante cuirasses, ses quatre-vingts arquebusiers à cheval et ses cent arquebusiers à pied.

Le lendemain, le corps de ville s'assemblait à la Maison du Saint-Esprit.

Les circonstances étaient graves, car sous les doucereuses paroles du gouverneur se dissimulait mal la révolte ouverte contre l'autorité royale, et la sanction du corps municipal allait faire planer sur la cité toutes les éventualités de l'inconnu.

Aussi les échevins refusèrent-ils d'ouvrir la délibération « avant d'avoir invoqué les lumières du Saint-Esprit et fait dire en l'église de Saint-Amable une messe à l'issue de laquelle il y aura procession générale. »

Placer sous l'invocation divine les résolutions que les manifestations de la foule faisaient pressentir, rendre pour ainsi dire le ciel complice d'un vote périlleux, c'était une pensée hardie, bien conforme aux idées en cours, bien propre à entraîner le peuple et à enflammer son patriotisme.

Dans le sanctuaire sacré, le recueillement fut solennel. Les murs dénudés du temple, l'oraison à voix basse, le quasi mutisme de l'orgue qui ne laisse échapper que des sons lents et lointains, la suppression des chants harmonieux, le tintement bref de la sonnette, les flots nuageux de l'encens, le murmure monotone

du prêtre à l'autel, le catafalque tendu de noir saisissaient l'âme d'une émotion puissante, la préparant aux grandes impressions du sacrifice et de l'énergie.

Le curé Hauréau s'était tourné vers la foule agenouillée. Il disait « à nu et au vray les ruses, les simulations, les hypocrisies et le fard que ce cruel tyran de roi avait par tant d'années couvé et caché en son traître estomach et son cœur endiablé. »

Puis l'office terminé, la procession sillonna la ville, déroulant, à travers les rues tendues de draperies, ses méandres innombrables.

Les grandes processions, démembrement des corps de la cité, frappaient l'esprit par la variété des costumes, les belles chapes d'or des chanoines, les robes trainantes des moines, les compagnies d'archers blasonnés, les pénitents dans leur sac de repentance, les beaux seigneurs, les dames couvertes de leurs capes, les bourgeois fiers de leurs privilèges, les métiers avec leurs bannières.

En tête marchaient les tambours et les hautbois, les cavaliers de la maréchaussée, les crieurs de vin en robe, les salpêtriers, les arquebusiers que l'on avait attirés dans la ville en les exemptant pour dix ans, eux et leur famille, de toute contribution et payement de deniers royaux.

Venaient ensuite : les capitaines de quartier, les gens d'armes, les Cordeliers à la barbe inculte, les Minimes de la Recluse, l'Hôpital de Saint-Acassy, les

frairies aux enseignes déployées, les corporations avec leurs syndics, les trésoriers de France marchant en corps pour la première fois, les élus, les notables, les juges consulaires, les essayeurs et juges-gardes en la Monnaie, les membres du Présidial et de la Sénéchaussée d'Auvergne, les Consuls en robe de drap couleur de pourpre avec des parements de velours noir et le chaperon de satin rouge (1), le lieutenant-général et toute la maison du gouverneur.

Enfin les reliques de la Sainte-Chapelle, la chässe du saint patron, les chanoines et le clergé précédant l'abbé de Saint-Martin, et l'évêque de La Rochefoucauld portant l'hostie à découvert.

Le cortège se développa jusqu'au Palais royal flanqué de sa tour carrée, la tour *Goyon*, et de sa tour ronde, la tour de *Bonan*, sur laquelle des hommes d'armes sonnaient du cor, alternant avec les tintements des cloches. Il fit une halte devant l'hôtel des Consuls et s'enfonça ensuite sous les arcades saintes du temple.

Ce fut sous l'empire de ces impressions, qu'à l'issue de l'office, le corps de ville se réunit en assemblée délibérante.

Clermont, toujours jaloux d'exercer une suzeraineté

(1) Ce n'est qu'en 1688 que les Consuls de Riom obtinrent de droit de porter des robes de damas violet.

d'influence et désirant faire pièce à Louis de La Rochefoucauld, avait convoqué dans ses murs les Etats de la province et adressait à la cité riomoise un message pressant l'invitant à l'obéissance et à la soumission envers le roi, sous peine d'être déclarée coupable du crime de lèse-majesté.

La lecture de ces lettres et la manifestation de cette ingérence audacieuse souleva un violent tumulte dans l'assemblée. Entre les deux villes, trop de liens s'étaient brisés, trop de haines s'étaient amoncelées pour permettre aux hommes sages de faire entendre les conseils de la prudence.

Il fut résolu, presque d'une commune voix, qu'il ne serait pas fait de réponse à l'échevinage clermontois.

Trois cent huit citoyens, présents à la réunion, placèrent avec les Consuls leur signature au bas de la déclaration suivante : « Nous déclarons, jurons et affirmons que nous voulons tous vivre et mourir en la foi et religion catholique, apostolique et romaine, unanimement avec MM. du Clergé, de la Noblesse et gens du tiers et commun état de la province, sous l'autorité et protection de Mgr de Randan, gouverneur dudit pays, avec ferme intention de nous opposer, par tous moyens à nous possibles, aux desseins et entreprises des hérétiques, de leurs fauteurs ou adhérents, perturbateurs du repos public. »

Le consul d'Allemaigne, l'avocat de Sirmond, le

bourgeois Bonnefond et le procureur Verdier furent nommés députés de la ville aux Etats de Billom.

Le comte de Randan fut investi des pouvoirs les plus étendus et des subsides lui furent votés pour les opérations militaires.

Le sort en était jeté, Riom avait brûlé ses vaisseaux. Il lui fallait désormais être victorieuse pour ne pas être simplement factieuse.

CHAPITRE XI

Billom. — Assemblée de la Ligue. — Discours et mise en scène. — Les fils de Loyola. — *Typus religionis*. — Le serment du sang. — Bravades. — Autant en emporte le vent. — Coëffier d'Efflat. — Le camp d'Agramant.

Billom est située à quatre lieues de Clermont. Trois paroisses, quatre couvents et de belles églises que prima toujours Saint-Cerneuf, distinguaient cette ville close de murailles à travers le flanc desquelles passait la voie romaine conduisant à Lyon.

Elle avait été donnée aux évêques par les seigneurs de Montaigut-Listenois et constituait, pour ainsi dire, le chef-lieu des terres épiscopales que défendaient, du côté de l'orient, les dix-neuf tours d'enceinte du redoutable château de Mauzun.

Cette ville, sincèrement ligueuse et franchement catholique, avait déjà acquis une certaine célébrité

par une Université fameuse où l'on avait compté jusqu'à 2,000 écoliers étudiant les arts, la rhétorique, et prenant des degrés en droit civil et canonique.

Depuis trente années seulement, l'évêque Guillaume du Prat avait substitué à cette Université un Collège, fort estimé en la province, dont il avait confié la direction aux Jésuites (1).

MM. de La Rochefoucauld étaient élèves de la Société et ses chauds partisans. Le pasteur actuel du diocèse avait à Billom un logis, annexé plus tard au couvent des Bénédictines. En helléniste consommé, il aimait à suivre les progrès de l'enseignement du grec dans son Collège.

L'influence religieuse se développait à son aise sur cette terre dont l'évêque était tout à la fois le suzerain temporel et spirituel. Billom était devenue un foyer d'intrigues. Nul théâtre ne pouvait être mieux choisi pour y jouer une des scènes du drame de la Ligue.

Le 20 avril 1589, dans la salle des Actes du Collège, les députés de l'Union s'assemblèrent, sous la présidence de François de La Rochefoucauld, abrité derrière la triple égide de sa mitre, de l'épée de son frère Louis et de la chape de son frère Alexandre.

(1) A la même époque, le même évêque fonda à Paris le Collège de Clermont.

Des treize bonnes villes du Bas Pays, cinq n'avaient point envoyé de députés aux Etats. C'étaient Clermont, Montferrand, Issoire, St-Pourçain et Auzon. Les trois dernières n'avaient cependant pas opposé à la convocation un refus catégorique ; elles s'abstenaient momentanément, paraissaient hésitantes et désireuses de voir d'où soufflerait le vent pour se décider à agir au mieux de leurs intérêts.

Avant d'entrer en séance, les députés des trois Ordres se transportèrent dans la vieille collégiale de Saint-Corneuf pour y vénérer les augustes reliques apportées d'Orient par les croisés, inestimable dépôt formé d'une cuillerée du précieux sang de Notre-Seigneur et de la croix dite d'*Albanelli*, faite d'un morceau de bois de la vraie croix, fruit béni du Calvaire.

A leur retour de ce pieux pèlerinage, ils se rangèrent suivant l'ordre des préséances, et le fougueux prélat prit la parole. Il exhala en un long discours son antipathie contre le souverain, sa haine pleine d'acrimonie contre les Réformés et son fanatisme. Comme autrefois Pierre l'Ermite, et sur le même sol arverne, il prêcha la *guerre sainte*.

Après un exposé pathétique de la situation navrante du royaume, des maux inouïs qui pesaient sur le pays, il montra la dilapidation des finances, l'agonie des libertés publiques, les serments violés, l'indifférence coupable des Politiques, les perfidies de la Cour, le mépris qui couvrait le sceptre. Il représenta, dans un

sombre tableau, la tache de sang imprimée au front du monarque parjure que n'avaient arrêté ni la gloire d'Henri de Guise ni la pourpre inviolable du cardinal. Il accusa le roi d'être de connivence avec les hérétiques, de trahir les intérêts de la Religion, le dénonça comme un ennemi de l'Eglise et des gens de bien. « Dieu, dit-il, dispensa jadis son peuple d'obéir à Saül qui avait forligné de sa religion ; il commanda à Jéhu de tuer le roi Achab et fit manger la reine Jézabel, sa mère, par des chiens, pour avoir violé ses vœux et promesses. »

Enfin, après avoir rappelé les décrets de déchéance et de mise hors la loi prononcés contre le prince par la Sorbonne et par la Faculté de théologie, il termina en engageant la province toute entière à se ranger sous la bannière de son frère, le comte de Randan, qui était prêt à venger l'Eglise outragée, le peuple asservi et l'honneur foulé aux pieds.

Un murmure approbateur souligna cette harangue.

Le comte se leva à son tour. Il parla peu, mais sa mâle assurance, l'énergie et la persuasion contenues dans son langage entraînèrent tous les suffrages. Il rappela avec modestie ce qu'il avait déjà fait, dit ce qu'il comptait faire encore, assurant l'Assemblée qu'il emploierait tous les moyens que Dieu lui avait donnés avec la vie pour son service et pour le bien de la province.

Son discours fit sensation.

Une fièvre d'exaltation commençait à gagner l'assistance, quand soudain sortirent, « comme d'une boîte à surprises, » l'évêque de Castres et deux conseillers du Parlement de Toulouse, les sieurs de Vignaux et Callemets, envoyés par les Ligueurs du Languedoc pour fraterniser avec les Ligueurs d'Auvergne et nouer ensemble des relations dans l'intérêt du parti. Certes le spectacle avait été admirablement machiné et les Jésuites s'étaient montrés d'ingénieux metteurs en scène.

Couverts du sang généreux du premier président Duranti, massacré par une populace aveugle, les commissaires toulousains évoquèrent l'ombre de Judith, vantèrent l'énergie de leurs concitoyens et leurs « saintes fureurs. » Ils parlèrent « avec une telle véhémence et dextérité de discours, que plusieurs avaient leurs joues pleines de larmes. »

- Dans un indicible transport de pieuse émotion, les députés courent à la chapelle du Collège. C'est là que les Pères ont fait placer, au côté droit de l'autel, le fameux tableau *Typus Religionis*, si universellement connu, si souvent décrit, où la religion est représentée placée sous la sauvegarde des fils de Loyola.

Un vaisseau cingle à pleines voiles de la mer du siècle au port du salut. Sur le tillac paraît saint Ignace, tenant à la main le nom de Jésus ; il commande à huit autres fondateurs d'Ordres. Le souffle du Saint-Esprit enfle les voiles, mais les religieux seuls

font la manœuvre et c'est un Jésuite, assis au gouvernail, le compas à la main, qui dirige le navire.

Dans le sillage du vaisseau marchent péniblement deux petites barques où se trouvent pêle-mêle le pape, un cardinal, des évêques, des séculiers de tous états et de tous sexes et plusieurs têtes couronnées. Un Jésuite jette une corde pour attirer vers le vaisseau de la religion ces frères embarcations qui, sans cette aide, iraient à la dérive. Sur la mer du siècle, au haut du tableau, pointent plusieurs récifs dont le plus élevé est surmonté d'une tiare. Des chapeaux cardinaux, quelques mitres, des couronnes surmontent les autres. On lit au-dessous : *Superbia vitæ*. Sept petits brigantins, croisant autour de ces rochers, représentent les sept péchés capitaux. De loin en loin se distinguent plusieurs figures en partie submergées : Luther dirigeant son arc vers la galère, un démon qui agite son sabre, des hérétiques qui brandissent piques et poignards : mais partout un Jésuite, armé d'un bouclier, de pierres et de flèches, détourne les traits, lance la mort et l'épouvante et, devant lui, fuient ses adversaires, saisis de crainte, la face empreinte des marques de l'abrutissement.

C'est à l'ombre de cette édifiante peinture que les députés élèvent leur âme à Dieu. C'est sous l'œil de saint Ignace qu'ils viennent tour à tour prêter, sur le livre des Evangiles, livre qui contient pourtant la loi de charité, le serment solennel de se vouer

Âme, corps et biens au service de l'Union sainte et à l'extermination de tous ceux, rois ou sujets, qui ne voudraient pas concourir à son triomphe. Plusieurs des signataires scellent avec leur sang la minute du serment, tant leur enthousiasme avait été électrique.

François de La Rochefoucauld proclama cette consécration de la Ligue, qui allait, dans son propre diocèse, armer les frères contre les frères et faire couler des flots de sang.

Qu'aurait-il dit si, le voile de l'avenir se déchirant à ses yeux, lui avait laissé apercevoir sur son siège épiscopal l'ombre de l'un de ses successeurs, du grand Massillon, qui ne chercha jamais que le calme et la paix pour contribuer au bonheur de la province. Mais, ironie des temps et des destins, le pacifique devait mourir simple évêque et l'irascible dans la pourpre de cardinal.

Les trois Ordres s'occupèrent immédiatement des résolutions qu'il convenait de prendre. Ils excusèrent facilement les villes hésitantes, que l'on décida de convier à nouveau à l'alliance générale avant de les traiter en rebelles, mais il n'en fut pas de même pour Clermont et Montferrand. Leur absence fut déclarée volontaire, par suite coupable, entachée d'hérésie, et sur le champ on les condamna, comme perturbatrices du repos public, à être séquestrées et privées de tout commerce avec les autres villes, bourgs et bourgades de la province. Leurs privilèges

furent annulés. On prononça la suppression dans leurs murs de tous les établissements de justice, d'administration ou de finance, tels que Bureau de la recette particulière, Sénéchaussée, Présidial, Cour des Aides, Juridiction des Elus. Elles furent même rayées du nombre des bonnes villes.

Riom, au contraire, fut dotée de toutes ces dépouilles et proclamée *à perpétuité et irrévocablement* principale et capitale du pays, « non seulement pour la finance, monnaie, justice, convocation du ban et arrière-ban qu'elle avait ci-devant, mais encore pour toutes assemblées tant du fait des Etats généraux de France que provinciaux, et généralement de toutes affaires concernant le pays ».

Le comte de Randan fut investi du droit de lever les troupes, de percevoir les tailles, d'opérer tout recensement et invité à ouvrir immédiatement les hostilités contre les villes insoumises.

Le pouvoir royal s'empressa de répondre à cette déclaration de guerre.

Le jour même où Randan était proclamé généralissime de la Ligue en Auvergne, sa destitution comme gouverneur était prononcée par Henri III, pour cause de félonie.

En même temps, Riom était déclarée criminelle de lèse-majesté ; le Bureau des Finances, la Chambre des Monnaies et tous les tribunaux établis dans son sein lui étaient retirés, pour être transférés sans retard

à Clermont, ainsi récompensée de son opposition à la sainte alliance.

Clermont recevait en outre remise, pour la présente année, du quart des tailles comme témoignage pécuniaire de la satisfaction du prince.

Ce tiraillement en sens inverse de la cour et de la Ligue firent que toutes choses restèrent en l'état. De toutes ces décisions autant en emporta le vent. Les lettres patentes ordonnant la translation ne furent pas plus obéies que les résolutions de l'assemblée de Billom. Le sénéchal d'Auvergne, comte de Tournon, demeura à son poste ; Hébert continua à présider le Bureau des Finances, ainsi que Binet les audiences de la justice civile. Une Cour des Aides fut cependant installée à Riom en concurrence à celle de Montferand, mais de Combes, fidèle royaliste, refusa d'en accepter la présidence.

Pour remplacer Randan comme gouverneur, le choix n'était pas commode, car la discorde régnait à Clermont parmi les seigneurs auvergnats qui étaient restés attachés au parti du souverain.

Entre Jean de Florat et Yves d'Allègre surtout, les deux principaux chefs militaires, la mésintelligence avait pris des proportions inquiétantes. Les piqures d'amour-propre étaient d'autant plus envenimées qu'elles avaient été faites par des mains de femme. On ne pouvait favoriser l'un sans causer un froissement à l'autre. Florat, sans doute, inspirait plus de

confiance, mais il n'avait que sa fidélité et sa vaillance ; sa suite était peu nombreuse. D'Allègre, au contraire, avait trahi son premier drapeau ; il pouvait varier encore ; mais il entraînait avec lui une forte compagnie de gens d'armes et disposait presque des trois formidables forteresses de Buron, Ybois et Mercurol.

Henri III jeta les yeux sur Gilbert Coëffier d'Effiat, qui avait été gentilhomme de sa maison, lorsqu'il n'était que duc d'Anjou et qui se trouvait le beau-frère de Rusé de Beaulieu, secrétaire d'Etat.

Il l'envoya à Clermont comme lieutenant-général. Quoique à demi Ligueur et d'une famille récemment anoblie, d'Effiat jouissait d'une considération méritée. La confiance du souverain et son ambition personnelle l'emportèrent sur ses sympathies, et la cause royale n'eut point en Auvergne de plus zélé et de plus heureux défenseur.

Néanmoins, il n'exerça pour ainsi dire qu'en secret sa charge de gouverneur.

A son arrivée à Clermont, il avait trouvé cette ville en proie à toute l'effervescence des dissensions intestines. Elle avait bien tenu ses Etats de son côté, mais presque dans le vide. Peu de députés, nulle homogénéité dans les décisions, pas de résultat pratique. Deux familles importantes, celle des Enjobert et celle des Manguin, mortellement désunies par suite d'un procès civil, dominaient l'une dans le commerce,

l'autre dans la bourgeoisie. Elles se disputaient l'influence et surexcitaient l'opinion. Les Enjobert l'emportaient à l'heure présente, mais les Manguin, qui tenaient pour l'évêque, n'en compromettaient pas moins, avec leurs nombreux partisans, l'unité de vues et d'action indispensable dans les moments de crise.

Afin de remédier autant que possible au danger d'une semblable situation, d'Effiat établit un Conseil royal composé des capitaines et chefs de corps, auxquels il adjoignit les échevins.

Cela fait, il organisa la défense et prépara l'attaque.

CHAPITRE XII

Le roi ne sait pas recoudre. — Le baiser de Plessis-les-Tours. — Face au lorrain. — La Guesle. — Le couteau de Jacques Clément.

Et pendant que l'on détrônait le roi à Paris, pendant que l'Union se cimentait contre lui en province, que faisait Henri III ? Il restait à Blois, inquiet et indécis, souffrant des hémorroïdes, ne prenant aucune des mesures d'ordre et de précaution que sa situation précaire lui commandait.

Il avait bien coupé, mais il ne savait pas recoudre.

Non seulement il n'avait pas su prévenir la révolte des villes et, par un coup d'éclat, jeter le trouble parmi les organisateurs de l'insurrection, mais il n'avait pas même su garder son trésor, c'est-à-dire ses prisonniers.

Après Anne d'Este, Compans, Cotteblanche, tous les autres lui avaient échappé. Le duc de Nemours,

frère utérin du duc de Guise, que nous verrons bientôt jouer un grand rôle en Auvergne et dans les provinces voisines, avait à son tour, déguisé en marmiton, glissé des mains de ses geôliers, au château d'Amboise. Il était allé prendre le commandement du Lyonnais, que le roi lui avait confié un mois auparavant.

Par une vraie fatalité, le duc de Mayenne, frère des deux princes assassinés, avait quitté Lyon deux heures avant l'arrivée du messenger qui apportait l'ordre de son arrestation. Il s'était rendu maître, à l'aide d'une petite armée qui grossissait à chacune des étapes de sa fuite, de Mâcon, de Chalon, de Dijon, de Troyes, d'Orléans et venait de faire à Paris une entrée triomphale.

La mémoire des princes lorrains était si chère au peuple, Charles de Mayenne lui-même jouissait d'une si grande estime comme capitaine et comme catholique, qu'il devenait le chef incontesté de la Ligue.

Sous le titre de lieutenant-général de l'Etat et couronne de France, il paraissait être le véritable souverain, tandis que le vrai roi n'était plus que « roi de Blois et de Beaugency ».

« Et de fait furent forgées monnaies au nom de *Carolus X, rex Franciæ*. »

Dans cette suprême occurrence, Henri de Valois se transporta à Tours, y transféra le Parlement et, par une volte-face dont on ne l'aurait pas cru capable, se

jeta dans les bras du Béarnais, conviant le roi de Navarre, le chef des Réformés, à faire cause commune avec lui. Le kaléidoscope du XVI^e siècle, quoique fécond en surprises et en tableaux divers, fournit néanmoins peu d'exemples d'un pareil changement à vue. C'est la féerie transportée dans le domaine de l'histoire.

Les deux beaux-frères s'embrassèrent donc dans l'inoubliable entrevue de Plessis-les-Tours, la vieille demeure de Louis XI. Ce fut là, dit Chateaubriand, qui fait parfois de l'enthousiasme hors de saison, que le premier Bourbon se précipita aux pieds du dernier Valois et le baisa en l'appelant son frère.

Les Huguenots les plus méfiants se rassérénèrent peu à peu. Les Politiques les moins favorables à l'alliance pardonnèrent au roi d'avoir accolé un hérétique dont le visage était si franc et si ouvert.

Dans cet homme, dont le large front attestait le Commerce des nobles pensées, dont les cheveux drus commençaient à se nuancer d'une neige précoce, dont l'œil aquilin reflétait la vivacité, la gaieté et la gail-lardise, dont la barbe poivre et sel, à la coupe faunes-que, accentuait la malice et la bonhomie, la plupart pressentaient d'instinct un maître pour l'avenir, tous reconnaissaient un loyal allié pour le présent.

Les deux Henri entrèrent donc en campagne contre la faction caroline. Ils allaient jouer un *double Henri* contre un *Carolus*. Ils appelaient cela courir la bête ensemble.

Cette alliance semblait devoir changer la face des choses. Son premier résultat fut de forcer à la retraite Mayenne, dont les troupes avaient attaqué les faubourgs de Paris.

Depuis que les deux cousins manœuvrèrent de concert, le marquis a retrouvé la valeur de sa glorieuse jeunesse. Il reprend l'offensive et marche de succès en succès. On dirait qu'une sorte de transfusion de sang a regaillardi l'efféminé et va lui rendre les faveurs de la victoire.

Le fils de Pasquier et Amable de Basmaison figurent dans les rangs de l'armée qui se sent électrisée et prête pour le triomphe. Entre les deux amis chemine, comme un rayon de soleil, la blonde image de Catherine de Murat.

Les deux rois décident d'attaquer la Ligue tout à la fois à la tête et au cœur en marchant sur Paris. Gergeau est pris, d'autres places font leur soumission; les troupes royales s'emparent de Poissy, d'Etampes, puis de Pontoise et viennent, bientôt développer leur tête de colonne devant Saint-Cloud et Meudon. En revoyant des hauteurs ces Tuileries, ce Louvre, cet hôtel Saint-Pol, dont les masses se dessinent aux contours du fleuve, des larmes montent aux yeux d'Henri III, qui se rappelle les sanglants affronts dont sa capitale l'a abreuvé.

Cette marche rapide avait déconcerté Mayenne, dont l'esprit manquait de décision. Paris était abattu,

découragé. Il frémissait d'épouvante en voyant se dérouler les longues files des armées coalisées. En vain trois femmes, la mère, la veuve et la sœur de Guise, attisaient-elles, au sein de la population parisienne, le feu de la vengeance et de l'ardeur guerrière ; on commençait à accoler le mot de trahison au nom des Lorrains. Les Politiques reprenaient la parole. On eut dit que le trône allait se relever.

Mais Dieu qui tient dans ses mains puissantes le destin des empires et des rois, en avait autrement ordonné. Les jours de Valois étaient comptés et celui que le prince avait fixé pour châtier la capitale révoltée devait être celui de sa mort. En quittant Paris, après les Barricades, Henri III avait juré de n'y rentrer que par la brèche et il devait n'y rentrer jamais.

Les doctrines régicides prêchées par l'Université, les anathèmes de la Sorbonne, les arrêts du Parlement, les monitoires de Rome allaient enfin porter leurs fruits.

Le 1^{er} août 1589, un moine de l'ordre de Saint-Dominique, sorti de chez les pères Jacobins de la rue Saint-Jacques, ivre de fanatisme et peut-être d'amour charnel, franchit les portes de la capitale, se présente au camp des Royaux et demande à parler au roi. Il était jeune, avait une face décharnée, hâve, des cheveux ras, des yeux stupides et l'air béat. Il était, disait-il, porteur de dépêches de la plus haute importance pour Sa Majesté.

Jacques de La Guesle était là, — Jacques de La Guesle, d'une famille issue de Vic-le-Comte, car, dans tous les grands événements de la Ligue, l'Auvergne se trouve toujours en cause par elle ou par un de ses enfants. — C'était le fils de Jean de La Guesle, mort l'année précédente, laissant la réputation d'un des plus illustres magistrats du siècle. Procureur général au Parlement de Paris, comme l'avait été son père, il en remplissait les fonctions avec beaucoup de zèle et de fermeté, quand survint la grande journée des Barriques. Il voulut fuir une ville où l'autorité souveraine n'était plus respectée ; mais, reconnu à l'une des barrières, malgré son déguisement, il fut arrêté et conduit à la Bastille. Durant plusieurs mois il avait languì, désolé de ne pouvoir être utile à son maître tandis que ses quatre frères, l'un sur son siège archiepiscopal, les autres dans le régiment de Champagne rendaient à la cause royale de signalés services. Aussi, dès qu'il put échapper aux regards de ses geôliers, s'était-il empressé d'aller rejoindre Henri III au château de Saint-Cloud. C'est à lui qu'était confiée la justice du camp.

Sans défiance, La Guesle introduit dans le cabinet du roi le Jacobin, porteur des prétendus messages secrets. Le moine fait au monarque une profonde révérence et soudain, tirant de sa manche un large couteau, la lame nue, « lui en donne droict dans le petit ventre, au-dessous du nombril, si avant qu'il

laisse le couteau au trou pour y servir de faulcet. »

Deux cris retentissent à la fois, le cri d'agonie du roi et le râle de Jacques Clément, à qui La Guesle venait inconsidérément de plonger son épée dans la poitrine, tuant du même coup le meurtrier et le procès qui eût révélé les véritables fauteurs du régicide.

A la même heure, Henri de Béarn était au couvent de Montmartre, égayant, selon son habitude, les intermèdes de batailles auprès de Marie de Beauvilliers.

Ce coup de couteau coupait une branche de l'arbre de saint Louis et laissait pousser un autre rameau royal. Il tranchait une race de princes magnifiques, libéraux et artistes, belliqueux, mais généralement peu heureux à la guerre.

Après quinze ans de règne, à l'âge de trente-huit ans, s'éteignait le prince du caractère le plus bizarre et le plus curieux à étudier que présente l'histoire : puéril, superstitieux, sceptique, dévot et débauché, nonchalant et frivole, prodigue et aimable, bon ami, excellent maître, mais, comme roi, presque toujours au-dessous de la tâche qu'il avait à remplir. Il allait retrouver Coligny et Guise.

Et déjà dans les rues de Paris, au milieu des hoquets d'une joie folle, cyniquement manifestée par la duchesse de Montpensier, on célébrait « le saint martyr de Jésus-Christ, le nouvel Eléazar, les entrailles

qui l'avaient porté et les mamelles qui l'avaient nourri. » On délibérait en Sorbonne de demander à Rome sa canonisation ; on plaçait le portrait de Clément sur les autels et l'on entonnait l'hymne sainte :

Un jeune Jacobin, nommé Jacques Clément,
Dans le bourg de Saint-Cloud, une lettre présente
A Henri de Valois ; et, vertueusement,
Un couteau fort pointu dans l'estomac lui plante !

Ou encore le récitatif suivant :

L'an mil cinq cent quatre-vingt-neuf,
Fut mis à mort, d'un couteau neuf,
Henri de Valois, roi de France,
Par un Jacobin qui exprès,
Fut à Saint-Cloud pour, de bien près,
Lui tirer ce coup dans la panse.

On comparait, sur le mode biblique, la délivrance de Paris à celle de Béthulie.

CHAPITRE XIII

Branle-bas. — Riom place forte — Une ceinture de forts. — Randan s'étourdit. — La tour de Bussières et le vœu à saint Quintien. — Blocus de Montferrand. — Diversion sur Issoire. — Les Aulterroche et Chauveton. — D'Allègre et Randan sur les rives de la Couze. — A qui la belle ?

En Auvergne, c'était un branle-bas général, un cliquetis d'armes et de mousquets ; partout des approvisionnements de guerre, des amas d'engins et de munitions, des préparatifs de bataille.

Peu à peu les éléments de cet incohérent amalgame finissent par s'isoler ; les camps se tranchent et les indécisions disparaissent.

Sous le drapeau de la Ligue sont rangées : Riom, Billom, Issoire, Ennezat, Combronde, Beaumont, Cebazat, Lezoux, Courpière, Lempdes, Le Breuil, Ardes, Sauxillanges, Olliergues, Saint-Amant, Saint-Saturnin, Brioude, Langeac, Cusset, Ebreuil.

Sous la bannière royale s'abritent : Clermont, Montferrand, Royat, Saint-Pourçain, Auzon, Aigueperse, Vic-le-Comte, Vodable, Nohant et quatre des six forts châteaux du Bas Pays : Nonette, Ybois, Buron et Mercurol, majestueusement assis sur leurs cônes basaltiques.

Les Religionnaires occupent Maringues, et de là rançonnent rudement les Martres-sur-Morge, Saint-Ignat, Vinzelles, Luzilhat, Bulhon. Ils pillent et saccaquent avec délices l'abbaye du Bouchet, le monastère de Manglieu, le prieuré de l'Avesne, sans pitié pour la charité des moines et la pureté des recluses, qui ne leur opposent pour toutes armes que leur voile et leur crucifix.

Thiers, Saint-Germain-Lembron, Pont-du-Château, Besse et Arlanc contribuent, pour le moment, tantôt aux uns, tantôt aux autres, sans avoir de garnison fixe.

Commandent pour Sa Majesté : le sieur de Chazeron en Bourbonnais, de Lafin dans Montferrand, le baron de Grise à Saint-Pourçain, le sieur de Chapteaz à Auzon, le duc de Montpensier à Aigueperse et à Vodable, de la Grange de Pons à Nonette. A Clermont, les principaux chefs, en dehors d'Efflat, de Florat et d'Allègre, se nomment La Croix, de la Rivière et de Frédeville. Les échevins disposent de six pièces d'artillerie, de cent cinquante cuirasses, de cent vingt arquebusiers à cheval et de quatre cents arquebusiers à pied. Tout y est en effervescence.

A Riom, même activité, même agitation populaire.

L'antique cité ducale, décorée par les Etats du titre de capitale, enorgueillie d'une aussi magnifique fortune, se plaisant à rêver les plus hautes destinées, se mettait en mesure de soutenir le rang que lui imposait cette périlleuse suprématie.

Au dehors, elle avait recueilli le plus possible de sympathies. « Et parce que ce peuple, dit Vernyes, est merveilleusement avisé et craintif, il eut soin d'attirer à lui, de longue main, la plupart des villes voisines. » La précaution était bonne, car la partie engagée devait avoir pour elle de graves conséquences. Tandis que Clermont combattait pour l'acquisition de nouvelles prérogatives, en colorant sa convoitise d'un prétexte de fidélité, Riom, restée sourde aux exhortations du roi, combattait pour son existence.

Au dedans, dans l'exaltation de son zèle religieux surexcité par les prédications enfiévrées, elle prenait les mesures les plus énergiques et les plus révolutionnaires.

Le comte de Randan dispose de trois régiments de gens à pied, de mille hommes chacun, sous le commandement du comte de Saint-Hérem, du comte de Chalus et du baron de Précol; d'environ deux cents cuirasses, soixante cavaliers et trois cents arquebussiers. Quatre ou cinq cents paysans sont prêts à accourir à son premier appel. Tous les citoyens

valides sont appelés à la garde de la cité et composent la milice urbaine. Des capitaines sont nommés, ayant chacun quarante hommes sous leurs ordres, à la solde d'un teston par jour et d'un teston et demi pour la nuit. On fabrique de la poudre en toute hâte et le salpêtrier reçoit l'ordre de n'en fabriquer que pour la ville. Les scellés sont apposés sur toutes les munitions. On achète deux pièces de canon au baron de Saint-Vidal. Des commissaires partent pour Lyon afin de se procurer du cuivre à canon et des couleuvrines. Les remparts sont réparés avec soin et on ouvre des tranchées à la porte de la Bade.

La ville revêt l'aspect d'un camp retranché. Le Présidial suspend ses audiences; le Bureau des Finances veut faire de même, mais des remontrances sont adressées aux Trésoriers de France pour les contraindre à rester à leur poste. En revanche, on expulse les étrangers; défense est faite aux habitants de se rendre aux foires de Montferrand et de Clermont. On empêche la sortie du sel vendu à Maringues. Les aubergistes sont astreints à tenir un registre en règle de toutes les personnes qui demandent à passer la nuit dans leurs hôtelleries.

L'enthousiasme des convaincus dissimule les froids calculs de ceux qui ne sont qu'ambitieux. L'amour du clocher et l'orgueil du sol natal font oublier les justes alarmes domestiques et les dangers de l'avenir. Chaque habitant prend une attitude martiale, témoigne

d'une aveugle assurance et se rend aux assemblées de ville pour jurer de rester fidèle jusqu'à la mort à l'étendard de la Sainte-Union. Les dames elles-mêmes apposent, de leurs blanches mains, leur signature sur ces délibératoires de sang.

Pour jouer jusqu'au bout son rôle d'athlète et de protecteur, pour le jouer surtout avec quelque espoir de succès, il importait à Riom de n'omettre aucun détail utile à sa défense et d'entourer le quartier-général de l'Union d'une ceinture de forteresses. Les royaux s'étaient en effet emparés de Saint-Beauzire à quelques pas seulement de son territoire ; ils étaient maîtres de Châteaugay, énergiquement occupé par la dame de Florat, qui avait garni de vigies ses orgueilleux créneaux. Des sorties audacieuses de l'ennemi venaient inquiéter la place jusque dans ses faubourgs.

On décide alors de se couvrir du midi, point le plus exposé, par les forts de Marsat et de Mirabelle ; par la tour légendaire de Bourrassol, dans laquelle on place une garnison de vingt-un soldats, sous les ordres du capitaine Rougier-Prandier ; par le fort de Blanzat, où six soldats et vingt cuirasses sont postés en éclaireurs, et par le château de Cebazat, qu'occupent, pour le service des patrouilles, quatre-vingts hommes sous les ordres du capitaine Lacroix. Du côté des Religioneux, la ligne de défense s'étend, de l'est au nord, depuis la forte position d'Ennezat jusqu'à Sardon que commande M. de la Motte Choisy, à Saint-Bonnet

qu'occupe la cavalerie, et au fort de Davayat confié à la garde du sergent Laroche. M. de Bouzan est en observation au fort de Chatelguyon, du côté de l'occident, d'où d'ailleurs aucune surprise. D'autres sont es çà et là, resserrent les mailles du réseau opposé aux entreprises ennemies.

Le commandant est l'âme de toute cette organisation. Il surveille tout, dirigeant tout sans cesse. Sans trêve, on eut dit qu'il cherchait à s'étourdir par la fatigue.

Il ne pouvait, en effet, s'arracher à la torture morale qui l'enveloppait comme la tunique empoisonnée de la légende païenne. Le souvenir de Colette était pour lui de ceux dont aucune impression nouvelle ne parvient à amortir le charme absorbant. Il revoyait ses yeux profonds comme la mer tapissée d'algues vertes, le pli moqueur de sa bouche, sa candeur d'Agnès dont la perte se dégageait ; et, alors, ses nerfs fouettés lui donnaient l'impression d'une griserie d'amour. Puis l'écroulement de son bonheur, la fuite inopinée de son idole, lui faisaient éprouver, du cœur au cerveau, une douleur lancinante. Il escomptait les chances d'une revanche.

En vain la sœur du marquis d'Allègre, Ysabeau de Meillaud, qui avait tenu à protester par un dévouement sans réserve contre la défection de son frère, s'efforçait-elle d'adoucir de son mieux les cuisants

regrets du jeune comte. Seuls, le mouvement, le bruissement des armes, les acclamations des soldats qui adoraient leur chef parvenaient à lui rendre le rayonnement de sa jeunesse.

Pour utiliser la brûlante essence de l'excitation populaire et l'empêcher de se refroidir dans l'inertie, le comte organisa d'abord des courses, des sorties, des évolutions, puis il chercha un coup de main à tenter susceptible d'aguerrir ses troupes irrégulières et de leur inspirer confiance en elles-mêmes.

Ses terres patrimoniales attenaient aux terres du duché de Montpensier, dont dépendait la ville d'Aigueperse, distante de Riom de trois lieues à peine. Aigueperse était demeurée quelque temps perplexe et indécise, touchant la réponse à faire aux officiers de la Sénéchaussée, qui lui demandaient son adhésion à la Ligue; puis enfin, entraînée par l'influence d'Efflat, dont le château était voisin, elle avait nettement refusé de signer le formulaire du serment. Que de transes, de larmes et de regrets sa détermination lui préparait, larmes et regrets qu'une détermination contraire ne lui eût d'ailleurs pas épargnés.

Le 15 juillet 1589, les bandes ligueuses, sorties de Riom au point du jour, s'abattent inopinément sur les terres du duché, se ruent dans la contrée comme une

avalanche et emportent d'assaut la tour de Bussières, qui commande toute la plaine.

Aigueperse se voit déjà à la merci des soldats de l'Union. Elle est prise d'une terreur folle et se précipite, éperdue, aux pieds des autels, implorant son patron, saint Quintien, le suppliant de lui venir en aide, lui promettant, avec une naïve confiance « de refaire sa chasse d'argent comme elle était cy-devant, avant qu'elle fust dépouillée, et mieux et plus richement si faire se peut, sitost qu'il plaira à Dieu, par l'intercession de mondict seigneur saint Quintien, bailler les moyens, et en paix, auxdicts habitants de ce faire. »

Saint Quintien ne pouvait se montrer insensible à une aussi engageante invocation.

Les bandes, indisciplinées encore, mal équipées et qui avaient gaspillé leurs pétards avec l'incurie de l'inexpérience, ne purent tenir dans la place et durent bientôt déloger. La ville en fut quitte cette fois pour une forte alerte. L'émotion qu'elle en ressentit lui fit perdre le souvenir de ses engagements envers saint Quintien.

Durant ce temps, le gros des forces riomoises, sous le commandement direct de Louis de La Rochefoucauld, était venu se masser devant les murs de Montferrand. Il ne s'agissait de rien moins que d'entreprendre le blocus de cette grosse position, qui cons-

tituait l'avant-garde de la citadelle royaliste. C'était là une opération difficile et de longue haleine, car, au premier plan, se trouvaient des remparts solides, flanqués de tours crénelées, et baignés par de larges fossés qu'arrosait la Tiretaine. Derrière les murailles le sieur de Lafin, avec ses balistes, ses cuirasses et ses arquebuses. Derrière encore, Clermont avec ses imposantes ressources en hommes et en mitraille. Ce plan avait du moins l'avantage, pour les affaires du parti, d'immobiliser les troupes royales et de permettre aux garnisons disséminées dans les divers postes de l'Union d'agir partiellement, par l'intimidation ou par le pillage, sur les localités insoumises, désormais privées du secours qui leur avait été promis.

Randan ouvrit donc les premières tranchées, et commença les concentrations sur la périphérie extérieure de la place, par une série de mouvements semi-circulaires.

D'Allègre suivait d'un œil jaloux les opérations de son ancien chef, devenu son irréconciliable antagoniste. Aiguillonné par la vindicative marquise d'Estrées, il combinait les moyens de déjouer les projets de Randan, d'annihiler ses efforts et d'obscurcir ainsi l'éclat de sa renommée. En habile stratège, il résolut d'opérer une diversion et de forcer la levée du camp de Montferrand, par une attaque audacieuse et soudaine contre un des principaux boulevards de l'Union.

Il part pour son château de Meilland avec une compagnie de gens d'armes et les deux Frédevill. Meilland n'est qu'à une portée d'arquebuse d'Issoire. Il s'abouche de suite avec les Aulteroches, issoiriens très remuants, « gens de petite étoffe » mais d'une ambition démesurée et qui portaient au consul Chauveton une aversion mortelle. En échange de la vie de ce dernier, ils promettent au marquis de lui livrer place. D'Allègre s'avance en tapinois avec ses hommes, la nuit, suivant les chemins bas, les haies et prairies couvertes d'arbres et arrive, dès l'aube, sans avoir été signalé, à la porte du pont. Les Aulteroches sont là avec leurs affidés, prêts à tenir le marché convenu. Les verrous sont tirés, les portes s'ouvrent. Les soldats s'élancent et se dispersent dans toutes directions. Au premier cri d'alarme jeté par les sentinelles, Chauveton accourt, mais les Aulteroches lui cassent l'épaule d'un coup de pistolet et le renversent sanglant sous le fer de leurs hallebardes.

L'occupation d'Issoire, prise à la nasse presque sans s'en douter, était un coup des plus cruels pour la Ligue, car sans elle les communications étaient interrompues avec Brioude et toute la partie supérieure de la province : sans elle encore, la levée des impôts devenait difficile. Randan s'y montra très sensible.

Une autre personne avec lui fut vivement molestée par cette prise de possession, et l'on se raconte

bientôt de bouche en bouche, avec de singuliers commentaires, la mystérieuse aventure survenue au marquis d'Allègre et qui avait failli transformer son triomphe en une lamentable agonie.

Sa sœur, Ysabeau, lui avait envoyé une boîte contenant, disait-elle, un rare artifice. Yves l'ayant ouverte avec curiosité, trente-six canons de pistolets, chargés chacun de deux balles, firent à la fois explosion par l'effet d'un ressort détendu. Le marquis ne fut que légèrement atteint. Il quitta néanmoins, à quelques jours de là, une ville qui, tôt ou tard, devait lui devenir funeste. Il y laissa un des Frédeville en qualité de gouverneur.

Randan leva immédiatement le blocus de Montferand, et se disposa à reprendre à d'Allègre sa récente conquête avant que son lieutenant n'eût eu le temps de s'y fortifier. Ce qu'avaient fait les Aulteroches, le consul Chauveton s'employa à le défaire. Laissé pour mort sur le terrain, il avait pu cependant reprendre ses sens. Epuisé par l'âge et par la souffrance, il vivait encore par le cœur et ne voulait pas mourir avant d'avoir arraché sa ville à la domination de ses farouches oppresseurs. Et puis après, il chanterait le cantique de Siméon et rendrait à Dieu son âme tranquille et consolée.

Il informe Randan des combinaisons maladroites prises par le nouveau gouverneur, et lui dépêche un individu nommé Pitance, muni des renseignements les

plus précis, pour indiquer au chef ligueur les moyens de ressaisir l'avantage.

Le comte part aussitôt avec neuf cents chevaux et un régiment d'infanterie. Il arrive à marche forcée, en suivant le cours de l'Allier, et engage aussitôt la bataille. Lacroix, le brave capitaine qui n'a jamais connu la peur et qui se ferait tuer plutôt que de laisser subir un échec à son général, Lacroix fait jouer son artillerie. Randan et ses compagnons s'élancent par la brèche, le casque au front, l'épieu en mains, audacieux et braves comme des héros d'Homère. Après avoir affronté mille morts, ils emportent la position de haute lutte. Frédeville fait sa soumission. Les Aulteroches s'échappent déguisés en paysans et Chauveton s'évanouit de bonheur entre les bras de La Rochefoucauld.

L'occupation d'Issoire par les Royalistes avait duré du 2 au 13 juillet.

Il avait suffi de onze jours pour jouer les deux premières manches de cette partie sanglante qui menaçait de se terminer par la ruine de la cité qui lui servait d'enjeu. Deux fois en onze jours, les partners implacables avaient semé la désolation et le carnage sur les riantes rives de la Couze, faisant résonner tour à tour leur cri de triomphe ou leur cri de mort, se promettant une prompte et définitive revanche.

La reprise d'Issoire fut un magnifique fait d'armes qui humilia d'Allègre, fit pâlir sous son fard sa vieille

concubine, augmenta la réputation guerrière du comte de Randan et grandit le parti de la Ligue.

Ce fut dans ces conjonctures que parvint en Auvergne la nouvelle de la mort du roi.

CHAPITRE XIV

L'arbre de Gascogne. — Ministres belliqueux du Dieu de paix. — Siège de Vic-le-Comte. — Fausse trêve. — Prise de Maringues et d'Aulnat. — Déroute de Joze. — Epinglage de Gilbert Lucquet. — Sac du château de Lamothe. — La légende de Colette.

Dans l'histoire de la Ligue, a dit Vitet, trois événements dominant tous les autres : ce sont la journée des Barricades à Paris, la mort de Guise à Blois, la mort d'Henri III à Saint-Cloud. Ils forment une véritable trilogie dans laquelle le drame s'enchaîne et se déroule, et — grâce à une symétrie véritablement étrange — ils sont séparés par un nombre absolument égal de mois et de jours.

Mais, dans leurs sombres péripéties, ces trois événements ne contiennent pas toute la Ligue. L'épisode, aussi grand qu'inattendu, ne fait qu'accentuer la tragédie et la pousser à son paroxysme.

Le trépas du roi dessinait la situation des partis

d'une façon nouvelle. Le faisceau de l'Union allait-il se dissoudre ? L'unité nationale allait-elle au contraire dissiper les divisions ?

Pour calmer les effarouchements des plus ardents Religionnaires et pour retenir les Royalistes, il fallait à l'héritier du trône une grande rapidité de décision et une énergique fermeté d'action. Mais là, le Béarnais était dans son élément. Son tempérament de fer suffisait à tout ; il menait de front la diplomatie et la guerre et, au besoin, s'en remettait bravement à la victoire pour conduire à bonne fin une négociation.

Sa vie, moitié épique, moitié érotique, aux contrastes de succès et de revers, de gaieté et de misère, les bals interrompus par un assaut, les chasses déguisant une expédition, les sombres visites de Catherine alternant avec les fantasques retours de Marguerite, les joyeux décamérons du parc de Nérac succédant aux conférences politiques, la senteur des lauriers semant sa glorieuse carrière militaire, tout cet enchevêtrement de roman et d'épopée lui constituait déjà une légende qui caressait agréablement l'imagination française.

La question religieuse était sans nul doute la principale pierre d'achoppement qui lui interceptait les marches du trône. Cela l'irritait, car, au fond du cœur, Henri IV était un véritable type d'indifférence religieuse. Comme son père, Antoine de Bourbon

qui avait été tour à tour catholique, calviniste, luthérien, puis de nouveau catholique — ce qui lui avait fait donner le surnom d'*Eschangeur* — il répétait en riant : « Instruisez-moi, je ne suis pas opiniâtre. »

Mais la nation n'entendait pas raillerie sur ce chapitre. Aussi, dut-il jurer d'abord, sur sa parole de roi, tout en gardant sa foi réformatrice, de maintenir la religion catholique en son intégrité sans y rien innover et promettre ensuite de se laisser instruire par un concile national.

Désormais, Politiques et Réformés se confondirent en un même parti : le parti royaliste.

Les Catholiques orthodoxes gardèrent, eux, leur défiance et ne se laissèrent pas convaincre.

Aussi, quand il vit le preux du Béarn tendre une main hardie sur la couronne, Mayenne, leur chef, fit instinctivement le même geste. Les catholiques fervents se rapprochèrent plus étroitement que jamais et la grande voix de la Ligue proclama la guerre sainte.

Ne voulant rien compromettre par une trop grande hâte, Henri IV remit à plus tard le siège de Paris. Il conduisit à Compiègne le corps du feu roi, et lui fit rendre les honneurs dus à sa mémoire. Sur sa route, afin que sa retraite ne pût être considérée comme une fuite, il enleva Creil, Meulan, Clermont-en-Beauvoisis, Gisors. Puis il divisa son armée en trois corps et l'un qu'il dirigea sur la Picardie, sous le

commandement du duc de Longueville, l'autre qui alla opérer en Champagne avec le maréchal d'Aumont. Il conduisit lui-même le dernier tronçon vers le village d'Arques où, montrant du doigt à ses compagnons d'armes le panache blanc de son casque, comme un palladium et un signe de ralliement, il entreprit de se mettre en rapports plus immédiats avec son cousin Mayenne.

A peine Henri III était-il expiré que le Béarnais avait immédiatement dépêché en Auvergne Jacques de Villelume, seigneur de Barmonteix, porteur d'une lettre adressée aux échevins de Clermont. Le message renfermait les mots suivants, écrits de sa main royale : « Contenez mon peuple en mon obéissance et vous assurez de la volonté que j'ai à vous soullager et gratifier. »

Cette perspective de gratification enthousiasma les gens de Clermont, qui se réunirent aussitôt et délibérèrent de vivre de plus fort dans la soumission au nouveau roi.

Riom, au contraire, était chauffée à blanc dans son opposition par l'évêque de La Rochefoucauld, plus surexcité que jamais, plus fanatique à mesure que le triomphe de l'hérétique était plus à craindre, **anathématisant**, exorcisant, appelant sur les Huguenots la pluie de feu qui dévora jadis les Gomorrhéens.

Genebrard apportait à cette croisade **sa fougue** séditieuse et sa violence de sectaire. Mayenne venait

de lui promettre, avec l'adhésion du pape Grégoire XIV, nonobstant le défaut de consentement du monarque et au mépris du Concordat de Léon X, que Genebrard traita plus tard de *mystère d'iniquité*, le siège archiépiscopal d'Aix. Aussi pouvait-on le ranger, dit de Thou, parmi les plus ardents boutefeux soudoyés par la famille de Lorraine pour exciter le peuple à la révolte. « Au nom de Jésus bienheureux, exclaimait-il, qui débarrassera l'Eglise de l'Antechrist prédit en l'Apocalypse de saint Jean ? Qui frappera ce Néron bourbonien, ce Sardanapale de France, ce porc de Béarn, ce lépreux navarrais, cet hérétique schismatique, ce calviniste maudit ? »

Genebrard n'avait plus, il est vrai, l'appui moral de son compatriote Sirmond qui, devenu le secrétaire du père Aquaviva, général de la Compagnie de Jésus, négociait, au contraire, le raccommodement du Béarnais avec la Cour de Rome et se créait ainsi des droits à la bienveillance du monarque, droits dont il pourrait user un jour en faveur de sa ville natale.

Mais, à la pression de l'évêque, à l'influence de Genebrard, il fallait ajouter les efforts de M. de Saint-Martin, les encouragements de Fulvie de la Mirandole, les entraînements du curé Hauréau, des vicaires de Saint-Amable, des régents du Collège, puis encore l'action combinée de l'élément monacal et surtout du gardien des Cordeliers.

Moine aux formes athlétiques, au visage enluminé,

au rire sonore, découvrant des dents d'ogre sur des lèvres largement épanouies, il servait de rabatteur à la Ligue, réveillant les tièdes, affolant les convaincus. Comment ce colossal gastronome, dont la poitrine semblait faite pour porter la cuirasse, le poignet velu pour brandir l'espadaon, se trouvait-il condamné à respirer sous la bure monastique ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, dans les réunions populaires, l'effet de sa basse tonitruante était électrique. Nul ne sourcillait quand il avait parlé. On exécutait la consigne sans piper mot. Il organisait les processions tumultueuses, sortes de revues où l'on se rendait en masse, où chacun défilait sous l'œil perspicace des pasteurs, notant une à une les ouailles de leur troupeau. C'était, d'ailleurs, un grand amusement pour le peuple que de voir la dévotion improvisée et la sainteté subite de certains seigneurs, mariant, sans penser à mal, dans ces exhibitions d'apparat, le chapelet au portrait d'une amante, les têtes de mort aux bracelets de cheveux fins.

Il importait d'appuyer par les armes cette évangélisation à outrance, de répandre la terreur sur les villes paresseuses aux sentiments de foi imposés par la violence, de tenir en haleine les troupes et le pays.

Dans ce but, le comte de Randan s'en vint attaquer Vic-le-Comte et son château flanqué de ses sept tours, admirablement fortifié par Jean Stuart, duc d'Albanie - Buron, noir géant bâti sur un cratère, posté en senti -

nelle avancée, défendait les approches du glorieux chef-lieu de l'ancien comté d'Auvergne. Buron subit donc les premières atteintes des Ligueurs et dut, malgré son énergique défense, abaisser son pavillon. La Rochefoucauld saccagea successivement Mirefleurs, Busséol, Laps et les Martres-de-Veyre ; puis, ces opérations préliminaires achevées, il mit en batterie devant les remparts de la ville royale les cinq pièces de campagne qu'il avait trouvées dans la Maison du Saint-Esprit et commença le bombardement. Les Riomois avaient tenu à honneur de se faire les servants de cette artillerie municipale.

Le siège traînait en longueur, ce qui excitait la verve gouailleuse des Royalistes. Néanmoins, l'insuccès relatif des troupes d'attaque n'engendrait pas de défaillance.

Malheureusement les vivres indispensables, réclamés d'urgence à Riom, n'arrivaient pas. Riom ne nageait pas dans l'abondance, le pain s'y faisait rare et l'on entrevoyait avec angoisse les probabilités de la disette. La populace s'était formellement opposée au passage d'un dernier convoi de deux cents setiers de blé et de cent poinçons de vin destinés au ravitaillement de l'armée.

Au lieu de provisions, la ville ne pouvait plus envoyer que de bonnes paroles et des encouragements.

MM. de la Pauze et Imbert furent priés de se rendre auprès du comte de Randan pour le faire patien-

ter. Le premier s'excusa sur sa santé, le second sur ses vendanges. Enfin, La Pauze et Thiers consentirent à partir sur la promesse qu'on payerait leurs frais de voyage et même leur rançon en cas de mésaventure.

Randan se décide alors à frapper un coup décisif. Il lance ses derniers pétards, foudroie la place, commande l'assaut et entre en vainqueur, le 7 octobre, dans la ville à moitié détruite, où vingt jours de siège avaient amassé pour plus de cent mille écus de dégâts.

Les deux partis se trouvaient momentanément épuisés. La vie matérielle devenait critique, les denrées se vendaient au poids de l'or et la famine, déjà courbée sur la demeure du pauvre, menaçait d'envahir hôtels et palais. La terre n'était plus cultivée, car les trêves de laboureurs, violées par une lutte impie, ne permettaient plus de déposer dans le sol dévasté le grain nécessaire à l'alimentation.

Clermont et Montferrand demandèrent une suspension d'armes et entamèrent dans ce but des négociations avec Riom. C'était un signe de détresse qui répondait à un sentiment d'angoisse. On avait besoin de reprendre haleine, d'échapper au cauchemar éternel, de se recueillir au milieu de ce chaos social.

Mais la courte trêve des armes ne fut pas la trêve des passions. Les esprits étaient trop montés pour entrer dans la voie des concessions. Les articles des traités étaient écrits avec du fiel, dès lors, aussitôt rejetés que

proposés. Le ton des négociations devenait de plus en plus acerbe. Les allusions étaient injurieuses et blessantes. Les récriminations aiguisaient la haine au lieu d'appeler la transaction. La plume formula bientôt des menaces. Les répliques furent autant de gants jetés à la face des adversaires. Il devint enfin absolument impossible de s'entendre. Les épées ressortirent d'elles-mêmes du fourreau et l'on ne continua plus les pourparlers qu'à coups de mousquets.

Les nouvelles hostilités furent ouvertes par les Royalistes, qui se trouvaient renforcés maintenant de toutes les troupes huguenotes.

Il n'avait pas été possible aux Religionnaires de se maintenir à Maringues, leur ancienne place forte ; ils avaient dû se retirer devant l'armée du comte de Randan, qui avait envahi la seigneurie de Montgacon et son chef-lieu. Un des héros de la Basse Auvergne, qui était également un enfant de Maringues, le vaillant capitaine de Chappes, se chargea de reconquérir la place au profit du roi et de la Réforme. A la tête d'un corps de volontaires catholiques mêlés à la compagnie de carabins, protestants comme lui, il pénétra par surprise dans la citadelle, s'y retrancha et en fit sa base d'opérations pour les nombreuses battues qu'il projetait dans les environs.

Il décida de venir sans désesparer mettre le siège

devant le château d'Aulnat que tenaient les Riomois, bien résolu, disait-il, à n'accorder à la garnison ni quartier ni merci et à tracer avec son épée, sur le dos de chaque soldat, une ineffaçable croix de Lorraine.

A ce menaçant défi, grand émoi dans Riom. L'indignation n'a d'égale que la colère. Le commandant du château réclame du secours en toute hâte ; il ne peut tenir avec ses seules ressources et, si l'on ne vient à son aide, il sera obligé de se rendre.

Or, Randan est occupé au blocus de Montferrand, dont les opérations viennent d'être reprises. De plus, un si grand nombre de citoyens valides l'ont suivi que la cité est presque sans défense, exposée aux bandes de pillards de l'extérieur et aux bandes de chenapans de l'intérieur.

On bat la générale. On fait un appel aux habitants des villages voisins. On interdit toute nouvelle sortie des murailles. On rend le service de garde obligatoire, même pour les prêtres et les religieux. Enfin, on réunit six compagnies qui sont placées sous le commandement supérieur de Gilbert Lucquet et de l'italien Lavandry. On part, mèches d'arquebuses allumées, l'âme pleine du feu des batailles. Mais, hélas ! on était à peine en route qu'une estafette accourt, annonçant que le château venait de se rendre.

Cependant l'expédition ne pouvait piteusement rentrer dans la cité sans coup férir et sans faire parade

de quelque trophée. Un aussi grand effort stratégique ne pouvait ainsi finir en équipée ridicule.

On imagine alors de pousser une pointe contre les Religionnaires de Maringues, dont le chef a provoqué tout cet appareil guerrier. Là, peut-être, sur les bords de la Morge, trouvera-t-on à cueillir le fruit savoureux de la vengeance !

On marche donc, alerte et plein d'espoir, dans cette direction. Malheureusement les Huguenots eurent vent de la manœuvre et allèrent attendre près de Joze la colonne riomoise. Ils s'embusquèrent et, soudain, se ruèrent sur elle avec une impétuosité telle que les infortunés soldats citoyens jonchèrent le sol. A peine en réchappa-t-il quelques-uns qui, prudemment, à l'exemple de Lavandry, avaient tourné les talons en sentant venir l'orage.

Le capitaine Lucquet, chef de l'expédition, fut fait prisonnier et traîné à Maringues. Arrivé sur la grande place, on lui enleva sa cuirasse et on l'étendit nu, ficelé à une planche. Les femmes de Maringues, dont le tempérament accorte et l'humeur joviale ont passé en proverbe, organisèrent autour de lui de gracieuses farandoles. Chacune d'elles s'avancait à tour de rôle pour enfoncer dans les chairs de la victime les longues épingles de sa coiffure. Pendant deux heures elles savourèrent l'agonie du patient, recueillant le sang qui s'échappait de mille plaies pour en confectionner un boudin béni. Les bonnes âmes, d'ailleurs,

épinglèrent Lucquet comme catholique avec la même conscience et le même entrain qu'elles avaient mis à griller le pasteur Chomette comme protestant.

Ce fut, on le pense bien, au milieu d'une consternation indicible, que l'on vit rentrer à Riom les derniers survivants du désastre de Joze, rapportant le corps mutilé de leur capitaine, que les Maringoux avaient consenti à rendre contre une forte rançon, pour prouver qu'ils ne le cédaient en rien à leurs femmes en matière de générosité. La ville fit à son malheureux enfant de solennelles funérailles et l'enterra à Saint-Amable au lieu de faire déposer ses restes dans le vase que la famille Lucquet avait aux Cordeliers.

Toutes les préoccupations tendirent désormais à chercher quelles représailles on pourrait faire subir à l'ennemi.

Le capitaine Lacroix revenait précisément d'une de ses excursions militaires. On le savait dévoué corps et âme au gouverneur, comme tel, disposé à venger ses injures. Or, quelle injure pouvait être plus sensible à Randan que celle que lui avait infligée en plein cœur Jean Arnauld, dont la trahison avait fané son existence et l'avait rendue sombre et morose, depuis lors, comme si elle n'avait cheminé que par des jours de pluie ! Il fut arrêté que l'on irait sur l'heure attaquer le château de Lamothe. Lamothe payerait pour Aulnat.

Le château de Lamothe, entre Riom et Randan, avait été jusque-là regardé comme un asile inviolable, d'autant que la place, bien que d'importance, n'avait pas guerroyé. Son propriétaire y avait réuni tout ce qu'il avait de plus précieux : ses meubles, ses papiers, ses trésors. Le trésor le plus rare était, disait-on, une ravissante recluse dont la voix, d'un timbre argenté, remplissait parfois les grandes salles, mêlée aux harmonieuses vibrations de la guitare.

Personne n'avait été surpris que le maître du château n'eût pas embrassé le parti de la Ligue. Arnould ne pouvait être que royaliste. Henri III avait voulu en faire un secrétaire d'Etat à la mort des Guises. Un de ses frères, Benjamin, avait été tué sous les yeux du prince au siège de Gergeau. Tous les siens étaient dévoués au trône.

Jean Arnould avait espéré que, malgré un récent grief, son ancien camarade d'enfance lui ferait *bonne guerre*. Qui sait, en réalité, ce qu'eût pensé Randan de l'agression sauvage qui se préparait et si les souvenirs de la jeunesse ne l'auraient pas emporté dans son âme sur les aveuglements de la passion ?

Quoi qu'il en soit, Lacroix se présenta à l'improviste devant le château, le 10 février 1590, avec un gros de volontaires et quatre pièces d'artillerie, pendant que Jean de Lamothe conférait à Clermont avec le Conseil royal. Le froid était intense, les fossés étaient gelés. Après avoir ouvert la brèche, les assail-

lants, à la lueur des torches, apposèrent leurs échelles contre les murailles en les fixant sur le sol au moyen de larges entailles dans la glace. Puis ils pénétrèrent en grappes épaisses dans le logis seigneurial, le pillèrent de fond en comble, en rasèrent les remparts jusqu'aux fondements et livrèrent au feu tout ce qui n'avait pas été détruit par le fer.

Le lendemain, les derniers pillards trouvèrent au milieu des débris encore fumants, dans un oratoire reculé, le squelette carbonisé d'une femme. Une petite croix d'or, nouée autour du cou par une chaînette d'or que la flamme avait brunie de ses caresses, était le seul vestige échappé à l'anéantissement. Nul n'aurait pu donner un nom à ce cadavre, « mais oncques depuis, dit la légende, ne fust vue en ce monde gentille dame Colette aux yeux pers. »

Une seule apparition, qui causa dans le pays une impression fantastique, vint troubler le dernier sommeil de la trépassée. Ce fut celle d'un spectre ayant une forme humaine, un ample manteau brun entourant sa taille, la visière baissée de son casque cachant hermétiquement sa face. Le spectre, s'affaissa devant la dépouille informe, sanglota longtemps, se signa dévotement et disparut derrière un pilier en emportant la petite relique d'or que l'incendie avait épargnée.

On imprima à cette époque, en forme de complainte populaire, les lamentations de M^{me} Arnould, *mater dolorosa* pleurant sur les ruines de son Ilion :

Madame Arnould dans son château
Voit arriver son fils Arnould.....

Ce que vit Jean Arnould en arrivant, ce furent ses **p**énates souillées, son nid profané, la mort et la douleur assises à son foyer, les lambeaux de sa vie passée, de la vie de ses pères, éparpillés au vent.

Tout cela criait vengeance. La vengeance arriva **p**rompte et terrible.



CHAPITRE XV

Les inconvénients de la grandeur. — Coupable incurie. — Issoire.
— Ville gagnée. — Concentrations de troupes. — La plaine des
Arley. — Bataille de Cros-Rolland. — Vengeance d'Arnauld. — Le
titan foudroyé. — Ivry.

C'est presque toujours un brevet de calamité qu'une grande place dans les fastes de l'histoire. Issoire en est la preuve.

Prise, reprise, tiraillée entre les partis politiques et les partis religieux, occupée successivement, depuis l'époque de la Réforme, par Merle, par Chavagnac, par Saint-Hérem, dévastée par le duc d'Alençon, elle fut le principal champ-clos de la lutte entre Riom et Clermont. Et, grâce à la fureur des convoitises qu'elle inspirait, ses décombres s'amoncelèrent plus en quinze années que les légions romaines, les hordes vandales et les armées des Dauphins n'avaient pu en entasser durant plusieurs siècles.

Un dieu propice viendrait-il enfin mettre un terme à d'aussi lamentables destinées ? Ou faudrait-il définitivement planter sur ce sol maudit un poteau portant l'inscription tumulaire suivante : *Icy fust Issoire !*

Pendant qu'il fallait contre toutes les places fortes, Randan avait un peu négligé la citadelle importante qu'il avait si vaillamment reconquise sur d'Alègre. Il y avait laissé en partant le comte de Chalus comme gouverneur, avec quatre compagnies de cinquante hommes chacune. Chalus, à son tour, avait quitté son poste avec le quart de la garnison pour aller forcer et piller la petite ville de Montmarault, abandonnant le commandement aux trois capitaines de Villeneuve, La Barrière et d'Hauterive. De Villeneuve, oublieux de ses instructions, avait agi de même et emmené ses soldats quérir le butin à l'aventure. Les deux autres chefs, afin de bénéficier sur la paye, s'étaient bien gardés d'avoir leur contingent au complet. De telle sorte qu'il ne restait à la garde d'Issoire que soixante à quatre-vingts fantassins cantonnés moitié dans la citadelle, moitié dans la ville ; et quels fantassins ! car parmi les sous-officiers d'Hauterive, plusieurs se montraient tout disposés à prêter les mains à l'ennemi.

Le Conseil royal de Clermont ne tarda pas à être informé de cette coupable incurie et forma le dessein d'en profiter.

Issoire est arrosée par les eaux vives de la Couze,

qui la traversait de l'ouest à l'est, et la séparait du principal faubourg. L'enceinte, semi-circulaire, était bordée de fortifications autour desquelles se déversait, dans un large fossé, un bras détaché de la rivière. De l'enceinte, divergeaient dans toutes les directions, les chemins reliant la place avec les environs voisins, ceux de la Boulade, de Perrier, à Harrouville, de Nègual, de Brioude, de Parentignat, d'Archeud et enfin, au nord-est, la grande route de Clermont. Ce dernier point, naturellement le plus exposé, était défendu par deux portes, la Berbiziale et la porte du Portail.

Ceux de Clermont commencèrent par faire reconnaître exactement la position, la hauteur des murailles, la profondeur des fossés, les parties faibles du rempart et nouèrent des intelligences avec l'intérieur. Puis ils confièrent aux capitaines Bassot, de Cisternes et de Villelume, auxquels devaient s'adjoindre les compagnies La Croix et de la Guesle, le soin d'exécuter le coup de main. Pour détourner les soupçons et donner le change, ces divers officiers simulèrent un dissentiment avec les autorités clermontoises et cachèrent leur projet sous une apparente défection. Ils sortirent de leurs casernements en plein jour, tous leurs hommes entièrement équipés, portant avec eux leurs échelles et tous leurs harnais de guerre, récriminant avec colère comme des mécontents ou des mutinés.

Cette troupe, forte d'environ trois cents soldats,

arriva dès l'aube, le 18 février, sous les murs d'Issoire. Elle rôda quelques instants près du filoir, vers la sortie de l'eau, jusqu'à ce qu'elle eût aperçu les sentinelles dont le concours lui était promis. Alors elle ramassa ses éclaireurs, gagna le couronnement des remparts avec l'aide de ceux-là mêmes qui auraient dû les défendre ; et, parvenue au parapet, s'élança au cri de *Ville gagnée* vers le corps de garde de Saint-Paul. La ronde qui sortait fut passée au fil de l'épée. La petite garnison restée fidèle, disséminée et surprise, parvint cependant à se rallier ; et, malgré une charge impétueuse, put se réfugier dans la citadelle, où le vainqueur n'osa ni la suivre ni donner l'assaut.

Les Royalistes se fortifièrent dans des retranchements bien garnis de gabions et établirent des détachements dans les faubourgs pour empêcher tout secours du dehors. Des renforts furent d'urgence demandés à Clermont, où la nouvelle de ce succès fit éclater des transports d'allégresse. Aussitôt Chauvigny de Blot, Barmonteix, Frédeville et Jean de Lamothé-Arnauld, tout frémissant encore de douleur et de rage, montent à cheval, sous la conduite de Florat, et viennent jeter cent hommes d'armes dans la place pour investir la citadelle, énergiquement défendue par le capitaine La Barrière.

Le sieur de Murat, lieutenant criminel à Riom, quitte sa simarre et accourt aussi prendre rang dans l'armée royale. Le jeune conseiller Savaron en fait

autant. Il était beau de voir sous le heaume et la cuirasse deux membres de la Sénéchaussée d'Auvergne à côté d'un membre du Bureau des Finances.

Le comte de Randan apprit par un émissaire l'important échec que venait de subir son parti. Il comprit bien alors qu'il avait eu tort de traiter injurieusement de « levreaux et bêtes craintives » ceux qui lui avaient pronostiqué l'événement et mit tout en œuvre pour remédier à cette défaillance. Il fit savoir sur le champ aux assiégés de la citadelle qu'ils seraient bientôt secourus et fit partir en diligence, pour escarmoucher aux alentours, un escadron de cavaliers francs.

La milice bourgeoise de Clermont tomba dans ce traquenard mouvant, qui engloutit successivement, après les avoir taillés en pièces, deux convois de poudre, pétards, lances à feu et grenades que conduisaient aux assaillants les capitaines Dubois et d'Orge-mont.

Le comte rejoignit bientôt sa troupe d'avant-garde et déboucha, le 28 février, au jour levé, en face de la Berbiziale, avec quatre cents chevaux, trois cents arquebusiers, deux cents volontaires et trois pièces de campagne.

L'ennemi était occupé à saper les remparts de la citadelle et à préparer une de ces mines dont le secret, trouvé dans Vitruve, avait déjà été avantageusement

exploité par M. de Rosny (1). Il lui fallut faire volte-face et se porter au plus pressé, ce qui permit au brave du Charriol d'introduire dans le château un renfort de trente hommes et quelques munitions d'artillerie.

Randan mit en ligne sa batterie, s'empara du pont et investit Issoire, en sorte que de Florat, qui faisait le siège du château, se trouva lui-même assiégé dans la ville. « Il n'y était pas fort à son aise », raconte le fidèle historien de Thou, avec lequel nous avons fait connaissance dans un des chapitres précédents, et qui nous fournit les principaux détails de cette lutte épique ; il manquait de fourrage et avait fort peu de vivres.

L'attention de toute la province était fixée sur Issoire, autour de laquelle se concentraient les préoccupations générales. On sentait que l'heure était proche où le sort d'une bataille rangée trancherait d'un coup décisif ce nœud gordien, aussi inextricablement enchevêtré que celui du roi de Phrygie.

De tous côtés s'organisent de promptes levées. Les gouverneurs de province, les commandants de corps, tous les gentilshommes sont conviés de la manière la

(1) La mine consistait dans une entaille de neuf pieds de creux, trois ou quatre cents livres de poudre fine, deux saucisses de cuir bien sec, le tout remuré avec de grosses pierres et de bon plâtre.

plus pressante à venir se mêler au suprême effort des partis en armes.

Coëffier d'Effiat, le nouveau gouverneur, appelle à son aide, de la Haute Auvergne, du Forez, du Bourbonnais, le marquis de Curton, Gilbert de Chazeron, le comte de Rastignac, le vicomte de Lavédan.

Au camp des Ligueurs arrivent en auxiliaires, le comte de Neufvy, gouverneur du Berry, le marquis de Gouges, gouverneur du Gévaudan, Saint-Marc, gouverneur de la Marche. Il ne reste dans les châteaux que le nombre d'hommes strictement nécessaire au service de garde. On vient là comme à un rendez-vous d'honneur où chacun fera son devoir.

Dix jours s'écoulèrent dans des alternatives de succès et de revers, d'escarmouches et d'embuscades, dans l'attente de l'arrivée des derniers bataillons qui s'organisaient sur la limite de la Haute Auvergne.

Enfin, l'armée royale se compléta et fut passée en revue sur la place de Jaude, le 12 mars, au milieu d'un immense concours de spectateurs. Elle devait se mettre en marche le lendemain. Elle se composait de trois cent quatre-vingts cuirasses, de douze cents arquebusiers et d'un gros de volontaires bourgeois. Des mousquetaires, des lanciers ou hallebardiers, des piquiers, faisaient cortège aux canons et aux chariots bondés de balles en forme d'oranges et de mousquets à orgue.

Les commandements étaient répartis de la façon

suivante : *Général en chef*, le marquis de Chabannes-Curton ; *Avant-garde*, le marquis de Chazeron ; *Centre*, le comte de Rastignac, le vicomte de Lavédan, le gouverneur d'Effiat ; *Infanterie*, le capitaine Bouquestraud, le lieutenant Bertry ; *Mestres de camp*, le capitaine de Chappes, le chevalier Desaix de Rivoires ; *Artillerie*, le marquis d'Allègre, d'Orgemont. Les volontaires de Clermont, de Montferrand, de Thiers, d'Aigueperse, de Saint-Pourçain obéissaient aux quatre capitaines bourgeois Céberet, Faure, Poysson et Johannel.

Vers les deux heures, le 13 mars, l'armée s'ébranla en ordre de bataille, l'artillerie marchant en tête, et arriva le soir même au village de Coudes. A mesure qu'elle avançait, le tocsin sonnait sur son passage, allant de clocher en clocher, répercuté comme un écho sinistre, annoncer jusqu'au camp de la Ligue l'arrivée de l'ennemi.

Randan avait réuni son conseil pour arrêter les dispositions du lendemain. Le conseil fut tumultueux. Neufvy, blessé dans un engagement partiel et mécontent de n'avoir pas été soutenu assez énergiquement, venait de quitter le camp avec toute sa suite. La réunion était fiévreuse. Les propositions les plus contradictoires se faisaient jour et se débattaient avec aigreur. On se trouvait dans un de ces moments d'incohérence, d'hésitation et d'énervement, avant-cou-

reurs de la mauvaise fortune, et dont l'impression pénible vous étreint.

Et cependant, dans les bataillons rangés autour de Randan, étaient groupés la plus valeureuse noblesse du pays, les cœurs les plus chevaleresques et les plus vaillants.

L'événement prouva que les plans adoptés n'étaient pas heureux et que les avis les moins sages avaient prévalu. L'artillerie tout entière fut laissée à la garde de la citadelle, ce qui constituait un immense désavantage sur l'armée d'attaque.

Il y avait entre la ville et une montagne voisine nommée Cros-Rolland, une vaste plaine, dite des Ardey, par où devaient forcément passer les Royaux. Un petit bois, émergeant sur la gauche, resserrait la vallée et formait comme une sorte de défilé dangereux pour les arrivants.

C'est là que, le 14 au matin, l'armée ligueuse vint se développer en colonnes, impatiente de croiser le fer avec le *secours* de Clermont et d'entamer la partie décisive dont l'Auvergne était l'enjeu. La défaite, c'était la mort, mais la victoire ; c'était une page glorieuse inscrite au livre de famille ; c'était le butin, les rançons, le *triomphe de la foi*, la domination presque absolue dans la province.

Randan distribue ses gens de pied en guérillas dans le bois, dans les haies, dans les vignes. Puis il masse sa cavalerie sur trois lignes. De Chalus, de Saint-

Marc, de Montfand commandent l'avant-garde. A vingt pas en arrière se tient le second corps, placé sous les ordres de Lastic, de Flageac et de Corneilhan, frère de l'évêque de Rodez. Le comte s'est réservé l'arrière-garde, en compagnie de Chateaulou, de Montravel, de Chateauneuf et du comte d'Estaing. Il va de l'un à l'autre, surveillant tous les mouvements. Il est monté sur son cheval Pompée, magnifique échantillon de la race andalouse croisée avec la race arabe, que les Maures avaient importée en Espagne. Le chef ligueur est paré pour la bataille comme pour la parade. Son fidèle écuyer, Le Digne, se tient auprès de lui, prêt à transmettre ses ordres. Armés de toutes pièces, les cavaliers ressemblent, sous leurs cuirasses et sous les couleurs chatoyantes de leur harnachement de guerre, aux anciens preux du moyen âge.

Au premier signal annonçant l'arrivée du marquis de Curton, les bannières sont déployées, les trompettes retentissent, les tambours battent aux champs (1).

Chalus entame la charge. Il allait aborder l'avant-garde royaliste quand, soudain, la porte d'Issoire s'ouvre et donne passage à la garnison, qui, pour opérer sa jonction avec l'armée auxiliaire, fond, bride abattue, sur le flanc de l'escadron et le rejette

(1) Le récit détaillé de la bataille de Cros-Rolland se trouve dans de Thou, dans le *Manuscrit d'Issoire* et dans l'intéressante histoire des *Guerres Religieuses* de M. Imberdis.

sur la cavalerie. Ce premier insuccès compromet le sort de la journée.

Lastic s'aperçoit du mauvais effet causé par le mouvement de recul et s'élance avec son bataillon pour reprendre l'avantage. Il se heurte, dans un choc terrible, contre les cuirassiers ennemis. Les adversaires se mesurent corps à corps. Le sang coule dans cette mêlée aveugle, il coule surtout quand d'Allègre ouvre le feu de ses batteries, masquées jusque-là par une barricade de chariots et de bagages. Les Ligueurs se replient sur Randan. Celui-ci les reforme. Fou de colère, il se précipite sur le gros de l'armée royale et le fait reculer. Le combat est engagé sur tout le front de bandière ; la confusion est générale. Les volontaires se battent comme des soldats aguerris ; chacun s'aborde, frappe, tue ou tombe. Les cavaliers démontés se défendent sans chercher à fuir tant qu'il leur reste un tronçon d'arme à la main.

Louis de La Rochefoucauld est partout, balançant la fortune, qui se dessine contraire, par sa valeur bouillante, portant la mort partout où passe son épée. On se cherche, on s'appelle avec défi. Un coup d'épieu a décoiffé Arnould au fort de la mêlée. Randan l'aperçoit. — « Oh ! le semblable à l'oiseleur ! s'écrie-t-il, qui attire en ses filets cailles, perdrix et alouettes, dont il contrefait le chant ! Oh ! l'habile pipeur ! » Il fond sur lui, la lance levée, et dit : « Rends-moi Colette ! » — « Rends-moi Lamothe ! » répond celui-

marque. La citadelle capitula et ses défenseurs consternés sortirent, la mèche éteinte, vies et bagues sauvées, mais frappés au cœur par la perte de leur général.

Le secours rentra bientôt, avec ses prisonniers, dans la cité clermontoise, orgueilleuse des lauriers conquis par ses enfants, et les chefs auxiliaires regagnèrent leurs gouvernements.

Le soir même de la bataille, le marquis de Curton, commandant l'armée royale, écrivait à Henri IV pour lui en apprendre le résultat. Sa lettre était celle d'un soldat : La voici :

« Je viens de battre vos ennemis dans la plaine
» d'Issoire. Le comte de Randan, qui les comman-
» dait, vient de mourir à l'instant de ses blessures.
» Mon fils a été aussi blessé, mais j'espère qu'il n'en
» mourra pas. Rastignac, Lavédan et Chazeron ont
» fait des merveilles. J'enverrai demain un plus long
» détail à Votre Majesté.

» Ce 14 mars 1590. à 9 heures du soir. »

» CURTON. »

Par un singulier hasard, Henri IV écrivait à Curton, le même jour, à la même heure :

« Je viens de battre mes ennemis dans la plaine
» d'Ivry. Je ne tarde pas à t'écrire, persuadé, mon
» cher Curton, que personne n'en recevra la nouvelle
» avec plus de plaisir que toi.

» Ce 14 mars 1590, à 9 heures du soir. »

» HENRI. »

Cros-Rolland, c'était bientôt l'Auvergne, — Ivry,
c'était bientôt la France, dont la victoire avait dans
la même journée préparé la soumission au roi de
Navarre.

CHAPITRE XVI

Sunt lacrymæ rerum. — Funérailles de Randan. — Le marquis de Canillac. — La prisonnière d'Usson. — Le lion amoureux. — Ingratitude de Margot. — Le complot.

Plorez, nymphes, pleurez ; dessus les herbes molles
Vous ne dresserez plus vos mignardes corolles !

Ainsi chantait Le Digne, le loyal écuyer qui avait vu se fermer les yeux de son maître bien-aimé et qui, aujourd'hui, redevenu poète, accordait sa lyre pour retracer la lutte héroïque, la vaillance et le trépas du grand capitaine fauché dans sa fleur, dans sa gloire et dans sa puissance, la tête ceinte des lauriers de vingt batailles et des myrtes de trente-cinq printemps.

Et avec lui gémissait la province presque entière, foudroyée par la fin inattendue du guerrier qui était, en Auvergne, le plus redoutable champion de l'Union.

On s'abordait avec tristesse. On envisageait avec effroi les conséquences probables de ce foudroyant événement.

François de La Rochefoucauld et l'abbé Alexandre étaient plongés dans la plus profonde douleur. Ils juraient de ne plus remettre les pieds dans cette ville odieuse de Clermont, qui les privait du plus tendre des frères.

Le désespoir de Fulvie de la Mirandole était immense et d'autant plus poignant que la mitraille venait encore de faucher Louis de Rochechouart, seigneur de Chaudenier, le mari de sa fille. En trois jours, les champs de bataille lui volaient deux de ses enfants, ne laissant à son cœur ulcéré que la sépulcrale consolation du cloître.

Isabelle, la jeune veuve du chef ligueur, était accouchée depuis neuf jours seulement. Elle allaitait avec orgueil ce fils tant désiré, rejeton d'une race glorieuse. Hélas ! pareil à la sensitive, le frère chérubin fut broyé par le contre-coup de la désolation maternelle. Il s'éteignit de consommation, comme s'il avait eu hâte d'aller rejoindre un père qu'il n'avait pas connu.

A Issoire, le cadavre de Randan avait été ouvert et embaumé.

Les entrailles furent déposées au couvent des Bénédictins de cette ville, où les Issoiriens firent graver l'épitaphe suivante :

CY GIST
LE COMTE DE RANDANS
QUI SE PERDIST
EN NOUS PERDANT.

La famille réclama le ~~corps~~. Les volontaires clermontois refusaient de le rendre, le considérant comme le principal trophée de leur victoire. Cependant, on consentit à l'échanger contre vingt prisonniers royalistes et on put le transporter à Riom pour l'inhumer dans la chapelle des Cordeliers.

Aussi, quelques jours plus tard, alors que, dans la cathédrale de Clermont, décorée des enseignes conquises à Cros-Rolland, un *Te Deum* d'actions de grâce était entonné au milieu des salves et des réjouissances, à Riom retentissaient, de minute en minute, les tintements du glas funèbre conviant toute la population aux funérailles de l'ancien gouverneur.

Riom déploya pour cette cérémonie de deuil tout ce qui, dans sa misère, lui restait de magnificence. Le Palais royal était tendu de noir, ainsi que les rues qui conduisaient à l'église où devait se faire le service religieux.

Une haie d'allumelles, de hallebardes et de pertuisanes contenait le flot pressé des étrangers accourus, malgré la sévérité de la police et la difficulté de franchir les portes, pour se mêler au cortège. Les corps d'états de la ville, distingués par les bannières des

syndics, les magistrats municipaux, les officiers de justice, sénéchal en tête, les députations du voisinage, groupées en files régulières ou en masses compactes, ouvraient la marche du *long-port*. Venaient ensuite les prêtres, devancés par la croix d'argent enveloppée de franges noires; les pénitents avec leurs bailes portant des lanternes allumées et récitant le psautier; les pauvres tenant à la main un cierge à banderolles de crêpe; la garde personnelle du défunt, s'avancant l'arquebuse renversée, mèche éteinte, morions couverts; puis les argoulets, la cavalerie, la garnison tout entière, le corps des officiers et les seigneurs. Le poêle était relevé aux quatre coins par deux Consuls, le capitaine de Riom et le juge-mage, ayant tous une écharpe de crêpe.

Derrière le char funèbre élevé sur des échafaudages garnis d'allégories, la dame Fulvia Mirandola marchait dans ses atours austères, voilée et vêtue d'une de ces robes ascétiques qui lui avaient fait donner le surnom de *Moyne*. La jeune veuve, soutenue par ses pages d'honneur, précédait les pleureuses vêtues de blanc. Deux écuyers conduisaient, chacun par un côté du mors, le cheval de parade, caparaçonné de velours noir, coupé d'une large bande de satin blanc écussonnée aux armes de La Rochefoucauld. Les palefreniers en casaque rouge se tenaient derrière. La lance, l'épée, la cotte d'armes, le heaume, les gantelets et les éperons d'or du comte étaient portés par ses anciens ser-

viteurs. Le secrétaire du cabinet soulevait un carreau sur lequel reposaient les ordres de son maître et le sceau de gouverneur au timbre de France. Ysabeau d'Allègre, perdue dans un groupe d'amis, s'appuyait, morne et silencieuse, au bras d'un écuyer, Gabriel du Quesnel (1). Enfin les officiers des terres de Randan fermaient le cortège, habillés de noir.

Les cloches, les canons des remparts, des décharges de mousqueterie mêlaient leurs bruits majestueux aux sourdes symphonies exécutées sur des instruments voilés.

Ainsi que l'a dit plus tard Bossuet, « des titres, des inscriptions funèbres, marque de ce qui n'est plus, des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau et de fragiles images de douleur que le temps emporte avec tout le reste, des colonnes qui semblent porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant, rien ne manqua dans tous ces honneurs que celui auquel on les rendait. » (B)

Le soir même de cette solennité qui avait vivement impressionné les cœurs et les âmes, les chefs réunis à Riom avisèrent à combler le vide laissé par ce cercueil et à désigner celui d'entre eux qui devait doré-

(1) Après la mort de son frère, Ysabeau épousa du Quesnel, et en eut un fils qui devint le mari d'Ysabeau-Gabrielle de La Roche-foucauld, petite-cousine du comte de Randan.

navant prendre en mains les destinées du parti. Le choix se porta sur Jean de Beaufort de MONTBOISSIER-CANILLAC, seigneur de Saint-Cirgues, de Pont-du-Château et autres lieux, chevalier des ordres du roi.

Canillac était, au physique, la vivante antithèse du brillant gentilhomme auquel il succédait. Il était petit, maigre et sale. Il était rousseau et plus *tavelé qu'une truite*. Son fils, le vicomte de Pont-du-Château, avait perdu une jambe à la guerre.

Au moral, sans posséder le courage brillant, la *furia* de La Rochefoucauld, on le considérait comme un capitaine intrépide, doué de toutes les vertus militaires. Plus diplomate cependant que guerrier, il préférerait avancer sa fortune par une négociation plutôt que par un combat. La ruse était son arme de prédilection, s'insinuant à travers une cotte de mailles plus aisément que le fer d'une lance.

Le rusé compère venait cependant de se laisser jouer d'une façon profondément humiliante. Il est vrai que, dans la circonstance, il avait eu pour partner une femme et que l'amour tenait les cartes.

Cinq années auparavant, la belle Marguerite, fille de France et reine de Navarre,

Margot qui, plus qu'une autre femme,
Portait gravé dans son âme
Le commandement divin
De l'amour pour le prochain,

s'était, sous un vain prétexte, emparée de l'Agenois et mise en révolte ouverte contre son mari et contre son frère. Henri III se décida à la faire arrêter. Elle quitta en toute hâte Agen, puis le château de Carlat, et vint se réfugier au château d'Ybois, qui appartenait à la reine, sa mère. Elle s'y trouvait en compagnie d'un de ses amants, *anobli avec six aulnes d'étoffe*, un certain valet d'écurie, nommé Aubiac, qu'elle avait pris *pour ne chômer point*, lorsque le marquis de Canillac fit sonner la trompette devant le moucharaby commandant la porte d'entrée. Il pénétra dans la forteresse au nom du roy, trouva Aubiac *vilainement caché, sans barbe ni poil, entre des murailles*, et s'empara de la fugitive, qu'il emmena prisonnière au château d'Usson.

Usson, aujourd'hui détruit, était alors « une forte place, voire imprenable, que le bon et fin renard Louis XI, dit Brantôme, avait rendue en partie telle pour y loger ses prisonniers, les tenant là plus en sécurité cent fois qu'à Loches, bois de Vincennes et de Lusignan. »

C'est dans ce nid d'aigle *seigneurieux*, ressentant plus sa tanière de larrons que la demeure d'une princesse fille, sœur et femme de roi, qu'une des beautés les plus accomplies de l'Europe allait être confinée durant quatre lustres.

La royale captive donna dans cette retraite forcée libre carrière à ses volontés capricieuses. Elle y rece-

vait Scaliger, les savants et les poètes; se passionnait pour l'étude et pour les beaux-arts, écrivait ses mémoires et ses impressions, composait des stances et des lettres admirables, bâtissait des chapelles et des oratoires, jouait du luth et faisait chanter des hymnes saintes par une théorie d'enfants de chœur.

Un de ses panégyristes, le père Hilarion de Coste, comparant le pic d'Usson à celui où Jésus-Christ fut transfiguré, rapporte qu'elle en fit « un Thabor pour sa sainteté, un Liban pour sa solitude, un Olympe pour ses exercices, un Parnasse pour ses muses et un Caucase pour ses affections. »

Un autre, Jean d'Arnalt, appelle sa prison « le château Elysien, le sacré temple de Dieu, le rocher de gloire, l'Hermitage dévôt, le *Paradis* où Marguerite, pareille au Phénix, brûlait, se consumait et renaissait en l'amour divin.

A les entendre, il n'y aurait pas de sainte recluse dont la conduite eût été plus exemplaire et dont la vie contemplative eût mieux disposé une âme à prendre sa volée vers les cieux.

Et, en réalité, ce paradis n'était autre que celui de Mahomet. L'ermitage ressemblait fort à l'île de Caprée, où chacun, tour à tour, venait rendre ses adorations à la divinité, « qui les accueillait ainsi qu'un tronc public les aumônes de tout venant. »

Si Marguerite, en effet, était dévote jusqu'à la superstition, elle était lubrique jusqu'à l'impudeur.

Elle se vautrait en Messaline dans des amours dégradantes. Après les cadets de Gascogne du château de Carlat, il lui avait saoulé tâter des muletiers d'Auvergne. D'Aubiac à Date et Pominy, en passant par Chanvallon, Duras, Saint-Vincent et autres, la liste serait longue des favoris qui se succédèrent dans ses bonnes grâces. C'était ce que Dupleix appelle « de mauvaises habitudes. »

Les éloges d'Hilarion, le religieux Minime, et d'Arnalt, le religieux de Sainte-Croix, tiennent sans doute à ce qu'elle alliait au libertinage le plus éhonté une charité inépuisable. Elle entretenait cent onze pauvres, faisait de riches aumônes aux couvents et monastères, entendait chaque jour trois messes, communiait trois fois par semaine, « ce qui couvre multitude de péchés. »

Quoi qu'il en soit, son geôlier, le marquis de Canillac, devint bien vite amoureux de sa prisonnière. Il pensait avoir triomphé d'elle, et la seule vue de l'ivoire de son bras triompha de lui, si bien que, dès lors, il fut captif à son tour. « Amour l'admonestait nuit et jour et tellement lui représentait la beauté et le frisque arroi d'elle qu'il ne s'en savait conseiller et n'y faisait que penser toujours. » Sa jalousie était si grande, qu'il fit instruire le procès d'Aubiac et le fit pendre et étrangler à Aigueperse, ne lui laissant, comme suprême consolation, que la faveur de baiser, en marchant au supplice, un manchon de velours raz bleu qui avait appartenu à sa maîtresse.

Cependant, bien que Margot aimât beaucoup à voir « approcher de son ratelier, ores l'un, ores l'autre », elle laissa Canillac faire les doux yeux et sut aiguillonner, par des refus calculés, l'appétit du gouverneur.

« Bien que sa prison ne craignît que le ciel, que le soleil n'y pût pénétrer par force et que sa triple enceinte méprisât les efforts des flots et des vagues, la nécessité toutefois y entra et l'obligea à engager ses pierreries, à fondre sa vaisselle, n'ayant de libre que l'air »..... et le cœur. Le besoin d'argent la livra à Canillac.

Canillac la *mist donc au montoir* par la famine. Il succéda à Henri de Béarn comme Henri de Béarn devait succéder à Pharamond. La fine mouche se conduisit avec une rouerie inimaginable. Elle le pipa et l'affola par toutes sortes d'artifices. Le *lévrier rampant colleté d'or* qui figurait dans ses armes, était bien l'image du pauvre gouverneur, filant aux pieds de cette nouvelle Omphale. Il en vint à chanter avec elle la mort d'Aubiac en plaintive élégie. Dans les bras l'un de l'autre, le pauvre Atys et sa souvenance leur mettaient la larme à l'œil. L'aveuglement de Canillac devint bientôt si confiant, qu'il consentit, sous une caresse, au retrait de la garnison et à son remplacement par des soldats à la solde et aux ordres de sa maîtresse.

« Après avoir séduit son Argus, raconte d'Aubigné, Margot s'en moqua. Elle lui fit croire qu'elle

L'aimait, qu'elle voulait lui faire du bien, lui donna son hôtel de Navarre à Paris et une terre de deux mille livres dans son duché de Valois, près de Senlis. Elle expédia une donation en bonne forme à M. Hennequin, président en la cour de Parlement, mais avec une contre-lettre lui disant de n'en rien faire. Et pendant que Canillac en poursuivait l'enregistrement, elle feignit d'aimer sa femme, la para un jour de tous ses bijoux, lui aidant à s'en enjoliver en disant : « Ah ! que cela vous sied bien ! que vous êtes belle ! M^{me} la marquise. » Et dès que son mari eût le dos tourné, elle la dépouilla de ses joyaux, se moqua d'elle et la renvoya comme une peteuse avec tous ses gardes.

« Une fois maîtresse, la châtelaine envoya son facile marquis à Saint-Cirgues, cueillir ses pommes ; lequel, bien esbahi d'une telle surprise et ruse militaire, se trouva bête et servit de risée. »

Quelques jours avant la bataille de Cros-Rolland, Marguerite avait établi au commandement du château, à la place de Canillac, François Villot de Boisluisant, gentilhomme bourguignon, qui l'avait accompagnée. Dieu sait et toute la France le bon temps et les scènes de l'Arétin qui se passèrent depuis lors sur ce rocher d'Usson, où elle établit l'empire de ses délices.

Canillac était donc dans une fausse situation au moment où il fut proclamé chef de la Ligue. Mais le

ridicule dont il s'était couvert, ne l'empêchait pas d'avoir une grande autorité dans la province et d'être le représentant d'une famille illustre sur laquelle la Ligue, c'est-à-dire l'Eglise, avait d'autant plus de propension à s'appuyer, qu'elle comptait dans sa lignée, depuis le XIV^e siècle, un évêque, un cardinal et deux papes : Grégoire XI et Clément VI.

Le nouveau gouverneur prit, dès son avènement, une contenance impérieuse et affecta avec l'élément civil une rudesse de dictateur. Cela plaisait aux troupes et les officiers augurèrent favorablement de cette superbe attitude. Mais peu s'en fallut que son entrée en fonctions ne fût marquée par une catastrophe. Elle le fut du moins par une tragédie.

D'Allègre qui, seul, après la journée de Croisat, Rolland, avait conservé son sang-froid, s'était dit que le premier moment de confusion devait être le plus favorable pour tenter une entreprise contre Riom. Il avait dépêché dans ce but un de ses bas officiers, le sieur de Laforce, qui, depuis la disparition de sa fille Colette, avait voué aux Ligueurs une haine féroce.

Laforce était un vétéran de l'aventure, à l'œil d'oiseau de proie, à la face jaune de bile, au masque cupide et rusé, avec un nez rubissé comme un paillard en automne et de longues moustaches fauves, tordues en vrilles de sarment. A la faveur du désordre et du relâchement de surveillance, occasionnés par les

funérailles de Randan, il parvint à s'introduire dans la ville avec quelques agents royalistes déguisés. Malheureusement pour lui et pour eux, de trop copieuses libations, qui lui étaient d'ailleurs habituelles, firent avorter, dans leur germe, les tentatives d'embauchage et les dispositions du complot.

Une escouade du guet, attirée par le bruit d'une rixe engagée dans une taverne, mit la main sur le principal instigateur du tapage et l'emmena au corps de garde. Laforce, car c'était lui, se plaignit en termes équivoques de la violence qui lui était faite. Sa langue, brouillée par les fumées de l'ivresse, s'égara en paroles si étranges, en révélations si compromettantes, qu'on le conduisit devant le gouverneur.

Canillac, simulant la plus entière liberté d'esprit et la gaieté la plus cordiale, n'eut pas de peine à avoir raison d'un cerveau déjà échauffé. Il écouta avec intérêt les plaintes que renouvelait l'imprudent émissaire, feignit de partager son indignation contre le guet, qu'il promit de consigner après l'avoir taxé d'une forte amende, en réparation de l'offense faite à un brave soldat.

Cet accueil bienveillant, cette générosité inattendue, produisirent une sensation si vive sur Laforce, qu'il se jeta en chancelant aux pieds du marquis et lui raconta que des Riomois de l'Union avaient retiré chez eux quatre soldats royalistes qui devaient, aidés de plusieurs conjurés, forcer la garde des portes et

s'emparer de la cité. Il ajouta même qu'il s'était chargé, moyennant la promesse de cinq cents écus que lui avait faite d'Allègre, de poignarder, de complicité avec ses quatre archers, le prévôt et un suisse, l'évêque de La Rochefoucauld et le gouverneur lui-même tout le premier.

Cette déclaration épouvanta Canillac, qui manda aussitôt les officiers municipaux devant lesquels Laforce consentit à réitérer ses aveux. Des perquisitions furent immédiatement opérées. Les quatre archers et le suisse, saisis et reconnus coupables furent sur l'heure étranglés dans une salle basse de l'hôtel. Ensuite on porta leurs cadavres sur la place où l'exécuteur des hautes œuvres les pendit par un pied, comme on faisait aux traitres.

Laforce obtint sa grâce pour prix de ses révélations.

CHAPITRE XVII

 Affolement et réaction. — Le pouvoir occulte. — Le salon de Françoise Rivière. — La caisse est vide. — Ordonnances bursales. — La commune à Riom. — Commission prévôtale. — Epurations. — *Maison de tolérance.*

L'impression causée par la défaite de l'Union avait été considérable. Plus de trente villes ou places fermées firent immédiatement leur soumission.

A Riom, le dépit d'un aussi stupéfiant désastre et de ses conséquences politiques causait des soubresauts de rage et d'affolement. On vivait dans les alarmes et l'anxiété. Qu'allait oser l'ennemi victorieux ? La cité, principal foyer de l'opposition, ne serait-elle pas le premier objectif de sa marche en avant ?

On plaça en toute hâte des sentinelles à l'Horloge et au clocher de Saint-Amable avec des guidons pour indiquer de quel côté apparaîtrait la cavalerie. On fit

sonder les chars de foin qui se présentaient à l'entré^e de la ville, car la garde citoyenne connaissait ses classiques, et ne voulait pas être dupe d'un subterfuge pareil à celui que les Grecs mirent jadis en œuvre dans les plaines de la Troade. Trois portes furent murées. On transporta des pierres sur les tours et sur les murailles pour en faire des projectiles. Les Minimes, établis au faubourg de l'Hôpital, à la chapelle de la Recluse, par suite en dehors des remparts, s'enfuirent de leur résidence de peur d'être victimes de l'invasion. La garde fut doublée et les ecclésiastiques donnèrent l'exemple de l'exactitude au poste. Enfin on ordonna des jeûnes expiatoires et des prières publiques qui seraient dites trois fois par semaine, Les lundi, mercredi et vendredi, au son des grosses cloches. Jamais les femmes n'avaient usé les pieds de la statue du saint patron de baisers plus frénétiques.

La mollesse et la division des forces royalistes rendirent ces craintes chimériques. Elles pouvaient tout tenter et ne firent rien. En quittant les bords de la Couze, les capitaines auxiliaires s'étaient empressés de regagner leurs gouvernements. Quant aux chefs clermontois, au lieu de s'unir dans un suprême effort commun, ils émiettaient leurs succès dans des querelles personnelles.

Yves d'Allègre et la marquise d'Estrées étaient allés prendre, en grande pompe, le gouvernement d'Issoire. Le capitaine Basset s'emparait d'Ambert et

faisait peser sa domination absolue sur tout le Livradois. Chacun tirait à soi un lambeau d'autorité. Les compétitions se soulevaient si générales, si acrimo- nieuses et si avides qu'Henri IV n'eut d'autre res- source, pour les réduire, que d'envoyer en Auvergne, comme commandant au nom du roi, Mgr Charles de Valois, comte d'Auvergne, d'Alet et de Lauragais, colonel général de la cavalerie légère de France, dans les veines duquel coulait du sang de Charles IX.

Dès que le premier sentiment de peur fut dissipé, on vit une réaction s'opérer dans la population rio- moise. Les yeux que le danger avait un moment dessillés se refermèrent pour ne pas apercevoir l'abîme béant ; les oreilles devinrent sourdes aux propos offensants qui commençaient à bruire contre la fac- tion, ivre d'orgie et de pillage, dont le fanatisme déchainait depuis si longtemps sur le pays la guerre civile et tout son hideux cortège. Les moines repri- rent toute leur influence. Pour entretenir, pour im- poser au besoin l'exaltation des doctrines ligueuses, ils ne craignirent pas de surexciter les passions les plus mauvaises.

Grâce au cheminement occulte de leurs préceptes, tel fils de lièvre devint bientôt un foudre de guerre. Tout citoyen brûla de recommencer cette journée meurtrière, où le sort des combats dispensait la for- tune, la gloire ou la mort.

Canillac organisait une formidable levée de bou-

cliers et promettait un choc prochain dans la sanglante arène, mais ses conceptions manquaient d'ha-
leine. Il n'avait, nous l'avons dit, ni le prestige, ni la
séduction de son prédécesseur, et il s'efforçait en vain,
par un concert avec le commandant du Haut Pays,
de grouper les tronçons de ce grand corps de l'Union,
énervé par son récent échec. Il se sentait gêné, d'ail-
leurs, par l'existence d'une autorité adéquate, sinon
supérieure, s'exerçant dans l'ombre autour de lui, en
dehors de lui, arbitraire, méticuleuse et haineuse,
visant les personnes, singeant l'inquisition, contre-
carrant ses projets, cherchant à lui imposer ses
caprices, ses vengeances et ses passions.

Ni lui, ni les gentilshommes de sa suite n'avaient
de propension au métier de sbires. Ils voulaient bien
chevaucher, guerroyer, dagner un royal, recevoir
même un coup de lance, mais violenter un bourgeois,
faire des perquisitions de police n'étaient pas œuvres
à leur aune.

En l'absence du champ de mars, ils avaient choisi
pour le moment un terrain de manœuvre d'un autre
genre, le salon de Françoise Rivière.

Munie d'une de ces permissions de jeu qui répon-
daient si bien aux besoins d'une époque adoratrice du
hasard, Françoise Rivière attirait chaque soir, aux
rayons du Pactole sur champ d'azur, armoiries par-
lantes, ou mieux, enseigne de son industrie, les nom-
breux papillons impatients de brûler leurs ailes aux

flammes du désir. Son salon, où elle donnait à souper et à jouer, où il y avait toujours grande compagnie haute et basse, était une de ces brillantes cavernes hantées par les chevaliers de l'aventure ou les reines de l'occasion. Etage social intermédiaire entre le temple de Vénus mercenaire et le boudoir à l'hospitalité indulgente, où l'on pratiquait les trois vertus théologiques : *vertuchoux*, *vertubleu* et *vertugadin*. Les jeunes militaires affluaient chez cette femme du monde tombée aux déchéances de la courtisane, dépensant sans compter, au jeu de l'amour et à l'amour du jeu, leur cœur et leur argent.

Pour empêcher ses compagnons d'armes de s'amollir dans de trop longues délices et aussi pour retrouver sa liberté d'allures, Canillac décida de reprendre la campagne et les expéditions du dehors.

Par malheur, le nerf de la guerre faisait défaut. Depuis quatre ans, Riom se ruinait par orgueil. Dans le temps de la peste, la ville avait contracté de grandes dettes ; elle avait emprunté du sieur du Réau la somme de 52.000 écus, dont elle n'avait payé ni le capital ni les intérêts. Plus tard, M^{me} du Réau, créancière comode, avait encore fourni de grandes quantités de blé aux colonnes belligérantes. A la longue, il avait fallu consentir de nouvelles charges, d'autant plus lourdes que le commerce était éteint et que les champs restaient en friche. La solde des cavaliers et des piétons du gouverneur coûtait à elle seule quatorze mille livres

par mois. Il était dû quatre-vingt-onze mille livres pour l'entretien de Bourrassol et autres places dont les garnisons menaçaient de désertir faute de recevoir l'arriéré de leur solde. La reddition de Saint-Germain-Lembron, celle du château d'Auzon, le siège de Vic le-Comte et le combat de Cros-Rolland avaient entraîné à leur tour des dépenses si formidables, que le trésor était à sec.

- Il fut dressé une liste de citoyens chez qui l'on emprunterait et de ceux qui se refuseraient à ce pillage. Mais que retirer d'habitants déjà pressurés outre mesure ? On décréta la perception d'une taxe sur toute femme tenant une vie lubrique. Il fut fait une suite dans les maisons mal famées et l'on exécuta une rafle sur le tapis vert de Françoise Rivière. Une amende fut établie contre ceux qui vendaient les dimanches, contrairement aux préceptes de l'Eglise. L'œuvre de vigne fut frappée d'un impôt de six deniers et on publia une ordonnance de huitain prélevant un huitième sur le prix du vin débité par les hôteliers et cabaretiers. Le curé de Saint-Amable et M. Charenton, prieur de Saint-Jean, furent priés « de n'admettre le sacrement de mariage par cy-après à aucuns laboureurs ni à aultres gens mécaniques sans mandement desd. sieurs consuls. » On n'admit à se marier que ceux qui pouvaient être compris au rôle de la taille.

.. Tout cela n'était qu'expédients puérils, et cepen-

dant il fallait tout de suite une somme de douze mille écus pour entamer une expédition. On eut alors l'idée de s'adresser à des banquiers de Lyon, qui finirent par consentir le prêt, moyennant une obligation sur les bonnes villes.

Devenue libre de tous ses mouvements par le départ du gouverneur, la faction ligueuse put s'épanouir à son aise. Une poignée de forcenés imposa à la cité la loi de ses vengeances et de son bon plaisir. Des assemblées quotidiennes avaient lieu, où dominaient les énergumènes qui avaient puisé dans la lie du vin et dans la boue du carrefour leurs féroces inspirations. Des cris de bêtes fauves s'y faisaient entendre ; les propositions les plus téméraires étaient les mieux accueillies.

Quelques jours se sont à peine écoulés que l'anarchie est à son comble. La multitude en délire qui détient le pouvoir se proclame souveraine. La commune s'organise. Les petits boutiquiers, la fourmillière de bourgeois et de manants, qui se sont faits riches à aulner de la serge, ont maintenant plus de puissance en la cité que les châtelains en leurs donjons. Le commandement appartient aux marchands dont la boutique est à l'angle de la rue. Ceux de l'Union n'ont qu'à y demander de la cannelle, du piment, de l'eau-de-vie, de l'herbe à la reine, ils auront un rabais d'environ trente deniers par livre ; ils y recevront en même temps le mot de passe et une

exemption de garde. « Un sire Guillaume, comme dit Pasquier, un sire Michel, un sire Bonaventure, que dis-je, plutôt de simples taverniers, cabaretiers et aultre belle engeance deviennent officiers et capitaines de l'aloyau, de la morue, au risque de nuire à sa boutique et à sa marmite. »

Une Commission prévôtale est élue dans une réunion de fanatiques triés par le clergé. On remet entre ses mains les pouvoirs les plus étendus. Le gardien des Cordeliers, un des vicaires de Saint-Amable, le sieur Brousson, régent du Collège, Lavandry, le héros de Joze, et un certain Massis, dit *la Fleur*, tiennent la tête du mouvement. Nulle motion ne leur paraît trop incendiaire. La suspicion est à l'ordre du jour. La Commission prononce la destitution des capitaines de quartier devenus suspects et le remplacement de tous les cadres jusqu'aux caporaux. Elle établit des quarteniers pour visiter chaque maison et dire tous les soirs quels en sont les habitants ; elle ordonne de décachoter les lettres venant des lieux non au pouvoir de l'Union et fait emprisonner toutes les chambrrières se rendant à Montferrand. Une visite domiciliaire pour le recensement des armes complète ce régime de terreur. Chaque habitant doit s'en procurer sous peine d'amende ; et, sous peine de contrainte par corps, avoir chez lui provision de farine et de seigle pour trois mois. C'est le règne de l'ostracisme.

Quelques citoyens, parmi les plus importants, protes-

tent courageusement en face de l'anarchie. Au milieu des clameurs menaçantes, ils s'indignent contre les mesures d'oppression, les ordonnances bursales, les corvées multipliées qui tiennent la cité meurtrie et haletante sous le talon de quelques affamés. Ils font appel au respect des lois et des devoirs du citoyen. A cette attitude, ils jouent leur tête, mais qu'importe ! Ce n'est pas en vain qu'ils se sont nourris des principes du bien et qu'ils ont fait de la modération la règle de leur vie. S'ils préfèrent le triomphe du droit à celui de la force, l'œuvre de la parole ou de la plume à celle de l'épée ; s'ils sont plus portés par leur nature à convaincre qu'à combattre, ce n'est pas qu'ils craignent la lutte et redoutent le danger. Ce sont des pacifiques, héroïques au besoin, pourvu qu'il s'agisse de victoires prouvant quelque chose.

Leur voix généreuse fut étouffée sous les huées. En réponse à leurs remontrances, on vendit dans les rues, à son de trompe, on afficha sur les murailles le fameux sermon du *Béarnais*, que Genebrard venait de prêcher à Aix, virulente philippique dont le Parlement avait ordonné l'incinération. Des orateurs soudoyés demandèrent publiquement qu'on menât à la potence tous les hostiles ou les modérés, que l'on formât de leurs têtes traîtresses le chapelet des Fourches patibulaires.

Des déclamations sanglantes ou grotesques on passa bientôt aux voies de fait.

Clermont avait donné l'exemple. De nombreuses violences avaient été commises dans ses murs contre les partisans de la Ligue. Les chanoines Costave et Mauguin avaient été expulsés; d'autres avaient été emprisonnés et la prédication avait été interdite au savant théologal Fournier. Il y avait là un thème facile à exploiter. Aussi les représailles ne se firent-elles pas attendre.

On vit se produire ces excès inséparables des guerres civiles, qui ne prouvent pas plus pour un parti que contre un autre, mais qui, à la honte de l'humanité, exaltent les âmes amollies ou perverses, à l'encontre de tout ce qui est noble et généreux. Ce fut la persécution sous ses aspects les plus sombres. La moindre gaieté devint séditieuse. Bals, festins et fêtes furent interdits. Il fut défendu de se livrer à aucune mascarade et aux musiciens d'accompagner les masques, sous peine de prison et de confiscation des violons. Riom expiait chèrement ses visées ambitieuses. Ses murs n'étaient plus qu'une prison, un tombeau, dont les vociférations des énergumènes troublaient seules le silence. On ne se nourrissait que de prières.

La Commission siégeait en permanence, prononçant des proscriptions, confisquant ce qui était à sa convenance, scrutant même les consciences avec la susceptibilité la plus ombrageuse. Ne fallait-il pas épurer la cité pour préparer la revanche de la foi ?

Les sieurs Echallier, Barghon, Héraud sont arrêtés

-comme suspects de relations royalistes. De prétendus hérétiques sont étranglés sans jugement ; toutes les existences se trouvent menacées. Les cachots regorgent de victimes. L'avocat du roi, de Combes, qui avait refusé d'être premier président de la Cour des Aides de nouvelle création, est pourchassé à travers les rues comme une bête puante, tandis que sa femme et ses enfants sont outragés, et que son hôtel est mis au pillage. La maison de Moreau, trésorier de France, est démolie. Un autre trésorier, Regin de Palerme, est décrété de prise de corps. Les conseillers de Sirmond, Charrier, de Chabannes sont expulsés. Les avocats de Cambrai, Mosnier, d'Allemaigne, Mangot, Duclaux sont déclarés bannis. L'avocat de Rodde, qui avait donné asile à cinq de ses confrères dans sa maison des champs, est incarcéré pour ce crime.

Le comte de Tournon, sénéchal, le lieutenant-général Binet (dont la maison était située sur l'emplacement du couvent actuel des Carmélites), coururent les plus grands dangers, et essuyèrent les plus indignes traitements. S'ils furent sauvés, ils le durent, l'un à sa parenté avec la famille de La Rochefoucauld, l'autre à l'instinct inné qui arrête quelquefois la foule devant ce qui est patriotique, grand et généreux. Tous du moins furent ruinés.

Plus on était élevé en science, en sagesse, en talent, plus l'envie s'appesantissait sur vous, plus il fallait payer cher sa réputation et sa vertu. La chaire

avilie attisait ce souffle de mort et encourageait la hideuse populace dans son rôle de spadassin.

Les femmes elles-mêmes n'échappèrent pas à cette furie. On déclara suspectes d'opinion M^{me} Antoine de Murat, M^{me} de Martillac et son jeune fils, M^{me} du Fayet, qui furent séquestrées à domicile, aux arrêts de rigueur.

Basmaison, le sage Basmaison, qui demandait à Dieu d'inspirer aux hommes mansuétude et miséricorde, fut obligé de s'expatrier. On le chassa, alors que Cujas, à Bourges, était lui-même menacé de périr sous les coups de la multitude. On inscrivit sur sa maison l'épithète ironique : *Maison de tolérance*. Il dut se retirer à Vic-le-Comte, son pays d'origine.

CHAPITRE XVIII

Routiers et malandrins. — Les exploits de Canillac. — La procession des Rogations — Rapines et boucheries. — Mutineries militaires. — Le comte d'Auvergne et le duc de Nemours. — La revanche de Cros-Rolland.

Dans de vieilles peintures de Louis XII et de François I^{er}, on voit représentés des soudards habillés à la pendarde, les chausses bigarrées, découpées, déchiquetées et balafrées, aux poitrines velues et pelues, aux cheveux hérissés, à la barbe effroyable.

Ce sont des espèces de brigands qui, sous les noms successifs de Routiers, de Malandrins, d'Armagnacs, de Bandes noires, Ribauds, Tard-venus, Tuchins, Grandes compagnies, Ecorcheurs, Cottreaux..... formèrent le fond des milices féodales et des bandes levées par des capitaines aventuriers pour guerroyer au profit des appétits particuliers ou des haines de partis. Ces hordes pillardes, licencieuses, vagabondes,

gens de sac et de corde, « mauvais garnimens », faisaient de la bataille leur principal élément, vivaient de butin, saccageaient le pays, en torturaient les habitants et se payaient une haute solde par des rançons et des contributions de toutes sortes.

Ce fléau, plus spécial aux guerres civiles, s'abattit sur la France, et particulièrement sur l'Auvergne, avec une singulière intensité, durant les deux ou trois années qui suivirent la bataille de Cros-Rolland. Il y sema la mort et les désastres.

Sous une apparence d'absolu dévouement à la Ligne, germait, il faut bien le dire, la pensée perfide de fractionner la nation, pensée liberticide, qui, brisant l'unité française, aurait reculé de trois siècles la civilisation du monde.

Plusieurs seigneurs ambitieux, redoutables parce qu'ils éblouissaient les populations par leur grand nom et leur prestige militaire, nourrissaient ces sentiments égoïstes. Le duc du Maine était de ceux-là. De son côté, le duc de Nemours, frère utérin de Mayenne et de Guise, n'aurait pas mieux demandé que de se tailler, dans le sol national, une souveraineté indépendante, composée du Lyonnais, du Forez, du Beaujolais et de l'Auvergne. Son frère, le marquis de Saint-Sorlin, ses principaux officiers, d'Urfé et d'Andelot, se fussent volontiers érigés en vice-rois de ce nouveau royaume.

Pour atteindre ce but, qu'ils n'avaient pas, les seigneurs faisaient appel au concours des gouverneurs

de places ou des chefs de Compagnies franches, qui tenaient en leur pouvoir quelque fraction du territoire. Il suffisait d'avoir cinquante lances à sa solde pour devenir un personnage avec lequel il était indispensable de compter. Aussi faisaient prime les lanciers espagnols, les estafiers du pape, les archers savoyards, les cimeterres de Bysance, les piquiers suisses, les lansquenets anglais. Les capitaines de bandes n'étaient que des condottieri ou des partisans, prêts à se vendre au plus offrant et à piller le lendemain ceux pour qui ils s'étaient battus la veille.

Dans le parti royal, en plus des tiraillements existant entre les commandants Réformés et les commandants Catholiques, on pouvait constater chez les principaux chefs les mêmes menées occultes, les mêmes visées anti-unitaires, la même absence de désintéressement. Il résultait de cet imbroglio en partie double que bourgeois et manants ne pouvaient se reconnaître au milieu des bannières qui, tour à tour, déployaient, à l'horizon de l'Auvergne, leurs couleurs variées, et qui, généralement, n'abritaient que des soudards « oiseux, perdus, flagitieux, larrons, immiséricordieux, prateurs et violeurs de femmes, blasphémateurs et renieurs de Dieu. »

Canillac, nous l'avons dit, avait quitté Riom, où sa présence n'était profitable ni à lui, ni à la Ligue et,

laissant en plein désarroi le quartier-général de son gouvernement, s'était lancé dans une série de courses et de déprédations contre les châteaux et les places royalistes. Il allait, sillonnant la contrée, butinant sur des ruines, tirant les dernières pintes de leur sang aux bourgades déjà saignées à blanc et n'ayant plus de la vie que quelques soubresauts convulsifs, se signalant par des expéditions de détail, par des coups de main plus dignes d'un forban que d'un guerrier.

Il était venu mettre le siège devant Tournœl, la citadelle aux trois enceintes, qui, debout sur son pic, dessinait, à l'horizon le plus prochain de la cité Riomoise, sa grandiose silhouette. Point noir et toujours menaçant, la forteresse féodale était un obstacle à tous les élans et restreignait le champ d'opérations des troupes de l'Union.

Elle était défendue par Charles d'Apchon, guerrier cruel, cupide et redouté, et par sa femme, Lucrèce de Gadagne, encore plus ardente et plus inexorable que son mari. D'Apchon tenait pour le roi, si l'on veut, lorsque les intérêts du roi se trouvaient conformes aux siens ; mais il tenait surtout à affirmer son omnipotence et son autorité sans contrôle. En vain Canillac mit en ligne sa bataille la plus intrépide, en vain fit-il tonner ses fauconneaux et lança-t-il à des assauts réitérés ses colonnes les plus aguerries, tous ses efforts vinrent se briser devant les hautes tours, aussi solides que le roc qui leur servait d'assise, devant les épaisses

portes à machicoulis et devant l'ouragan de mitraille vomi par l'imposant donjon. D'assailie, la garnison devint même assaillante et, dans une sortie furieuse, repoussa les compagnies ligueuses jusqu'à Charbonnières-les-Varennnes. Un coup d'arquebuse, il est vrai, démonta Charles d'Apchon et lui mit l'*âme sur les lèvres*, mais Canillac n'en fut pas moins contraint de battre en retraite et d'abandonner la partie.

Grandes furent son humiliation et sa rage, d'autant plus grandes que, le surlendemain, il se vit encore repoussé devant le vieux manoir de Pontgibaud.

Ce fut dans le sang qu'il noya le chagrin que lui causait ce double échec. Il fit pendre tous les habitants royalistes de Marsat ; il mit le feu à la vieille forêt de Montel-de-Gelat et poussa dans le brasier ardent la population tout entière. Montaigut, Menat, tous les bourgs et villages sans défense, à dix lieues à la ronde, pâtirent de sa mauvaise humeur et de son dépit.

Cette fureur de destruction et de rapine passait pour de la virtuosité martiale et compensait la défaite. Comme l'a dit Sénèque, le meurtre commis en particulier est un crime, mais quand on le commet en masse, couvert du *paludamentum*, c'est chose glorieuse.

Le caprice, le hasard désignaient les victimes à dépouiller. C'était un titre à la dévastation que d'avoir été déjà dévasté, opprimé, pressuré.

Dans ces conditions, nulle cité ne pouvait avoir plus de titres qu'Aigueperse à subir de nouvelles exactions, elle qui, depuis le début des guerres religieuses, avait été déjà six fois prise, reprise, saccagée et mise à néant par les divers partis en armes. Canillac s'abattit donc sur Aigueperse, brûla deux villages, fit main basse sur trois cents bêtes à corne, quatre cents porcs et autant d'habitants, qu'il alla vendre et débiter sur les marchés voisins, à la plus grande gloire de l'humanité. Puis il s'en vint tenter sur Vichy un coup de force qui n'obtint qu'un succès éphémère.

Les royalistes ne demeuraient pas en reste et prenaient à tâche de démontrer que la férocité n'était pas le monopole de leurs adversaires.

De Chappes trônait à Maringues, sa ville natale, rayonnant de là sur les territoires limitrophes, et ne laissant échapper aucune occasion de terroriser ceux qui n'étaient pas de la secte.

Il apprend un jour que les catholiques de Beauregard-l'Evêque et ceux de quelques autres paroisses devaient, dès l'aube du lendemain, à l'occasion des Rogations, parcourir en longues files les campagnes avoisinantes pour demander à Dieu la conservation des biens de la terre. Il fait aussitôt sonner le boute-selle et va, avec une compagnie de cheveu-légers, s'embusquer dans la plaine de Champgarand, entre Médagues et Culhat.

Au loin sonnent les cloches des hameaux ; des cantiques se font entendre ; des voix confiantes lancent vers le ciel des hymnes d'espérance et implorent celui qui dirige le soleil, qui dispose des vents et des tièdes ondées. Bientôt apparaît la sainte cohorte, précédée de la croix du Christ. Voici les enfants de chœur aux tuniques blanches, les bannières des confréries, les diacres aux brillantes dalmatiques, les navetiers et les thuriféraires aux encensoirs fumants. Les fidèles égrenent le chapelet, récitent des litanies et psalmodient pieusement l'antienne liturgique : *Les collines bondiront et vous entendront avec joie*. La procession s'est arrêtée. Le prêtre s'apprête à bénir. Il appelle une dernière fois la miséricorde du Créateur sur les champs et sur les moissons, quand, soudain, les cavaliers huguenots s'élancent au milieu d'un tourbillon de poussière, se ruent avec des cris farouches sur les chrétiens inoffensifs et stupéfaits, massacrent sans pitié hommes, femmes et enfants qui se trouvent à la portée de leurs bras et se retirent triomphants, laissant le sol jonché de cadavres.

Chaque boucherie militaire faite par les troupes de Canillac était à Riom le signal de nouvelles proscriptions, en signe de joie et de force. Chaque revers, par lui éprouvé, amenait également des proscriptions nouvelles, en manière de représailles.

Le gâchis était à son comble. Lorsque, en effet, la direction n'existe plus, que les pouvoirs sont confondus, que la liberté des citoyens et la sûreté des propriétés sont méconnues, alors les passions des hommes ne peuvent enfanter que le désordre, c'est-à-dire le renversement de toutes les garanties d'une société régulière. Et, à peine enfanté, le désordre étend son empire sur le pays et le pousse fatalement sur la pente horrible du chaos.

L'anarchie à l'intérieur amena — c'était inévitable — la mutinerie des camps.

La Commission était trop préoccupée du soin de pourchasser les suspects pour s'enquérir des besoins des garnisons détachées ou pour y pourvoir.

Le sergent Laroche, qui commandait le fort de Davayat, ayant demandé, pour s'y maintenir, des vivres, des mousquets, des cordes à mèche et des balles, le Conseil fit la sourde oreille, puis, de guerre lasse, décida qu'il préférerait rendre le fort aux habitants. Il envoya à Davayat M. Daniel, prévôt des maréchaux, pour notifier cette résolution. Laroche, furieux, refusa d'obéir et, pour nourrir ses hommes, fit main basse sur tous les bestiaux de Charbonnières-les-Varennnes. Lorsque les pauvres paysans dépouillés vinrent se plaindre et demander justice, on les engagea à attendre le retour du gouverneur.

Marsat réclame à son tour des secours et des armes. On lui envoie..... l'adrosse des maisons où il y a des arquebuses à vendre.

L'ennemi reprend presque sans coup férir les forts de Sardon et de Persignat, que les troupes abandonnent de dépit de n'avoir pas été ravitaillées.

M de Bouzan annonce qu'il va se retirer du fort de Chatelguyon.

La dame de Blanzat demande, d'un ton comminatoire, un renfort de douze soldats.

Le château de Saint-Gervais, où commande M. des Noyers, se soutient en prélevant des droits sur les convois de sel. Quant au fort de Mozac, que dirige le capitaine Saint-Biard, il commet des déprédations inouïes et n'est au pouvoir de Riom que verbalement.

Il y a quatre mois que la garnison de Bourrassol n'a pas été payée, malgré l'importance de la place. Elle déclare qu'elle va plier bagages. La Commission lui fait parvenir un mois de solde, et le capitaine Rougier-Prandier s'entremet pour calmer les impatiences et arrêter les murmures. Ses efforts sont impuissants. Les Consuls expédient alors douze cents écus sur l'arriéré, mais il est trop tard. La troupe quitte ses casemates et ramène ses canons à l'Hôtel-de-Ville, laissant entr'ouverte derrière elle, par sa défection, une des issues les plus enviées pour l'ennemi.

La discipline n'était pas mieux observée dans les

rangs de la milice urbaine. Pour se dispenser d'obéir aux ordres de leurs chefs, les soldats de garde objectaient leurs affaires privées qui périclitaient, quand toutefois ils consentaient à objecter quelque chose. On convenait bien qu'il était urgent de faire appel à la troupe régulière, mais, comme il aurait fallu la payer, on restait dans un imprudent *statu quo*.

Cependant le nouveau gouverneur nommé par le roi, Charles de Valois, apanagé par Catherine de Médicis du comté d'Auvergne, venait d'arriver à Clermont. C'était un grand nom, un grand seigneur qui s'était déjà couvert de gloire aux journées d'Arques et d'Ivry. Devant lui les susceptibilités des capitaines antagonistes s'effaceraient sans doute, et sa valeur, en faisant pencher la balance du côté du Béarnais, allait changer la face des choses.

La Ligue joua aussitôt la contre-partie et appela, en toute hâte, le duc de Nemours pour venir prendre en mains les intérêts de la Sainte-Union. Opposer Nemours à Valois, le frère de Mayenne au bâtard de France, l'un à l'autre deux généraux de même envergure, c'était une habile tactique et le moyen de rendre les chances égales. Trop occupé dans le Lyonnais, Nemours ne put se rendre tout de suite aux instances réitérées des Riomois, mais il expédia en avant-garde son frère, Saint-Sorlin, et le marquis d'Urfé, pour retremper les esprits et mettre un peu d'ordre dans les affaires. A leur arrivée, il n'y avait plus sur les

courtines que de pauvres laboureurs sans armes ou armés de bâtons, quelques rares hallebardes et beaucoup de découragement.

D'Urfé et Saint-Sorlin introduisirent dans le service les réformes indispensables, établirent un conseil de guerre, mirent un frein à la licence et destituèrent les consuls et les capitaines de quartier. On refit à neuf le pont-levis de la Bade; on barricada les portes de Mozac et de l'Hôpital et on fit changer les serrures. Un canonnier arriva de Lyon pour réparer l'artillerie des remparts et pour l'approvisionner de poudre, au prix de 45 livres le quintal. Enfin on remit garnison à Bourrassol et, comme les soldats qui la composaient se plaignaient d'être en butte aux mêmes négligences que par le passé, il fut donné contrainte au sieur Plastrier, receveur des tailles, pour fournir régulièrement aux besoins de cette troupe.

Certes, durant les intervalles de cette reconstitution, le comte d'Auvergne eût pu aisément, avec un peu de détermination et de vigueur, en finir d'un seul coup avec la Ligue, en concentrant ses forces autour de Riom et en ne lui laissant pas le temps de reprendre haleine. Mais Charles avait, entr'autres, deux défauts : l'âpreté au gain et l'amour des femmes. C'était un cupide et un voluptueux.

Il était entré dans la province la torche à la main; il avait rapiné à force sur son passage; il avait livré Aigueperse, naturellement, au pillage de ses routiers

qui, en guise de dépouilles opimes, s'étaient partagé les bourgeois et les avaient vendus à la foire comme un bétail humain. Puis il avait annoncé à grand fracas qu'il allait mettre le siège devant Cebazat, véritable boulevard de Riom, pour attaquer ensuite dans son antre l'hydre du fanatisme.

Devant de pareilles menaces, et pendant qu'à Cebazat le brave capitaine Lacroix fourbissait ses arquebuses à croc, ses pics, ses pioches et ses engins de retranchements, Riom dépêchait des députés spéciaux au duc de Nemours pour presser sa venue, lui promettant de remettre à son argentier, s'il se hâtait, un présent de douze à quinze cents écus, et le nommant libérateur du territoire.

Heureusement Charles de Valois avait été arrêté à Clermont par les yeux fascinants de la dame de Florat, l'intrépide Madeleine de Pierre-Buffières, et le siège de la jeune femme l'occupait plus que le siège de Cebazat.

Monsieur de Nemours répond enfin qu'il va venir, car il a achevé de pacifier le Puy. La joie éclate sur tous les visages et l'on fait de grands préparatifs en blé, vin, foin, paille, avoine, bois, chandelle pour le recevoir. On délibère sur le cérémonial de son entrée : MM. de Justice marcheront les premiers ; les Consuls prendront le duc à la porte de la ville et lui en offriront la clef en argent ; les rues seront tapissées.

Il arrive. Hélas ! l'argent promis ne se trouve pas !

On députe des envoyés pour dire le manque de ressources, pour exposer la stérilité du sol, la misère de la population et pour demander que les corvées et impôts se portent de préférence sur les villages voisins. Mais maintenant M. de Nemours exige ce qu'on lui avait offert, et comment refuser à un chef suivi de vingt mille routiers ? Le duc s'empare du château de Montpensier, prélève sur Aigueperse une réquisition de six mille livres, et vient s'installer, dans les maisons de la pauvre ville en détresse, comme un garnisaire impitoyable. Riom est réduit aux plus misérables expédients pour se procurer l'indemnité promise. Des perquisitions armées sont faites dans les greniers et dans les caves. Les plus riches habitants sont imposés d'office ; on rafle toutes les farines. On saisit les blés et vins du prieuré de Cœur sous prétexte que le prieuré est sous la dépendance de l'église cathédrale de Clermont. L'hôtel des Monnaies frappe des liards doubles et des deniers.

Canillac rejoignit au quartier général celui qui était considéré comme l'âme du parti et lui exposa la mésaventure qui lui était survenue naguère devant Tournœl, mésaventure qui avait fait à son amour-propre une blessure non encore cicatrisée. La Ligue ne pouvait vraiment avoir l'air de reculer devant une femme. Nemours, sans perdre de temps, envoya un héraut d'armes à la châtelaine pour la sommer de se rendre. Lucrèce de Gadagne répondit en faisant pré-

cipiter le messager sur la roche abrupte qui servait d'assise à la citadelle. L'assaut commença. Chacune des enceintes fut successivement ébréchée par la mitraille. On se battit dans la cour, dans l'escalier, dans le vestibule. Ne reculant que pas à pas, la garnison se réfugia en définitive dans le donjon, d'où l'on ne put la déloger qu'au bout de trois jours, à l'aide de couleuvrines établies sur la montagne de la Bannière.

Du jour au lendemain la forteresse royaliste devint un repaire de Ligueurs.

Cependant, une armée aussi considérable que celle de M. de Nemours n'avait pu fouler le sol arverne sans faire trembler toute la partie de la province ralliée au trône. Une pareille invasion d'hommes d'armes constituait pour ses conquêtes, pour son influence un danger imminent, que pouvait seule conjurer l'arrivée des bataillons royaux que l'on avait mandés en toute hâte. Tout à coup circula la nouvelle que le maréchal d'Aumont, à la veille d'entrer dans le Lyonnais, avait fait volte-face du côté de l'Auvergne et venait avec ses troupes d'investir Saint-Pourçain.

La noblesse ligueuse releva le gant. Elle n'attendait qu'une provocation et brûlait de prendre sa revanche de Cros-Rolland. Nemours se précipite sous les remparts de la ville assiégée. Canillac, d'Urfé, d'Estaing, St-Hérem, de Lastic accourent sous sa tente; et là, au confluent de la Sioule et du Limon, au pied du coteau qui

domine la petite ville, dans le vignoble réputé qui l'enlace d'une ceinture de pampres, le choc se produisit furieux, ardent, acharné. Un moment le destin sembla se prononcer contre l'armée de l'Union. Sous le feu des serpentins et des fauconneaux ses lignes avaient faibli et son front s'était ouvert. Mais bientôt la fortune trahit le vieux maréchal. Une caque ayant sauté par la faute d'un artilleur, l'épouvante se mit parmi les Royalistes qui se débandèrent, jetèrent leurs armes et battirent précipitamment en retraite.

A la suite de ce combat, l'Union revit les beaux jours de sa puissance. Nemours put regagner Lyon en laissant à sa place dans Riom ses deux lieutenants d'Andelot et Montespan.

Avant de partir, il avait imposé une trêve que Charles de Valois avait dû accepter.



CHAPITRE XIX

Basmaison en exil. — La Coutume d'Auvergne. — Lettres de Binet et de Pasquier. — Estourbillon d'ambition. — Vie intime. — Retour de l'enfant prodigue. — Un roman qui finit bien. — La mort d'un sage.

Nous avons laissé Jean de Basmaison à Vic-le-Comte, sa ville natale, abritant au faubourg de Pougnet, *in agro Vicomilensi*, les jours proscrits d'une vieillesse inquiète et débile. Nous le retrouvons tout aussi grand dans sa modeste retraite qu'il l'avait été au prétoire des Grands-Jours ou dans la salle des Etats. La vertu est une sorte de censure privée qui n'a besoin d'aucun appareil pour commander le respect.

Il occupait les loisirs forcés que lui avaient faits l'injustice et l'ingratitude de ses concitoyens, à paraphraser, sur les conseils et avec les encouragements du célèbre du Moulin, *la Coutume d'Auvergne*, c'est-à-dire la loi municipale de son pays.

La Coutume était un droit introduit dans les mœurs

par la tradition, droit qui obtenait l'autorité de la loi sans en avoir le caractère. Elle était l'œuvre de la jurisprudence de l'opinion comme la loi est le plus souvent l'œuvre de la jurisprudence des arrêts. Tandis qu'à l'une il fallait la sanction du prince, il suffisait à l'autre d'avoir l'assentiment du public.

L'unique base du droit coutumier était l'usage constant, d'où le proverbe : *Une fois n'est pas coutume*. Mais rien n'est plus variable que l'usage. Aussi comptait-on environ soixante coutumes locales ne s'appliquant qu'à une ville, un village, une bourgade. Quelques cités même, divisées en plusieurs fiefs, obéissaient, suivant les quartiers, à diverses coutumes et dépendaient de juridictions différentes.

L'Auvergne, spécialement, présentait d'autant plus de bigarrures que son territoire était régi par un mélange de coutume et de droit écrit. Les statuts et règlements qui la concernaient n'avaient primitivement été consacrés par aucun texte.

Mazuer s'était borné, vers 1400, à en recueillir les éléments dans sa *Practica forensis*, traduite plus tard par Antoine Fontanon. Il devait être donné au xvi^e siècle de les voir tirés du chaos et coordonnés en corps de doctrine.

La première rédaction en fut faite en 1510, par Antoine du Prat, premier président au Parlement, depuis chancelier, jaloux de colliger les lois municipales de sa patrie.

Après lui, la même tâche avait séduit les esprits les plus sérieux.

Deux commentaires de la Coutume furent publiés en 1548, l'un par Publicius Aymond, l'autre par Jean Bessian de Preyssac. Antoine Rigaud, avocat à Riom, rédigea, quelques années après, un traité *De Consuetudinibus Arvernorum*. Puis André d'Apchon de la Ronade, lieutenant-général de Salers, et de Combes, avocat du roi à Riom, écrivirent sur le même sujet. Mais tout cela n'avait pas dissipé la confusion et les nuages inhérents à la matière. Le travail de du Prat et des commissaires royaux n'avait pas duré deux mois et se ressentait de sa précipitation. Publicius avait écrit à Montferrand, mais il était Piémontais. Bessian, au contraire, était Auvergnat, mais il exerçait la profession d'avocat à Toulouse. Les élucubrations de d'Apchon et de de Combes étaient demeurées manuscrites.

Basmaison que Durand, Consul, Prohet et Chabrol devaient imiter plus tard, était donc en réalité un initiateur, et un initiateur d'autant plus compétent qu'il avait déjà fait paraître, dans les débuts de sa carrière, un *Traité des fiefs*, universellement apprécié.

Il s'adonna à son œuvre avec le savoir, la solidité de raisonnement et la conscience qui le distinguaient, comptant bien ne faire de sa *Paraphrase* qu'une introduction à un plus important ouvrage auquel il mit la main, sans doute, mais dont on n'a pas retrouvé les pages après sa mort.

L'étude cependant ne le consolait pas de l'exil.

Il écrivait à Claude Binet de longues et touchantes lettres, où respirent le patriotisme le plus pur et une mélancolique tristesse.

Le vieillard doux et timide semble demander pardon de n'avoir fait de mal à personne. Il s'est toujours borné à former les vœux les plus ardents pour ses compatriotes et pour Riom, *sa nourrice*, pour laquelle il ne croit pas avoir été une cause de déshonneur. Il se plaint doucement de ce qu'une foule ignorante a dirigé contre lui les traits de la calomnie en faisant circuler des bruits iniques propres, à ternir sa réputation.

« Qui m'a jamais vu, s'écrie-t-il, ourdir des trames »
» contre mes concitoyens que j'ai toujours unique-
» ment affectionnés ? Qui m'a vu me souiller d'une
» cupidité sordide ? Le contraire n'est-il pas attesté
» par la médiocrité de ma fortune qui cependant suffit
» à mes besoins ? »

Il soignera dans l'exil, ajoute-t-il, sa santé chancelante depuis le jour où l'Auvergne, autrefois prudente et fidèle à ses rois, semble être tombée en démence. Il est maintenant vieux et cassé, affaibli par l'âge et par la douleur. Binet, plus robuste, plus jeune, restera à la hauteur de ses fonctions et résistera à ce siècle impie, tandis que lui mourra au milieu de ses livres plutôt que de vivre à la ville avec des loups.

Binet, son ami Binet, le magistrat intègre, doué du vrai courage civil et qui n'obéit qu'à son devoir, lui répond en latin élégant :

L'émeute, lui dit-il, s'est introduite dans le temple de la Justice dont elle a interrompu le cours. Il le félicite de s'être réfugié dans la retraite paisible des muses pendant que les mers sont agitées. Il restera ainsi à l'abri des fureurs de la Ligue, cette maladie populaire, cette peste contagieuse dont le pays est infesté. Il pourra ainsi décrire élégamment, comme sur une table votive, en payant du rivage son tribut à Neptune, le naufrage public en même temps que les malheurs privés. Binet s'entretient ensuite des tristes calamités qui désolent l'Auvergne, « avec un certain plaisir qui n'est pas toujours infructueux en ce qu'il inspire la constance dans l'adversité et fait quelquefois trouver des armes contre elle.

» Quant à moi, continue-t-il, j'ai été au-devant du
» mal dès sa naissance, comme mes fonctions m'en
» faisaient un devoir ; j'ai assisté à la chute de la pro-
» vince, mais j'y ai assisté vainement et sans pouvoir
» la prévenir. J'y assiste encore maintenant, en butte
» aux outrages et aux menaces, mais toujours en vain
» et comme si j'assistais à des funérailles ; car, sur ce
» vaisseau de la France, où nous sommes tous violem-
» ment poussés, et sur lequel nous nous agitions, il
» arrive la même chose qu'aux navigateurs ; nous
» courons tous un danger, la fuite est rendue impos-

» sible par la crainte de voir briser le navire ; le péril
» menace aussi bien celui qui est à la proue que celui
» qui est à la poupe. C'est pour tous la perspective
» d'un naufrage commun.

» Si rien n'y met obstacle, les événements si rapi-
» des qui sont survenus, annoncent une longue durée
» de la tyrannie populaire et de l'ambition des princes
» qui ont à cœur les nouvelles doctrines ; une longue
» suite de meurtres, de destructions, de rapines et le
» bouleversement de l'État.

» Sur ce théâtre lamentable, nous ne serons pas de
» simples spectateurs, mais bien des acteurs en
» scène représentant, non comme dans la fable Œdipe
» ou Antigone, ou les autres noms des malheureux
» tragiques de Thèbes, mais, hélas !..... véritablement
» et trop réellement nos propres personnages. »

Cependant Binet pense qu'il ne faut pas tellement
s'affliger qu'il n'y ait pas de place pour une toute petite
espérance. Grâce aux conseils des hommes honnêtes
et prudents, le peuple, qui excite cette fermentation,
reprendra la paix et la tranquillité, lorsque, après
avoir jeté son écume, il sera rendu à lui-même, lors-
qu'il aura vu s'évanouir toutes ses espérances et qu'il
sera enfin lassé de la discorde et du pillage.

« Mais laissons ces plaintes ; les antécédents de
» notre vie écoulée, dans la culture des lettres, et notre
» bonne réputation nous font un rempart contre les
» efforts clandestins de la calomnie ; nous ne failli-

» rons pas à notre devoir ; et de même qu'on acquiert
» plus de gloire dans un combat disputé, l'espérance
» de vaincre n'est pas incertaine lorsqu'on a pour soi
» la raison ; et cette victoire sera suffisante si, au
» prix de ma mort, la chose publique est sauvée. Je
» vous exhorte donc à prendre part à cette lutte et
» vous conseille d'autant plus sincèrement de revenir
» que, plus expérimenté, vous touchez presque au
» terme. Car notre ville, privée de vous et des conci-
» toyens qui vous ressemblent, gémit de votre
» absence ; ceux-là même que vos seules vertus ont
» fait vos ennemis et qui voient avec indifférence les
» ruines de la patrie chancelante, en gémiraient
» aussi, si la fureur de l'envie n'avait tari leurs larmes. »

Enfin Binet ne souhaite le prompt retour de Basmaison qu'autant que sa santé le permettra. Il craint que les études sérieuses auxquelles il se livre, pour terminer ses longs ouvrages, ne mettent un obstacle à son rétablissement et il ne connaît rien, si ce n'est la force d'âme de Basmaison, qui puisse lui permettre de faire de tels travaux comme en se jouant ⁽¹⁾.

(1) Les deux lettres de Basmaison et de Binet se trouvent en tête de la *Coutume d'Auvergne* de Consul, édition de 1667.

Elles sont adressées :

« A illustre homme, Claude Binet, juge des plus savants et des plus intègres chez les Arvernes.

» A Jean de Basmaison, jurisconsulte très savant et très célèbre défenseur des causes au prétoire des Arvernes.



Dans les premiers mois de 1592, Basmaison céda aux instances de Binet et rentra à Riom, où les passions étaient moins vives. Mais, froissé par les injustices et les déboires dont il avait été victime de la part de ses concitoyens, il songeait à quitter le barreau, et, pour procurer à sa vieillesse un repos acheté par trente années passées sous la robe d'avocat, à solliciter la place de lieutenant-général au Présidial, que les ordonnances d'Henri III avaient transféré à Clermont. Avant néanmoins de prendre un parti, il voulut consulter Etienne Pasquier, sa seconde conscience. Pasquier n'approuva pas cette velléité d'ambition, et l'en dissuada dans une longue épître, fort spirituelle et empreinte d'une grâce naïve.

Il lui mandait :

« Pauvre malheureux que vous estes ! Quelle opinion
» nouvelle d'ambition est-ce qui vous a surpris de
» vouloir quitter cette belle profession d'avocat en
» laquelle vous estes roi dans votre ville pour entrer
» sous un nouveau joug de servitude de juge ? Il y a
» trente ans et plus que vous tenez un des premiers
» lieux parmi ceux de nostre ordre en vostre pais ;
» estant chéry et aimé des grands, respecté du commun
» peuple, vivant en une honeste liberté sans altération
» de vostre conscience : — et maintenant qu'estes
» arrivé sur l'aage, désirez, ainçois ambitieusement
» poursuivez d'estre lieutenant de province.
» C'est pour procurer à ma vieillesse un repos,

» dites-vous, et avancer ma famille. O imaginaires
» discours dont nous nous trompons aisément quand
» nous chatouillons nos pensées de quelque vaine
» ambition ! Que vous pensiez que, voguant au milieu
» des flots, vous soyez arrivé au port ! Estant avocat
» du commun, votre fortune dépend de vous et de votre
» fonds ; estant appelé à cest estat vous dépendrez
» désormais des grands qui le vous auront octroyé,
» et si ne satisfaites à leurs opinions vous perdrez en
» un instant toutes leurs bonnes grâces, ainsi que nous
» voyons un estourbillon estre enlevé par le vent.....
» Pour cette cause je serai toujours d'avis que vous
» vous réconciliez avec vous-même et repreniez votre
» vieille route. Et surtout estimez que si votre estat
» estait vénal il y a tel qui en voudrait bailler trois et
» quatre fois plus d'argent que de l'office que souhaitez..... »

Pasquier ajoute toutefois que, pour le contenter, il a parlé à ceux qu'il croyait pouvoir agir dans ses intérêts, et il prie son vieux camarade de prendre ses observations « comme fait le malade une médecine qui lui est amère en la prenant, mais en après produit de beaux effets de guérison. »

Du reste Pasquier, comme dernier argument, lui indique le peu de cas qu'il faut faire du transfert à Clermont des établissements judiciaires de Riom :
« Mais encore passant plus oultre, il fera ici l'astrologue, car voyant que la chose tire en longueur, il

» pronostique que l'on trouvera tant d'obstacles en
» cest établissement du siège présidial à Clermont,
» que ceux qui en ont esté les premiers auteurs et
» promoteurs trouveront à la longue plus expédient
» de laisser, comme on dit, le moustier où il était. »

On verra que Pasquier pronostiquait juste, car Henri IV avait trop de prudence pour réduire inutilement au désespoir une ville qu'il valait mieux conquérir que s'aliéner à jamais.

Grâce peut-être à ces sages conseils, les projets de Basmaison s'évanouirent *comme un estourbillon*.

Mais ce qui est assez piquant, c'est que Pasquier, qui ne trouvait rien de si beau que l'indépendance de la profession d'avocat, accepta et sollicita peut-être une charge de conseiller au Parlement de Paris et ensuite une d'avocat général à la Chambre des comptes, pour la résigner à un de ses fils.

Basmaison s'éloigna bien un peu des travaux du Palais, mais ce fut pour se délasser aux travaux de cabalistique qui lui avaient toujours été familiers. Ce fut l'unique faiblesse de sa vie, et encore était-ce une des faiblesses du temps. Chacun d'ailleurs a sa faiblesse. Celle de Pasquier était de rimer. Il rimait fort mal, mais il rima longtemps, puisque, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, il composa sa propre épitaphe, qui se terminait ainsi :

Octante ans j'ay passez : ores je me repose,
Fort de corps, fort d'esprit : mais las ! c'est peu de chose
Tout cela si, toi, Dieu miséricordieux,
Tu ne loges, ô seigneur, ma pauvre âme en tes cieux !

Dans ces deux hommes du XVI^e siècle, vivant, l'un au centre du mouvement intellectuel, l'autre au cœur même de la province, hommes pratiques mais capables cependant d'aborder les plus hautes régions de la théorie, possédant un riche fonds de bon sens et l'éloquence naturelle d'une belle âme, religieux mais indépendants, amis du roi mais amis du peuple, on ne peut s'empêcher de retrouver les germes de la nouvelle société française.

Ce sont bien là les premiers chefs de cette aristocratie bourgeoise, fortement empreinte de nationalité, dont l'arme était la pensée, et sur laquelle, durant deux siècles, allaient s'étayer l'unité et la grandeur du pays.

Parvenus au terme de leur laborieuse carrière, vers le couchant de la vie, Pasquier et Basmaison éprouvèrent le besoin, commun à tous, de se réfugier plus étroitement dans les joies intimes de la famille. Mais que de tristesses sillonnèrent le calme de leur foyer !

Le plus jeune des fils de Pasquier, Pasquier de la Miraudière, avait été tué en 1590, dans la petite ville de Meung-sur-Loire, en s'*opiniâtrant* à la défense d'une

tour occupée par les Ligueurs. La même année, la femme de Pasquier, M^{lle} de Montdomaine, succomba aux mauvais traitements que lui avaient fait subir les partisans de la Ligue. Quelque temps plus tard la mort devait encore faucher un autre de ses enfants, le capitaine Pasquier de la Ferlandière, n'épargnant que les deux dernières branches de l'arbre, Théodore et Nicolas, pour entourer d'un pieux attachement « cette vieillesse chenuée d'expérience, sous l'écorce de laquelle on retrouvait la sève d'une jeune plante. »

Le vieux feudiste riomois avait aussi traversé une épreuve bien sensible. Depuis la résolution de son fils, Amable de Basmaison, sa douleur était immense. Il ne pouvait comprendre, lui, l'homme antique, toujours dominé par les austérités du devoir, qu'un des siens eût dévié de sa première éducation et opposé un sanglant démenti aux enseignements paternels. Il ne voulait plus revoir ce fils, dans l'âme duquel il avait vainement essayé de verser un peu de son âme. — Mais, malgré lui, cette place vide lui serrait le cœur et la pieuse vénération de ses autres enfants, la tendresse filiale que lui témoignait la jolie Catherine de Murat ne pouvaient lui faire oublier l'absent, celui que le droit d'ainesse faisait le chef de la famille après lui.

Ce fut encore l'amitié qui intervint, bienveillante et douce, pour rétablir l'harmonie et amener la réconciliation désirable.

Pasquier aimait ce jeune Amable, qui avait été l'ami d'enfance, le compagnon d'armes de son fils, qui avait recueilli sur le champ de bataille son dernier baiser et son dernier soupir, et dans la jeune ardeur duquel il retrouvait les chaudes impressions de son adolescence.

Il l'eut bientôt disposé à la déférente obéissance qu'il devait à l'auteur de ses jours et il put écrire au père désolé, tout disposé à se laisser convaincre :

« Mon vieil ami,

» Votre fils a repris et reprend de jour à autre,
» de bien en mieux, le train que vous désirez de ses
» études. Il se fait beau et grand, non seulement de
» corps, mais d'esprit. Je n'en ai pas voulu croire
» ce qui m'en a été rapporté par mes enfants, mais
» moi-même l'ay voulu sonder au vif de sa leçon à
» l'impourvu, et si le dire des veneurs est vrai, qu'on
» reconnoist le cerf par les voyes, je vous promets
» qu'en aurez un contentement tel que souhaitez. Ça
» est un bon vin qui, du commencement pour sa force
» rompt les cercles de son vaisseau, et maintenant
» qu'il est rassis, il sera des plus souëfs et délicats.
» C'est pourquoi je vous conseille que dorénavant,
» oubliant le passé, vous embrassiez ses actions
» comme bon père. Ce dont je me suis fait fort est



» d'être caution envers vous deux : envers vous qu'il
» sera bon fils, qu'il aura le dessus au bien faire sur
» ses autres frères et sœurs, comme il a l'avantage de
» l'âge ; envers luy que le favoriserez désormais non
» seulement comme vostre aîné ains comme le mieux
» aimé. Ce n'est pas petite victoire à vous de l'avoir
» dompté et réduit selon vostre volonté aux études,
» après avoir quelque temps suivy les armes, aux-
» quelles il semblait être naturellement enclin. Aussi
» n'est-ce pas autre petite victoire à luy, de s'estre
» vaincu soy-même pour vous obéir. »

On s'oublierait aux charmes de la route tant on se
complaît à ce style plantureux et qui sent le terroir.

Amable revint donc à Riom comme l'enfant prodigieux rentre au bercail. Il y revint le cœur palpitant d'une espérance longtemps comprimée, l'âme inondée d'une source fruste de poésie.

En se revoyant, les deux fiancés, Amable et Catherine, « commencèrent à faire fontaine de leurs yeux, oubliant en une minute tout le maltalent qu'ils avaient eu. »

Il lui disait : « Mais votre nom, je l'ai bégayé dès l'enfance ; votre image, je l'ai toujours gardée vivante ; laissez-moi vous adorer puisque je vous ai retrouvée ; voilà si longtemps que je vous aime ! »

Elle, l'enfant d'habitude espiègle et mutine, se réfus-

giait dans sa tendresse, paralysée par le désir d'écouter encore cette parole qui la ravissait, cette jolie musique d'amour, désir venu de loin, désir qui l'effleurait comme une aile d'oiseau.

Le plus souvent, ils échangeaient sans paroles des pensées, immatérielle causerie, distiques alternés d'une églogue angélique.

A quelque temps de là, Amable fut nommé receveur des consignations et contrôleur des finances à Riom. Il épousa enfin sa bien-aimée Catherine de Murat. De cette union devait naître Jeanne de Basmaison, future épouse de Jacques Chabrol, le célèbre avocat.

L'épithalame fut presque tracée sur une tombe.

Jean de Basmaison, dont l'existence recueillie n'avait présenté qu'un seul épisode dramatique dans l'émouvant orage de la fin du siècle, qui avait tenu avec une opiniâtreté obscure mais pleine de caractère le drapeau du peuple, *accueilli par tant de moleste et d'oppression*, Basmaison s'affaissait sous le poids de l'âge, dans la solitude que le monde lui avait faite. Au seuil de l'éternité, il relisait la Bible et Sénèque, attendant que sonnât sa dernière heure.

Il balançait quelques jours « entre le sain et le malade » et expira enfin, au mois de février 1594, en répétant sa devise favorite : *Sperandum in Domino*.

Il s'éteignait dans une nuit épaisse avant d'avoir vu poindre les premiers rayons de l'avenir et luire la paix qu'il avait tant souhaitée.



Il avait vécu sous six règnes : François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV.

Son maître, le grand Cujas, ne l'avait précédé que de quatre mois dans la tombe.

CHAPITRE XX

Une dynastie de la main gauche. — La cour d'Issoire — Surplum d'Espagnon. — Echer de Sauxillanges — Le bar de Saint-Yvoine — Le boucher vengeur. — Assassins de d'Allègre et de la marquise d'Estroca — Contraste.

Il nous faut revenir de quelques mois en arrière pour rejoindre certains des personnages les plus saillants de notre récit et esquisser la suite des événements politiques survenus pendant que la fortune étendait, presque simultanément, sur la famille de Basmaison, un voile nuptial et un suaire.

On eût dit que la guerre civile n'avait pour but que de satisfaire des ambitions ou d'assouvir des appétits.

Au sortir de la plaine des Ardey, d'Allègre avait couru à Corbeil, où se trouvait le roi, avait obtenu de lui sa nomination de gouverneur d'Issoire et était venu prendre possession de la ville comme il aurait



pris possession d'une principauté. Le nouveau souverain avait fait son entrée solennelle sous un dais de pourpre et d'or, au milieu de démonstrations joyeuses accueillant son avènement.

Le lendemain, la marquise d'Estrées, Françoise Babou de la Bourdaisière, était arrivée avec tout son train pour partager le trône de son amant. « Aussi belle en ses vieux jours, dit Brantôme, que l'on eust dit qu'elle eust esté en ses jeunes ans, si bien que ses cinq filles qui ont esté des belles ne l'effaçaient en rien. » Le fard, néanmoins, et l'art de la peinture, quoi qu'en dise le charmant conteur, n'étaient pas étrangers à la beauté de la marquise, qui semblait devoir faire souche de reines.

En effet, au moment même où elle ceignait, de la main gauche, son front vieilli de la petite couronne d'Issoire, une de ses filles, Gabrielle, séduite elle aussi par les mirages du diadème, se laissait aller aux promesses d'un roi prometteur par excellence. Henri IV, « percé de mille dards », déguisé en paysan, lui jurait, dans les chambres écartées du château de Cœuvres, de mettre sa main droite dans la sienne et de confier à ses entrailles l'avenir de la dynastie.

Singulière famille que cette famille d'Estrées, où, de génération en génération, les filles étaient aussi décriées que les hommes étaient vertueux. La mère de la marquise avait rempli la cour du bruit de ses aventures galantes. Elle-même et sa sœur, M^{me} de

Sourdis, avaient atteint les derniers degrés du libertinage ; ses filles se signalaient déjà par la conduite la plus licencieuse, et l'une d'elles, Angélique, abbesse de Maubuisson, avait dû être déposée par suite de ses aventures scandaleuses. Aussi le poète Sigogne, dans une épigramme cruelle mais juste, a-t-il pu s'exprimer ainsi en parlant de Gabrielle :

Catin dont les sœurs sont catines ;
Sa grand-mère le fut jadis,
Sa mère, tantes et cousines,
Hormis madame de Sourdis.

Ce dernier trait était le plus sanglant.

Grâce à la marquise d'Estrées, Issoire devint le pendant d'Usson.

Une véritable cour s'était formée autour d'elle et de d'Allègre. Yves avait ses conseillers auliques, Jean, Vital et Etienne Aulteroche, un secrétaire des commandements, le beau Lyron, des gardes et des satellites. M^{me} Babou avait des écuyers servants, des dames et des demoiselles d'honneur, au nombre desquelles figuraient deux de ses filles, Diane et Françoise, qui étaient venues auprès de leur mère dans l'espérance d'y trouver des épouseurs, et que d'Allègre, « leur second père, baisait de pied en cap. »

Elle exigeait impérieusement de tous ses sujets l'obéissance, les hommages et les adulations. Ses

exigences étaient aussi grandes que son orgueil était irascible. Pour elle seule les étoffes rares, les beaux affiquets, les multins de taffetas, l'élégant vertugadin, les dentelles en points de Flandre et d'Angleterre ; pour elle les bijoux précieux, les poudres et parfums d'Italie, l'éclat des diamants, les perles fines, l'éblouissement des parures. La soie était absolument interdite à ses humbles sujettes, les dames d'Issoire. La plus légère infraction à ses ordonnances somptuaires était punie d'amende et même de peines corporelles. Défense à toutes d'être plus belles que la reine. Elle eût presque défendu d'être plus jeune si elle ne s'était pas crue toujours jeune,

La cité subissait l'oppression la plus tyrannique. Elle se courbait tremblante sous le joug des nouveaux despotes, couvant la haine sous une terreur inquiète. Le marquis levait sur elle taxes, gabelles et corvées pour s'entourer des magnificences de la vie, pour suffire aux festins succulents et aviver le faste oriental dans ce château dansant et bruissant. Les salons du palais regorgeaient de plats adulateurs. Le maître de céans, joueur effréné, ne quittait pas les tables de jeu, grossissant par ses gains son aumônière de velours, fronçant le sourcil au moindre échec, ne s'interrompant que pour signer un ordre d'incarcération ou pour s'endormir, ivre de vin et d'amour, sur les genoux de sa maîtresse.

Les Aulteroches, avons-nous dit, occupaient le pre-

mier rang après le gouverneur, et en profitaient pour donner un libre cours aux sentiments vindicatifs qui s'étaient amassés dans leur cœur, à la suite de la reprise d'Issoire par le comte de Randan. Pour n'être que des tyrans en sous-ordre, ils ne s'en montraient pas moins cruels et atrabilaires. Tous ceux-là tremblaient devant eux qui n'étaient pas leurs créatures.

L'un d'eux jeta sur la femme de l'un des Consuls, le lieutenant Espagnol, un regard de convoitise. La dame était une des femmes les plus élégantes d'Issoire, réputée pour sa beauté autant que pour sa vertu. On citait sa chevelure blonde, opulente et crépelée qui couronnait son front d'une auréole nuageuse, une sorte de morbidesse ou de nonchalance qui la rendait charmante avec sa tête alanguie sur son cou de cygne. Rien en elle d'olympien ni de sculptural, mais une grâce infinie sous le léger givre de poudre que nuançait le rose de ses joues. On comprenait, en la voyant, que la fable eût fait Vénus plus belle que Junon.

La jeune femme adorait son mari, ainsi que le joli petit chérubin, fruit d'un hymen qu'aucun nuage n'avait troublé. Elle repoussa avec indignation et mépris une poursuite qui lui était odieuse.

Aulteroché jura de se venger.

Il dénonce au gouverneur le Consul qu'il représente comme un méchant homme, un ennemi personnel, un Ligueur obstiné, déplorant la mort de Randan et

entretenant de sourdes menées pour livrer la ville aux ennemis. Il dénonce la femme à la marquise comme ayant à diverses reprises parlé d'elle irrévérencieusement, narguant les prétentions surannées des *marquises de plâtre* peintes avec plus de soin que les tableaux d'ancêtres dont elles sont l'original.

Blessé dans son orgueil et dans son amour-propre, aigri par les incitations venimeuses de sa maîtresse, d'Allègre saisit avidement l'occasion qui s'offrait d'étouffer l'insulte en écrasant l'insulteur. Il fait enlever par deux estafiers le pauvre Consul qui, de sa vie, n'avait conspiré ni ourdi aucune trame et le fait jeter dans un cachot. Qu'importent les formes de la justice, les témoignages, les interrogatoires, l'instruction, en un mot, d'un procès à celui qui n'agit que d'après son bon plaisir et en vertu de son autorité dictatoriale ? Le prisonnier était peut-être innocent, mais il fallait qu'on le considérât comme coupable, que son châtiment fût exemplaire, que son supplice torturât le cœur de sa famille ! — Le marquis décida que d'Espagnon serait pendu.

Il n'y avait pas de bourreau à Issoire, mais il y a toujours des misérables prêts à ramasser un salaire dans la boue ou dans le sang. D'Allègre en trouva un dans le faubourg du Pont, le paya d'avance et grassement et lui ordonna d'exécuter son condamné avec la plus grande lenteur possible, de manière à prolonger son agonie.

Il était huit heures du matin ; le Consul gisait sur son grabat, en proie à une fièvre brûlante pleine d'hallucinations. Son jeune fils s'était endormi à ses côtés et sommeillait paisiblement. L'exécuteur pénètre dans la prison, secoue brutalement le malade et lui dit que le gouverneur désire lui parler. C'est peut-être la proclamation de son innocence, peut être la liberté, les baisers de sa femme, les joies du foyer qui vont lui être rendus ! Il se lève en toute hâte, s'habille rapidement et suit l'émissaire silencieux.

On arrive sur la place du château, où logeait le gouverneur. Le Consul s'arrête, terrifié à la vue d'une potence dressée devant les fenêtres. Le bourreau lui ordonne de monter à l'échelle. Le malheureux proteste et supplie. Quels sont ses accusateurs ? Quel est son crime ? Quels sont ses juges ? On lui enfonce dans la bouche, avec férocité, un baillon qui fait jaillir le sang ; il est lié, entraîné et porté sans pitié sur l'échelle fatale.

Avertie de ce qui se passait, sa femme accourt à demi-vêtue, effarée, le cœur battant violemment dans sa poitrine dilatée. Toute cette nature habituellement anéantie s'est ranimée. C'est Camille indomptée, la mère des Gracques. Elle aperçoit d'Allègre et la marquise d'Estrées considérant de la fenêtre, avec un sourire de satisfaction, les apprêts du supplice, savourant les angoisses du mari, l'humiliation de la femme. L'infortunée se jette à genoux et demande

grâce, les mains jointes, le visage inondé de larmes. Le feu monte de l'âme à son regard : — « Ah ! Monsieur, miséricorde ! Miséricorde, Madame ! » — « Je ne suis qu'une femme de plâtre, » répond impitoyablement la marquise, tandis que d'Allègre se borne à fermer la fenêtre. Et l'exécution s'achève, barbare, odieuse, lente, pendant que la pauvre femme s'affaisse évanouie.

Cet exécrable assassinat couvrit le gouverneur et sa maîtresse d'un opprobre ineffaçable. Sous les sourires étudiés des courtisans, sous les protestations les plus adulatrices, on sentait une sourde révolte provoquée par l'abominable forfait. Une partie du mépris public se reportait sur les misérables provocateurs du meurtre, Lyron et les Aulteroche, qui, sentant la réprobation générale peser sur leurs têtes, en conçurent contre leur maître un amer ressentiment. Ils se préparèrent dans l'ombre à tisser contre lui les fils de quelque perfide machination.

Ainsi que tous les potentats, le marquis rêvait d'agrandir ses Etats et de s'emparer d'abord de Sauxillanges, puis de Saint-Germain, capitale du petit pays de Lembron, dont l'occupation eût fort convenu à ses projets.

Supposant que toutes les consciences étaient à vendre pourvu que l'on y mit le prix, il proposa une forte somme à certains officiers de Sauxillanges, pour lui procurer l'entrée de la ville. L'offre fut acceptée,

mais le capitaine de la place, aussitôt prévenu, avisa Canillac de la tentative projetée. Canillac embusqua des troupes dans un bois voisin du lieu par où l'escalade devait être pratiquée. D'Allègre arriva peu de temps après avec sa compagnie, plein de confiance et calculant d'avance les bénéfices de son expédition tant en gloire, qu'en autorité et en richesses. Ses espérances furent bien déçues. Une pistolade s'étant fait entendre, les Ligueurs, qui n'attendaient que ce signal, s'élancèrent sur d'Allègre, et décimèrent à bout portant tous ceux de ses hommes qui ne réussirent pas à s'échapper par la fuite. Yves lui-même reçut un coup d'épée qui fendit son armet et lui effleura la tête. Il se sauva à toute bride au château de Vinzelles.

Depuis la mort d'Espagnon, les entreprises du gouverneur semblaient condamnées à l'insuccès. Une sorte de malechance s'appesantissait sur lui.

Sa tentative sur Saint-Germain-Lembron échoua plus malheureusement encore que celle de Sauxillanges.

D'Allègre avait conçu le projet de pétarader cette ville et de l'escalader de nuit. Il arriva près du bac de Saint-Yvoine avec quatre cents soldats, presque tous habitants d'Issoire. La nuit était obscure, la pluie tombait avec fracas, le tonnerre grondait, tout paraissait devoir favoriser une surprise.

Sur la rive de l'Allier, le marquis faisait embarquer

ses compagnons, pour les transborder de l'autre côté du fleuve. Deux batelées avaient déjà passé une soixantaine d'hommes et, pour la troisième fois s'opérait le chargement de passagers, lorsque soudain retentit le bruit d'un gros de cavaliers accourant à toute bride.

D'Allègre croit que ce sont les hommes d'Auteyras qui arrivent de Billom pour lui prêter main forte, mais une décharge formidable a bientôt dissipé son erreur.

L'épouvante saisit sa troupe qui se précipite pêle-mêle sur le bateau surchargé. L'esquif démarre et suit le fil de l'eau. Il va à la merci de Dieu, les avirons perdus, fouetté par les vagues, soulevé par d'énormes bouillons, courant à une perte inévitable. Les soldats, pâles de frayeur, se troublent sous l'imminence du péril. Les Ligueurs bordent la rive le long de laquelle se balance la frêle embarcation et font pleuvoir sur elle, à chaque lueur d'éclair, les décharges les plus meurtrières. Chaque coup de mousquet porte dans la cargaison humaine. Le sang se mêle aux flots écumeux ; les cris d'agonie succèdent aux explosions ; la nacelle à la dérive va se briser contre un rocher. Tout s'effondre et disparaît dans le gouffre. Et lorsqu'un malheureux émerge de l'onde, disputant sa vie à la rivière, une balle vient l'achever et le replonger dans l'abîme.

Ce fut pitié de voir cette inoubliable scène de désolation. D'Allègre ne put en supporter l'affreux spec-

tacle. Il s'en alla comme fou à Meillaud d'où, durant plusieurs jours, il n'osa sortir, en proie qu'il était à un abominable cauchemar.

La nouvelle de cette catastrophe souleva dans Issoire une violente rumeur. Au milieu du deuil général, la population fit entendre des cris de mort. Les bourgeois se concertaient de cette façon :

— Sang de Jésus-Christ ! disait l'un, le porc n'est-il pas suffisamment engraisé à nos dépens, que nous hésitions à le saigner ?

— Il faut attendre, disait l'autre, la Notre-Dame d'août, de peur d'offenser la sainte Mère de Dieu, dont on va chômer la fête.

— Ce serait plutôt l'encenser dignement que de lui présenter en holocauste les boyaux de ces deux païens maudits.

— Nenni, l'Eglise a horreur du sang, et mieux vaut s'absoudre à l'avance du péché en gagnant des indulgences.

Pour les plus modérés, ce n'était donc que partie remise.

Lyron et les Aulteroché comprirent qu'ils étaient perdus s'ils ne se mettaient ouvertement à la tête du mouvement. Ils étaient, d'ailleurs, devenus l'objet de la méfiance du gouverneur, qui, plusieurs fois, les avait menacés de la hart et qui se montrait envers eux, depuis les derniers événements, intraitable et terrible. Ils étaient l'objet des caprices de la

marquise qui les humiliait par les exigences les plus étranges et par les sarcasmes les plus insolents.

Le marquis se vautrait dans l'orgie ; la vieille courtisane se couronnait de fleurs, se pomponnait d'atours, se parfumait d'onguents, tandis que leurs cercueils se préparaient.

Le 8 juin 1592, Lyron, en compagnie des Aulteroche, réunit les mécontents les plus disposés à la sédition, les fait descendre dans sa cave, les fait boire jusqu'à l'ivresse et les harangue en termes de feu. « Jurez, dit-il, qu'avant que l'aube se lève, le tyran et sa misérable complice auront cessé de nous opprimer. » On jure. Le grand Bessant, boucher de son métier, se distingue par l'énergie de ses serments. On boit encore, et la bande devenue farouche, se dirige vers la maison du gouverneur.

La tourbe emplit les salles et les plates-formes ; plusieurs vont au pillage sans se soucier du but défini de l'émeute.

M^{me} d'Estrées reposait aux côtés du marquis d'Allègre. « Oyez les féroces clameurs, s'écria-t-elle en entendant du bruit aux poternes ! Je sens la mèche et l'odeur de la poudre. Plût à Dieu que nous puissions nous cacher dans les entrailles de la terre ! »

« A ces mots, raconte l'auteur des *Annales manuscrites d'Issoire*, Yves se jeta à bas du lit et s'empressa de mettre escabelles, coffres, tables et autres choses pour empêcher l'effet du pétard,

ce qui ne lui servit de rien, car la force de la poudre mit l'huis à bas et blessa le sieur d'Allègre au bras.

» Malgré cela il ne perdit pas courage. Armé d'une pertuisane qu'il tenait ordinairement sous le traversin de sa couche, il se défendit si bien qu'il repoussa les meurtriers en arrière.

» Les assaillants étaient prêts à se retirer sans exécuter leur projet, quand Bessant dit qu'il n'était plus temps de reculer ni de s'en tenir à cela, qu'il fallait tous mourir ou l'avoir ; et, disant cela, il se jeta à corps perdu sur d'Allègre qu'il coucha par terre d'un coup de poignard dans le corps. Tous les autres entrèrent aussitôt dans la chambre, pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent à leur convenance, comme vaisselle d'argent, bagues et bijoux d'une grande valeur, et enfin tout ce qu'ils purent emporter. »

Françoise Babou s'était réfugiée dans le *bouge* de ses filles de chambre et cherchait à se dissimuler dans la ruelle d'un lit. Le boucher l'aperçoit et s'élance sur elle pour l'égorger.

— « A l'aide, je me meurs, grâce ! Merci pour Dieu ! clame la malheureuse éperdue. Hélas, Monsieur, voulez-vous tuer aussi les dames ! »

— « Oui, nous voulons tuer la chienne comme le chien, » réplique l'atroce assassin, en lui plongeant un long poignard sous la mamelle gauche.

La chemise ornée de dentelles que portait la marquise lui fut enlevée et son corps, horriblement meurtri, fut jeté sur la voie publique.

« Sur son cadavre, rapportent Louise de Lorraine, et Dulaure après elle, on vit la marque d'un raffinement de coquetterie qui témoigne des mœurs licencieuses du siècle. Cette dame, pour plaire au marquis, ne se bornait pas à orner et à tresser sa chevelure; on aperçut dans un lieu plus secret des tresses symétriquement arrangées avec des rubans de diverses couleurs. »

Le lendemain, Lyron fit mettre dans deux cercueils les corps du gouverneur et de sa maîtresse et les fit conduire à Meillaud, où ils furent enterrés dans le caveau du château.

Ainsi finit tragiquement une royauté éphémère.

A deux années d'intervalle, la terre issoirienne buvait le sang de deux hommes jeunes, vaillants et braves, Randan et d'Allègre, que l'amitié eût toujours étroitement unis, peut-être, si la passion libertine d'une femme ne les eût armés l'un contre l'autre en en faisant des adversaires impitoyables. Honte et sang, tels avaient été les fruits empoisonnés produits par la débauche de Françoise d'Estrées. — *Adultera venifica!*

Et pendant ce temps, Gabrielle d'Estrées, comtesse

de Monceaux, faisait baptiser son premier enfant légitimé de France. Sans avoir le titre de reine, elle en avait les honneurs et les privilèges. On la traitait même de Majesté. Adulée passionnément, il n'y avait plus, entre la couronne des lys et sa soyeuse chevelure, que la distance du consentement de la prisonnière d'Usson et..... les rampes de la roche Tarpéienne.



CHAPITRE XXI

Surprise de Lezoux. — Meurtre du capitaine de Chappes. — Mort héroïque d'Arnauld de Lamothe. — Mozac, Tournoi et Montpensier. — Châtiment de Lyron et des Aulteroches. -- Le parti des fatigués. — Derniers sursauts. — Le moment psychologique.

Le succès obtenu par la Sainte-Union sous les murs de Saint-Pourçain grisa les Ligueurs, qui crurent un moment leur cause triomphante. La bruyante allégresse qu'ils manifestèrent servit, pour un jour, d'écran au désarroi dans lequel se fondait insensiblement leur parti.

Deux de leurs principaux adversaires, le capitaine de Chappes et Jean de Lamothe-Arnauld, venaient de rentrer dans Lezoux qu'ils avaient récemment conquise par escalade. On les avait vus porter des coups désespérés aux côtés du maréchal d'Aumont, et ce n'avait pas été leur faute si les Royalistes débandés laissèrent ternir leur drapeau.

Canillac leur en conservait rancune et guettait l'occasion de les molester.

Apprenant que le comte d'Auvergne, qui avait fini par se débarrasser à Maringues, entre les mains de marchands forains, et à chers deniers, des bourgeois d'Aigueperse qui lui étaient échus en partage, retirait une partie de la garnison de Lezoux afin d'aller combattre dans le haut pays, il se résolut à tenter une attaque contre les deux vaillants capitaines.

Il se mit secrètement en rapport avec le Chapitre de la Collégiale de Saint-Pierre. Un des chanoines possédait une cave qui correspondait au fossé et qui permettait, à l'aide d'un soupirail, d'accéder jusque dans l'intérieur des remparts. Ce point était justement dégarni de défenseurs. Des instructions précises furent données aux chefs des compagnies qui, à la tombée de la nuit du 8 avril 1592, s'approchèrent silencieusement et firent escalader les courtines par leurs troupes. Lezoux fut envahi comme par enchantement. La faible garnison fut aux deux tiers massacrée, sans avoir pu même se rendre compte de la stupéfiante occupation qui venait de s'opérer par la puissance d'une sorte de baguette magique.

De Chappes, commandant la place, était au lit, malade. Soudain la porte de sa chambre s'ouvre. « L'on le tua et fust jeté à la voirie. » Tel est le bref panégyrique que les chroniqueurs du temps consacrent à l'un des guerriers les plus fameux de cette

sanglante époque. Le mépris de la vie humaine est si **g**rand que l'on ne songe pas à s'émouvoir. La mort **e**st un simple incident et l'on sait que chaque jour la **P**arque se triera un convoi parmi les plus jeunes et **l**es plus valeureux.

Arnauld faisait une ronde du côté des remparts avec **d**eux de ses frères. Il s'aperçoit tout-à-coup que les **L**igueurs sont maîtres de la ville. Il rallie quelques **h**ommes et se-barricade dans une tour des fortifica-
tions. La tour est investie. Arnauld se défend jusqu'à **c**e que ses munitions soient épuisées. Déjà l'ennemi **c**ommece à saper et à miner la position. Plus d'es-
poir de salut.

Il veut bien mourir, lui, qu'importe ! Mais il ne veut **p**as voir mourir sous ses yeux, par sa faute, ses deux **f**rères et les soldats qui lui restent. Il capitule alors **e**t obtient la vie sauve pour tous les siens.

A peine les braves dont il avait le commandement **s**ont-ils en sûreté, que le noble chef déboutonne son **p**ourpoint et s'élance, l'arme haute, au plus épais des **a**ssaillants, en s'écriant qu'il ne veut pas devoir la vie **a**ux ennemis du roi. Il renverse à ses pieds les **p**remiers combattants qu'il rencontre. Un pareil héroïsme **é**tonne et paralyse un moment les bras levés sur sa **p**oitrine ; mais il y a là des anciens amis de Randan, dont le cœur saigne encore de regrets. Ils sont en **p**résence de son meurtrier. La haine et la colère les **a**veuglent. Arnauld tombe percé de vingt coups d'épée.

elle fut ébahie de se trouver en présence d'une troupe victorieuse, clément pour la première fois.

Canillac avait espéré reconquérir par la ruse la ville d'Issoire, ce qui eût été une magnifique compensation à ses déboires et un merveilleux dictame sur les blessures de la Sainte-Union. Pour cela, il s'était entendu avec Lyron et les Aulteroches, les rois de l'émeute, auxquels il promettait non seulement l'impunité, mais sa faveur. Ils l'avaient débarrassé de d'Allègre, c'était bien, ils avaient droit à ses éloges ; mais leur livrer la place, ce serait mieux, et ils pourraient compter dès lors sur son immuable reconnaissance.

Malheureusement, ces projets furent éventés, et le Conseil royal en déjoua la trame, même en dehors du comte d'Auvergne, dont les relations avec le duc de Savoie et avec l'Espagne devenaient décidément suspectes.

Il chargea le comte de Rieux, qui remplissait l'intérim du gouvernement de la ville d'Issoire, en attendant l'arrivée du nouveau titulaire, de surveiller les conjurés d'assez près pour empêcher l'exécution de leur dessein. Celui-ci garda une froide réserve qui ne souleva aucune défiance de la part des conspirateurs et endormit leur prudence habituelle. Puis, après s'être assuré de l'assentiment des nouveaux consuls et du concours de troupes sûres, il se résolut à couper le mal dans sa racine.

Il choisit pour punir les traîtres et pour leur faire

subir tout à la fois le châtiment de leur félonie et de leurs forfaits le jour même de l'installation de M. de la Chaux, nommé par Henri IV.

Lyron se présenta chez le gouverneur pour lui faire sa visite de bienvenue. Il était en tenue de parade, plume au chapeau, jabot de dentelles au pourpoint, épée en verrouil. Un des anciens officiers, qui avait connu et aimé d'Allègre, se promenait, comme par hasard, dans la galerie d'attente. Il s'approcha et dit :

— Lyron, où as-tu trouvé cette belle épée dorée que tu portes au côté ?

-- Monsieur, répond-il en s'inclinant, l'homme et l'épée sont à votre service. Et la tirant, il la lui présente pour la faire admirer.

L'officier la prend et aussitôt, d'un ton irrité :

— L'avais-tu pas chez le marquis, dit-il ? C'est l'épée d'un traître.

Et il la lui plonge dans le cœur jusqu'à la garde.

Au même moment s'opérait l'exécution des autres assassins de d'Allègre. Un ancien gendarme de la compagnie du gouverneur abattait, sur la promenade, Vital Aulteroché d'un coup de pistolet. Jean Aulteroché, sorti de sa maison armé d'une pertuisane et une brigandine sur le dos, était frappé à bout portant. Etienne était pendu sur la grande place, à la même potence où avait péri d'Espagnon. Quelques autres s'échappèrent en franchissant les murailles et furent exécutés en effigie.

Canillac vit ainsi s'évanouir sa suprême espérance. Il eut cependant la consolation, à quelque temps de là, dans une rencontre avec les troupes royales, de tuer de sa main le comte de Rieux qui lui avait valu cette déception.

Il était désormais impossible de pallier les symptômes d'agonie.

D'Andelot faisait de vains efforts pour secouer ce corps pesant de la Ligue. Son influence, celle même du gouverneur et de l'évêque allaient déclinant.

Le duc de Nemours propose de revenir à Riom. Moins enthousiaste, Riom le fait prier « de rompre son voyage à cause de la pénurie du pays. »

Le duc vint néanmoins, mais par Ambert qu'il emporta après un siège meurtrier et qu'il dévasta, chassant Basset et les Royalistes avec un rare bonheur. La victoire lui restait fidèle en Auvergne. Par malheur pour lui, il avait trop à faire ailleurs et de graves complications surgies dans le Lyonnais nécessitaient sa présence.

Il envoya à Riom son frère, Saint-Sorlin, et son lieutenant, M. de Montespan, qui furent accueillis de l'air le plus revêché. On les engagea « à se remiser en aultre lieu et à aller harceller chrétiens moins opprimés déjà. » Le marquis dut user de rigueur. Il s'installa chez M. Moreau, un des trésoriers de France expulsés de la ville. Il fut obligé un jour de retarder son dîner de trois heures, faute de linge de

table que les habitants ne voulurent pas lui fournir. Les Consuls durent l'imposer à tour de rôle.

La désorganisation était à son comble. La torpeur était générale. L'engourdissement gagnait les articulations. La ville s'était tout-à-coup affaissée sous l'atonie que produisent les révolutions, léthargie qui prépare la servitude.

Souvenirs de deuil dans le passé, ruines et angoisses dans le présent, perspectives orageuses pour l'avenir ! Paix, fortune, honneur, existence douce et tranquille, ces biens perdus n'apparaissaient plus que comme de lointains mirages. On avait assez de ces luttes intestines qui brisent les Etats et les provinces, qui font se battre les partis sur des opinions et forcent les citoyens à se regarder constamment avec des yeux flamboyants, la main sur la garde de leur épée.

L'armée des Ligueurs devenait l'armée des fatigués. Le repos avait rendu plus longues les rondes, dégénérées en promenades buissonnières ; plus rares les exercices, jadis permanents. Une détente d'activité, un relâchement de rigueur, une recrudescence d'atonie corrompaient irrésistiblement le sentiment martial. On avait substitué une innocente halte de braconniers éternués, étendus à l'ombre, le fusil au râtelier, à l'ancien campement fiévreux et laborieux comme une fourmilière.

Profitant de cette situation des esprits, les moins

dres garnisons royalistes se ruèrent jusque dans les faubourgs et enserrèrent les habitants dans l'étroite enceinte des remparts. La cavalerie ennemie de Cellule, d'Aigueperse, rôdait autour de la ville et se logeait audacieusement à l'auberge de Notre-Dame et à l'hôtellerie du Cerf-Volant.

Si Clermont ne frappait pas un coup décisif, c'est qu'il se croyait un peu abandonné. Il ne comprenait pas qu'Henri IV ne ralentissait les batailles que parce qu'il employait son temps en négociations plus profitables à sa cause. Et puis l'Espagne et ses intrigues ajoutaient de singulières complications à l'écheveau embrouillé de la politique.

La Commission expirante chercha par de nouvelles mesures de rigueur et d'arbitraire, à réveiller le fanatisme et à ranimer la foi antique.

Elle pourchassa sans merci les partisans du roi de Navarre ; elle emprisonna tous ceux que l'on soupçonnait d'intelligence avec l'ennemi. Deux des membres du conseil de guerre, Gabriel Imbert et Gilbert Blanc, furent incarcérés comme hostiles. Mais les murmures devinrent bientôt rumeurs, puis les rumeurs devinrent menaces. Les prisonniers eux-mêmes annoncèrent la ruine prochaine de l'Union ; ils proclamaient que l'heure de la revanche était proche et que bientôt les tyrans gémissaient à leur tour sous les tortures et les supplices. On ne parvint à les réduire au silence que par la famine et en les mettant, l'un dans la grosse

tour, l'autre dans un cachot de la Conciergerie.

Ces remèdes violents n'endormirent pas le mal et ne l'empêchèrent pas d'être incurable. Ils en accentuèrent seulement la dernière convulsion.

Plusieurs bourgeois influents par leur nom, par leurs titres, leur famille, leurs places ou leur argent, qui avaient protesté silencieusement d'abord, en s'éloignant, contre les manifestations ligueuses, échangèrent adroitement ce rôle passif en une intervention accidentelle dans les affaires. Peu à peu, ils reprirent leur importance, relevèrent la tête, et la faction se désespéra de ne pouvoir triompher de leur mâle résistance. On contrôlait ouvertement les actes de l'autorité consulaire ; on tenait des assemblées particulières. Des rixes violentes se produisaient même entre les habitants et la garnison.

Des revers successifs vinrent encore éprouver les derniers fidèles.

M. d'Andelot, revenant de Durtol, où était sa femme, fut pris par les Royaux et conduit à Maringues.

M. de Nemours, lui-même, avait été arrêté à Lyon et incarcéré à Pierre-Encize. Son frère, M. de Saint-Sorlin, était parti en toute hâte pour lui porter secours.

Ces coups divers étaient terribles pour l'unité provinciale, et, insensiblement, les chefs, écoutant la voix séduisante de l'égoïsme, jetèrent un œil d'envie du côté où la fortune se montrait moins aventureuse.

La cornette blanche avait des reflets de force, d'avenir et, qui sait ?... de générosité et d'oubli.

La Commission abdiqua..

Des conférences furent immédiatement ouvertes, en vue d'une suspension d'armes, entre le comte d'Auvergne, Canillac, l'Evêque et les Députés des Etats de la province.

Soudain, un messager arrive de Paris, annonçant une nouvelle plus retentissante que le bruit des trompettes : LE BÉARNAIS VENAIT D'ABJURER !

CHAPITRE XXII

Le roi Ventre-Saint-Gris. — Le saint périlleux. — La carte à payer.
— La pluie d'or. — La soumission de Riom. — Clémence de Sa
Majesté. — Clermont désappointé. — Réaction royaliste. — Le ma-
nifeste à la province. — La pacification.

C'est qu'en effet, le cadet de Gascogne avait marché à pas de géant. Depuis l'époque où les vieilles tours du château d'Angers et les rives de la Béthune avaient été témoins de ses premiers succès, il avait reconquis une partie de son royaume et franchi plusieurs grâdins du trône.

En vain le vieux cardinal de Bourbon avait-il été proclamé roi, le Béarnais s'était bien vite emparé du roi de la Ligue, qui venait d'expirer dans sa prison de Fontenay en se moquant des Ligueurs, ses prétendus sujets, en admirant au contraire son neveu et en présageant sa fortune.

Etourdie des coups que lui portait un adversaire

ront pas au poste payeront un franc pour un soldat qui sera pris à leur place. On fait murer trois portes de la ville.

Nombre d'habitants désertent la ville et vont à la suite de l'armée à Vic-le-Comte. On prie M. le Gouverneur de faire défense à quique ce soit de sortir de la ville sans passeport des consuls, à peine d'amende et de ne pouvoir y rentrer de six mois.

On écrit aux villages circonvoisins pour envoyer à Riom tel nombre de soldats qu'ils aviseront pour la garde de la ville, pendant l'absence de M. le Gouverneur.

M. le comte de Randan, gouverneur, demande aux Consuls qu'il lui soit livré 5 pièces de campagne qui sont à l'hôtel du Saint-Esprit (maison commune), avec boulets et munitions, pour faire le siège de Vic-le-Comte et autres villes rebelles au parti de la Sainte-Union. Cette demande lui est accordée.

M. le duc de Nemours conduit en Auvergne des troupes. Le Conseil général de la Sainte-Union demande à la ville des secours pour payer l'armée étrangère. On écrit à ce conseil qu'on ne peut fournir aucun homme, aucune somme, que la ville est dépourvue, mais que très certainement on va convoquer les bonnes villes du pays, et que la proposition leur sera faite de contribuer à la solde des troupes. — Envoi à Lyon de personnes pour acheter du cuivre pour faire 2 canons et 1 couleuvrine.

La ville écrit à M. le Gouverneur pour avoir 20 cuirassiers qui feront des sorties et s'opposeront aux courses que font les troupes qui sont à Clermont.

Ceux de Clermont font des sorties pour surprendre quelques villages, ils y mettent le feu, l'alarme se répand à Riom. L'administration de Blanzat demande 6 soldats pour la défense et le fort du lieu, annonçant que Clermont a mis un pétard pour faire le siège du fort. On lui envoie 6 hommes avec des munitions.

On fait sortir de la ville tous les étrangers qui tiennent le parti contraire. Ceux qui s'y refusent sont condamnés à la prison et à une amende arbitraire. Les aubergistes sont tenus d'apporter chaque soir les noms et prénoms des personnes logées chez eux.

Les pièces sont braquées sur les remparts et prêtes à partir au 1^{er} signal. On écrit aux villages circonvoisins de se tenir prêts, qu'on leur enverra des forces s'ils en ont besoin. Les audiences au siège presdial sont suspendues pour une semaine. On se prépare pour un coup de main. — L'on empêche la sortie du sel que des marchands de Riom disaient avoir vendu à des marchands de Marignies.

28 septembre. — On se plaint aux consuls que ceux de Marignies et ceux de Clermont sont venus faire une bravade au capitaine Chidrac et à sa compagnie; on écrit à M. le Gouverneur.

On regarde comme suspects et contraires à la Sainte-Union plu-

Or, si l'amour était le penchant d'Henri de Bourbon, la vaillance était son génie. Et ce génie, né sur le champ de bataille, se déployait avec une merveilleuse lucidité dans le conseil et dans la diplomatie la plus habile.

Le Béarnais s'était, pour la seconde fois, approché de Paris dont il avait fermé les avenues, pendant que les Etats de la Ligue, convoqués à Paris, s'agitaient dans le vide, au milieu de l'incohérence des prétentions ridicules d'une multitude de candidats.

A l'instigation du conseiller, plus tard chancelier de France, Michel de Marillac, d'Aigueperse, le Parlement écarta d'un trait de plume quelques-unes des compétitions au trône. Par un arrêt du 28 juin 1593, il déclara nul et de nul effet tout ce qui pourrait être tenté contre la loi salique, sauvegardant ainsi l'intégrité du royaume et empêchant de faire arriver, en haine d'un prince français, un prince étranger sur le trône.

Mayenne, ahuri et déconcerté, pressentant l'avenir peut-être, avait ouvert à Suresnes des conférences avec les catholiques. Les membres du congrès conciliaient, commentaient, péroraient, discutaient, tandis que le rusé Béarnais renforçait les rangs de son armée, de son armée dont il comptait bien faire le meilleur argument à opposer aux *ergo* de la Sorbonne.

L'assemblée en était encore à l'exposé théologique des plus subtiles données et des dangers les plus

d'ordonnance chargé de demander aux Consuls de Clermont les articles par eux rédigés pour la même trêve.

Le siège de la ville de Vic avait entraîné de grandes dépenses. On demande un emprunt de 12.000 écus; il n'y a plus d'argent; les 13 bonnes villes du bas pays manquent aussi de fonds; il était si difficile d'ailleurs de leur faire payer la taille et le taillon. On s'adresse à des banquiers de Lyon pour obtenir un prêt de cette somme. On en consent obligation; les délégués des bonnes villes et les Consuls de Riom la souscrivent; il était déjà dû 91.800 francs, tant pour l'entretien des troupes du Gouverneur que pour la garnison de Bourrassol, pour la reddition de Saint-Germain-Lembron, château d'Auzon, etc.

Novembre. — M. le Gouverneur désire entrer dans la ville de Riom avec ses gentilshommes. — Convocation des Etats du bas pays à Riom.

Les habitants de Clermont désirent une cessation d'armes dans l'intérêt du peuple et témoignent le désir de communiquer à cet effet avec les principaux habitants de Riom. — Ayant été informé que plusieurs personnages de distinction : MM. Duclaud, du Fayet, de Murat et même le consul Blanc tenaient publiquement des propos contre la Sainte-Union, M. le Gouverneur s'en plaint amèrement aux Consuls.... Il soupçonne aussi plusieurs habitants de la ville d'avoir des intelligences avec des ennemis de la Sainte-Union; craignant quelques suspects, il propose au conseil général, tenu le 18 décembre, de remplacer les capitaines des quartiers, même les caporaux.

1590. — Le registre de cette année manque.

1591. — M. le marquis de Saint-Sorlin, gouverneur de la ville de Lyon, Forez et Beaujolais, dans une assemblée générale tenue le 13 décembre 1590, et à laquelle assistèrent plusieurs seigneurs et gentilshommes, retrempe les esprits des habitants; il fit changer la nomination des Consuls et celle des Capitaines.

On continue de faire des emprunts, de faire guet et garde; la garnison de Bourrassol est maintenue.

Beaucoup de citoyens sortent de la ville, refusent de prendre part aux délibérations, préférant être condamnés à l'amende, laquelle était applicable aux pauvres de l'hôtel-Dieu.

L'on fait faire à neuf le pont-levis de la Bade. On envoie à la découverte du duc de Nemours que l'on croit du côté de Bourges. Ce prince était l'âme du parti des ligueurs.

Les Etats du pays doivent se tenir à Pont-du-Château; on s'empresse de rédiger les cahiers pour les demandes qu'on a à y faire.

13 février. — On refuse l'entrée en ville à M. Sirmond, on exige qu'il présente sa requête à cet effet; on exige la même formalité de tous ceux qui ont cru devoir quitter la ville.

de la race capétienne. Car la bravoure, l'esprit et la loyauté ne pouvaient suffire après de pareilles calamités à fonder une dynastie. Or, tous les chefs avaient quelque chose à vendre, tous présentaient la carte à payer. Henri y vida ses coffres, trouvant que l'on ne saurait payer trop cher le sang des soldats et des citoyens. Il lui en coûta, dit-on, trente-deux millions. Les dettes même de Mayenne furent déclarées dettes de la couronne ; ce qui rendit anémique jusqu'à l'épuisement la cassette royale, à laquelle un Sully seul pouvait entreprendre de rendre quelque ressort.

Il advint de l'Auvergne ce qui était advenu du reste du royaume, et avec d'autant plus de raison que nul autre pays n'aspirait plus qu'elle à voir reflourir l'olivier de paix. Son suicide avait duré trop longtemps. Depuis trop longtemps elle se meurtrissait le sein jusqu'à la torture, elle se déchirait les entrailles.

Riom, la frénétique promotrice de la lutte à outrance, ne demandait pas mieux que de faire sa soumission. Armements, emprunts, réparations de murailles, habitants des campagnes venant se réfugier dans son enceinte, maladies, misère, ruines, voilà le bilan des avantages que lui avait valus la guerre civile. Elle en était arrivée à redouter autant les troupes de son parti que celles des adversaires. L'amertume succédait à l'enthousiasme, et les regrets les plus amers remplaçaient aujourd'hui le fanatisme d'antan.

Certes, elle n'allait pas laisser échapper l'occasion

inespérée qui se présentait à elle de sortir du mauvais pas où elle s'était si malheureusement engagée. Le marquis de Canillac venait de descendre dans la tombe, usé par l'âge et par la guerre, et nul moment ne pouvait être plus propice pour changer de cocarde sans avoir l'air de changer de sentiments.

Jean de Beaufort-Canillac, héritier du titre, du nom et des richesses de l'ancien gouverneur, avait, comme tant d'autres, reçu de la cour promesse personnelle de soixante mille livres, contre la répudiation des principes politiques dont son père s'était montré champion. Il alla droit au but. Secondé par le vicomte de Pont-du-Château, son cousin, il remontra à l'assemblée de ville que Riom n'avait fait la guerre que pour défendre la foi religieuse dont le triomphe était désormais assuré. Que, dès lors, « pour abattre les misères de cette province, il opportunait de reconnoître, obéir et servir le roy, dont les affaires prospéreraient tous les iours. » La proposition fut acclamée. Chacun l'avait sur les lèvres, mais il fallait être chef pour oser la formuler.

Le 5 avril 1594, après cinq ans de révolte, un délibératoire solennel, pris dans la Maison du Saint-Esprit, décida de remettre la ville au pouvoir de Sa Majesté, et nomma des délégués pour porter aux pieds de Henri IV son serment de fidélité et pour aller déposer le même serment entre les mains du comte d'Auvergne.

avoir dans chaque maison; ils sont chargés de faire leur rapport tous les soirs aux Consuls.

On n'admet aucuns soldats étrangers, à moins qu'ils ne soient avoués par quelques seigneurs ou capitaines; les étrangers qui se sont mariés dans la ville, et qui l'habitent, sont tenus de prêter serment entre les mains des Consuls, autrement ils sont expulsés.

Le capitaine Lacroix, avec les Consuls de Cébazat, va trouver les Consuls de Riom pour leur annoncer que ceux de Clermont sont venus en grand nombre, et avec des pièces de canon, pour essayer de les surprendre; que toutefois ils les ont empêchés d'accomplir leur dessein, mais qu'ils demandent néanmoins des secours en hommes et en munitions de guerre pour douze ou quinze jours, trois quintaux de poudre, six mousquets et vingt-cinq livres de plomb. On leur accorde ce qu'ils demandent, sous la condition que les soldats seront nourris aux frais des habitants de Cébazat.

Publication à Clermont et à Riom de certains articles concernant le labourage et la pâture des bestiaux hors des villes.

20 juillet. — Assemblée générale des habitants, remarquablement nombreuse; cent dix assistants, non compris les Consuls. M. le marquis de Canillac et M. des Bravard y assistent. Le but est d'affermir les habitants dans la résolution de soutenir la sainte cause; les Consuls proposent de faire une revue. M. de Canillac veut faire tête aux ennemis et donner plus de liberté aux habitants pour faire les moissons; il propose de faire venir deux cents soldats et cinquante ou soixante cuirasses; il s'agit, par conséquent, de pourvoir à la solde de ces troupes.

Les habitants qui font la garde se mutinent; on craint les suites de ces mésintelligences; on cite l'exemple de la prise de Vichy-Cusset, la perte des canons prêtés; on députe auprès de Mgr le duc de Nemours pour le prier de venir le plus tôt possible pour mettre ordre dans son gouvernement.

On nomme MM. Rigaud et Chaptard pour se rendre auprès du duc; ils refusent, on insiste, on les prie, on s'engage à payer leur rançon dans le cas où ils seraient faits prisonniers. On emprunte des fonds pour leur voyage. Difficultés pour faire monter la garde... Les portes de la ville ne seront, sous aucun prétexte, ouvertes la nuit.

Les Échevins du Puy annoncent à ceux de Billom que M. le grand-prieur de France doit venir à Polignac pour leur faire la guerre; ils prient Messieurs de la noblesse de les secourir, annonçant qu'ils sont disposés à le combattre. Le nombre des suspects augmente.

Le capitaine Lacroix annonce le retour de M. le grand-prieur de son excursion en Provence; il ajoute qu'il a couché à Vic-le-Comte, il fait craindre que, dès qu'il sera arrivé à Clermont, il ne se dispose à faire le siège de la ville de Riom; que pour se mettre en mesure de défense il est nécessaire de lui fournir cinq quintaux de poudre, cinquante piques, vingt-cinq mousquets, cinquante pès à pioche,

mesure, l'appétit de ses fidèles et loyaux sujets, il attribua aux échevins de Clermont le privilège de porter *une robe de damas violet avec le chaperon en satin cramoisi rouge*, alors qu'auparavant leur costume de cérémonie était mi-parti rouge et noir. Il fit même, quelque temps après, lors de l'arrêt de bannissement des pères Jésuites, transférer à Clermont le fameux tableau *Typus Religionis*, dont se glorifiait le Collège de Bfilom.

Mais ces faveurs n'étaient-elles pas ironiquement platoniques ? N'était-ce pas une duperie que d'avoir guerroyé avec tant d'acharnement pour obtenir un chaperon rouge ? Tandis que Riom, la ville ligueuse, Riom qui devait trouver la mort dans sa défaite, se voyait au contraire ouvertement favorisée par le prince !

Vœux superflus, regrets perdus !

Le monarque poussa même la condescendance jusqu'à féliciter la ville rebelle « de sa constante franchise et loyauté françaises et de l'affection qu'elle avait toujours portée aux souverains, ses prédécesseurs ! »

Pour régner, il faut savoir oublier.

Riom fut en liesse à l'annonce de ces réconfortantes nouvelles. On mit en liberté Imbert et Blanc avec promesse qu'ils ne se vengeraient pas.

On délibéra « que l'on irait tous ensemble en l'église de M. Saint-Amable, solennellement, pour faire chanter

urg Thédéon et rendre grâces à Dieu de l'heureuse solution qui a esté prinse, à l'issue duquel il sera fait un feu de joie au devant de la dicte église. » On discuta le cérémonial de la réception du comte d'Auvergne; on fit fabriquer des écussons à ses armes et à celles de Sa Majesté; enfin on leva dans la ville, sans la moindre difficulté, 1.200 écus pour les fêtes et réjouissances, dont on arrêta le programme.

Au jour dit, les Consuls offrirent à Charles de Valois de l'hypocras, de la dragée et des flambeaux, s'excusant sur la pauvreté de la ville de ne pouvoir mieux faire. Le pavé, lavé à grande eau, était couvert par plaques de jonchées et de paille fraîche. La foule foisonnait comme une fourmilière; elle était si grande, si tumultueuse, si fluctuante, qu'à la voir on aurait dit la grande mer battant le rivage. Les mille sons des cloches carillonnant le *Te Deum* semblaient annoncer l'apaisement du bruit du canon.

C'est à cette époque qu'Henri IV ordonna de brûler toutes les pièces pouvant rappeler les dissensions intestines et perpétuer la discorde entre les citoyens. Dans cet auto-da-fé politique furent malheureusement détruits en Auvergne bien des titres étrangers à la mesure prescrite. De là date peut-être la disparition de quelques-uns des registres municipaux, disparition qui fait que peu de documents nous restent sur la lugubre période (C).

C'était à qui d'ailleurs n'aurait pas été ligueur.

qu'il a fait une suspension d'armes au pays d'Auvergne pour un mois, et que son arrivée est différée. On diffère la publication des articles de la suspension d'armes jusqu'à la signature de ces articles par le comte de Clermont.

Les habitants de Sanxillanges écrivent aux Consuls de Riom et leur mandent d'informer M. de Nemours que les ennemis ont pris le château d'Aulnat et celui de Randan, afin de l'engager à envoyer du secours dans la province.

Le commandant de la garnison de Didogne annonce également qu'il a été averti que M. le maréchal d'Aumont a passé la rivière et se dispose à faire le siège de Saint-Pourçain et d'Aigueperse. On en écrit à M. de Nemours pour lui demander des forces, et avec d'autant plus d'instances que les ennemis ont rompu la trêve. On fait faire des réparations aux fortifications; on craint toujours l'invasion des ennemis.

20 novembre. — Echange de prisonniers. On rend ceux qui ont été faits aux habitants de Clermont; ceux de Clermont mettent en liberté ceux de Riom; les bestiaux pris sont également rendus. Le zèle des habitants se ralentit; on se lasse, il ne se fait plus de garde ni le jour ni la nuit; les capitaines des quartiers se plaignent qu'ils ne sont plus obéis; on menace les délinquants d'amendes et de prison.

22 du même mois. — On craint toujours l'arrivée des ennemis. Recensement des farines existantes en cette ville; ordre notifié aux habitants de faire des provisions pour deux mois.

Le maréchal d'Aumont ayant investi la ville de Saint-Pourçain, celle de Riom craint pour elle-même. On prie MM. de Saint-Amable, du Marthuret et des Cordeliers de faire des prières trois fois la semaine et d'y appeler le peuple au son de leurs cloches, afin qu'il joigne ses prières à celles des ecclésiastiques et apaise la colère du Tout-Puissant.

M. le marquis de Canillac offre ses services en personne, ainsi que vingt-cinq cuirasses, mais il annonce qu'il ne peut se charger de nourrir et d'entretenir ces vingt-cinq hommes: ils sont commandés par un sieur Chambon.

MM. de Saint-Hérent et de Sailhen s'étant retirés en cette ville avec leur famille, MM. les Consuls les prient de demeurer à Riom et de les aider de leurs forces et moyens si le cas échéait.

1^{er} décembre. — M. le curé de Saint-Amable et M. Charenton, prieur de Saint-Jean sont priés, au nom de la ville, *de n'administrer le Saint-Sacrement de mariage par cy-après à aucuns laboureurs ne à autres gens mescaniques, sans mandement des dits sieurs consuls.* A cause de la misère générale, on n'admettait à se marier que ceux qui pouvaient être compris aux rôles de la taille. On fait une suite

par les maisons des prêtres; les p..... desquels et leurs enfants seront chassés hors la ville avec défense de ne plus entrer en icelle, sous peine de fouet. On écrit à M. le duc de Nemours pour le prier et supplier de ne permettre à son armée de loger à plus de deux lieues de la ville, non plus que dans les métairies dépendantes de la ville.

M. de Nemours et M. de Saint-Sorlin entretenaient leurs troupes à leurs frais; la ville désire les dédommager du sacrifice qu'ils ont fait de venir défendre la ville qui est entourée d'ennemis; on cherche à emprunter la somme de douze à quinze cents écus pour faire un présent à ces Messieurs, qui sera remis à l'argentier de M. de Nemours. Ils sont sur le point de se retirer avec leurs troupes, mais, pour entretenir la ville dans ses premières dispositions, M. le duc de Nemours et de G..., gouverneur du pays lyonnais, Forez, Beaujolais, Bourbonnais, Auvergne, etc., dans une assemblée tenue au palais de justice, le 11 décembre, composée de près de cent personnes, à laquelle assistent le marquis de Saint-Sorlin, son frère, les seigneurs du Monestier et de Saint-Herent, font procéder à la nomination de commissaires de la ville jusqu'au nombre de vingt-quatre.

Le départ de M. de Nemours approche et l'argent promis n'est pas encore trouvé; on écrit à ce prince et on lui représente que les ressources de la ville sont épuisées; que la somme de quatre à cinq cent mille francs imposés sur le pays, pour atteindre le but de la Sainte-Union, n'a pu rentrer par suite des troubles qui ont désolé le pays, et on le prie d'adhérer à la. qui a été accordée au Tiers-Etat. M. de Nemours insiste pour avoir de l'argent; ce qu'il demandait à la générosité des habitants, il l'exige et veut faire contraindre les Consuls. On propose, dans une assemblée du 13 décembre, d'imposer les principaux habitants; l'on se ruine en promesses, on affecte même de la bonne volonté à se libérer; mais ce n'est pas de l'argent comptant, car la contribution volontaire ne s'élève pas à plus du tiers de ce qui est promis.

Suites (perquisitions) dans les greniers de la ville pour remplir une réquisition de grains, vins, pour l'armée de Nemours. Il s'agit de faire conduire à Aigueperse dix mille pains de munition, dix poinçons de vin qui doivent être délivrés au commissaire général des vivres de cette armée. Les quinze cents écus si nécessaires et tant de fois réclamés ne sont pas encore prêts. Enfin, dans une assemblée du 27 décembre, devant M. Bonnot, intendant des finances de M. le duc de Nemours, l'on propose, par reconnaissance pour ce prince illustre qui a délivré la ville de ses oppresseurs, ennemis de Dieu et de la foi catholique, et l'on se promet à faire payer la somme de deux mille écus. Tout dans ce délibératoire se passe en beaux compliments, en rappelant d'un côté l'affection de M. le duc pour la ville et pour la province qui était en proie à l'ennemi, dont il a paralysé les efforts par sa constance,

son courage et la bravoure de ses troupes; que d'ailleurs, la ville s'était engagée par serment solennel d'exposer la vie et les biens de ses habitants pour le soutien d'une aussi sainte cause.

2502. — 4 Janvier. — M. le premier Consul Duboys annonce que le commissaire des vivres s'était présenté pour demander du blé pour cinq mille rations de pain de munition, pour la nourriture des troupes que M. d'Andelot, lieutenant de M. de Nemours, conduit à Riom ce jourd'hui, avec des munitions de guerre, faisant entendre que si les Consuls ne peuvent lui en fournir, qu'ils lui permettent au moins d'en prendre partout où il en trouvera, pour que le service ne demeure pas en souffrance. On répond au commissaire qu'il va être fait une *suite* dans les greniers de la ville pour y prendre telle quantité de grains qu'il sera avisé par les Consuls.

On a fourni vingt-deux setiers de blé à M. d'Andelot, mais on lui députe pour lui représenter la consommation extraordinaire de grains qui a été faite, que l'année a été stérile, etc., et le prier de ne plus frapper cette ville de réquisitions, mais bien les villes et les villages circonvoisins.

Quelques gentilshommes de la suite de M. de Nemours, ayant été malades et ayant épuisé leurs moyens, demandent des secours pécuniaires. On arrête que ces Messieurs *seront aulmonés de quatre écus*; ils étaient deux. Un setier de blé se vendait alors trente-six sous; cinq cartelées de jardin, près la , étaient affermées seize francs, ce qui vaudrait aujourd'hui, 1634, au moins cent trente francs de revenu.

5 Janvier. — Fabrication à l'hôtel des monnaies de Riom de liards doubles et de deniers; ces espèces furent remises à deux commissaires, MM. de Cambrai et Chaptard, pour en faire la distribution. — La garnison de Bourrassol ne peut plus se maintenir, l'officier qui la commande et les soldats déclarent qu'ils vont abandonner le poste, n'ayant depuis quatre mois reçu un liard. On arrête qu'ils seront payés d'un mois de solde.

25 Janvier. — Les Consuls de Montferrand demandent à ceux de Riom une trêve pour arrêter les hostilités, meurtres et assassinats qui se commettent journellement sur le pauvre peuple. Ils les prient de faire publier la cessation d'armes. Les Consuls de Riom répondent qu'ils le désirent, mais, qu'avant tout, ils vont écrire à M. le duc de Nemours pour avoir son assentiment.

M. le capitaine Rougier-Prandier, commandant le poste de Bourrassol, notifie aux Consuls, qu'à défaut de paiement de plusieurs mois de solde, la garnison va évacuer. Attendu que ce poste est important et que l'on verrait avec peine que l'ennemi s'en emparât, on écrit à M. d'Andelot pour l'inviter à écrire à M. Bonnet, intendant des vivres, pour que ce dernier leur donne le moyen de s'y soutenir en faisant passer

des fournitures, etc. — Les hôtes n'ont plus moyen de garder en leur logis les vingt-cinq cuirasses de M. d'Andelot, qui sont logées çà et là; on promet de leur payer à chacun deux écus seulement. Ces fournitures consistaient en bois, chandelles, verjus et vinaigre; on s'engage pour un mois.

Enfin la garnison de Bourrassol reçoit pour sa solde douze cents écus.

Proposition de trêve et suspension d'armes entre Clermont, Montferrand et Riom.

M. d'Andelot déclare, dans une assemblée tenue le 3 février, qu'il a fait deux rondes de nuit et qu'il n'a trouvé sur les courtines que de pauvres laboureurs sans armes, que quelques vieilles hallebardes, d'autres armés de bâtons, deux seulement munis d'arquebuses. Il expose que, dans les plus faibles baillages de la province, il se fait une meilleure garde; qu'il est à craindre que l'ennemi surprenne la ville. On arrête que la garde sera faite en personne; que, sous aucun prétexte, on ne pourra se faire remplacer.

Il y avait des garnisons du parti à Glénat et Bicon.

2 avril. — Suspension d'armes pour quinze jours. Pendant cet intervalle on convoquera les trois ordres pour délibérer et obtenir une prolongation. M. le comte d'Auvergne (qui commandait à Montferrand) avait, il est vrai, adressé une suspension d'armes, mais on n'y adhère pas parce qu'elle est signée de lui seul et non de ceux de son parti, tels que MM. d'Allègre, Chappes, de Bourbonnois et de Chazeron, et que la noblesse et gens de guerre n'y étaient pas compris. On sent le besoin d'une trêve, mais l'on désire qu'elle soit générale. On insiste vivement auprès de M. d'Andelot pour l'engager à signer pareils articles de suspension d'armes. Le peuple ruiné ne pouvait plus supporter les rigueurs que lui imposait une guerre aussi fatale et aussi mal combinée.

M. d'Andelot déclare aux Consuls qu'il signera les articles de la pacification, mais que s'il arrive quelque chose de fâcheux pour la ville on ne devra pas le blâmer. On forme un conseil de guerre pour veiller à tout ce qui se fera pour la garde et conservation de la ville. Les commissaires nommés sont MM. le lieutenant de Fretat; Chaptard, conseiller; Decambray, Imbert, bourgeois; et Gilbert Blanc, procureur, qui, avec deux consuls, reçoivent tout pouvoir de prononcer des amendes et employer toute autre voie de rigueur qu'ils jugeront convenable envers tous contrevenants, même pour la saisie et vente de leurs biens, si l'emprisonnement ne pouvait produire d'effets.

La garnison de Bourrassol abandonne le poste, faute de paiement de sa solde, et ramène les pièces de canon à l'hôtel de ville. On regarde toujours ce poste comme important; on s'adresse à l'intendant général des finances de M. le duc de Nemours, mais sans succès.

le carnage. La rivalité séculaire entre Riom et Clermont surnagea au milieu de l'apaisement, mais du moins ne se traduisit-elle plus que par des phrases.

On rapporte que Dicéarque, célèbre péripatéticien, ayant rassemblé en un volume toutes les causes de destruction et ayant ensuite comparé, concluait que, de toutes les causes de destruction, la plus active pour l'homme, c'est l'homme même.

Quand la paix fut signée, l'Auvergne put constater, en récapitulant ses désastres, combien avait été tristement vérifiée dans son sein l'observation de Dicéarque.

ÉPILOGUE

En écrivant les pages qui précèdent, nous n'avons jamais eu la prétention de faire œuvre essentielle d'historien. L'histoire est trop solennelle, trop grande dame, pour qu'on ose l'aborder en profane et sans avoir, au préalable, revêtu le frac de cérémonie.

Ce qui nous a séduit, au contraire, c'était d'écrire un récit à la diable dans lequel, à défaut de fresques grandioses, fussent simplement crayonnés au passage l'épisode intime, le dessus du panier des souvenirs, le fruit savoureux de la légende, tout ce qui, en un mot, constitue aux yeux du chroniqueur le rayon magique qui traverse la nuit du passé.

La Ligue est une inépuisable mine de petits poèmes épiques. A aucune date nos annales ne présentent des caractères plus profondément dessinés : on dirait des gravures à l'eau-forte, des toiles des maîtres de Flandre ou d'Allemagne. La Fronde, au contraire, pourrait être chantée en vers burlesques.

Nous avons esquissé quelques-unes des figures d'arrière-plan, la plupart simples comparses dans l'Odyssée de cette mémorable époque. Mais ces comparses du drame d'ensemble sont les premiers rôles des scènes isolées du drame provincial qui se fond, avec ses passions farouches, dans les convulsions du XVI^e siècle, siècle de névrose par excellence.

Il nous reste à dire, en quelques mots rapides, pour donner satisfaction à la légitime exigence du lecteur, ce qu'il advint des principaux personnages qui ont défilé dans notre narration et qui survécurent à la crise. Nous les verrons presque tous, successivement attirés par les scintillements de la couronne du Vert-galant, venir se ranger en dévoués satellites à l'ombre du pouvoir royal.

Après son fameux sermon sur le *Béarnais*, Genebrard, considéré comme un séditieux, avait été obligé de quitter son siège archiépiscopal. Il se retira à Avignon, écrivit de là ce qu'il ne pouvait plus déclamer et lança contre le parti vainqueur plusieurs pamphlets pleins de fougue, par lesquels il espérait *débourbonniser* la France. Le parlement d'Aix informa contre lui, ordonna que ses écrits seraient brûlés par la main du bourreau, le déclara convaincu du crime de lèse-majesté et le bannit du royaume avec défense d'y revenir, sous peine de mort.

Le bruit court dans la ville que M. d'Andelot venant, le jour d'hier, accompagné de MM. Chabre et Rigaud et plusieurs autres, avaient failli tomber au pouvoir du sieur de Virague; qu'ils purent heureusement se retirer au Pont-du-Château; que l'épouse du sieur Rigaud avait été prise et conduite à Maringues; l'on met en question si on usera de représailles en faisant sortir de la ville ceux de Clermont et de Maringues qui se trouvent en cette ville. On déclare, qu'avant tout, il faut s'assurer du fait; s'il est exact, on fera partir de la ville ceux de Maringues et de Clermont; une fois sortis, s'ils sont rencontrés au dehors, ils seront considérés comme de bonne prise et constitués prisonniers. On fait faire la plus exacte garde; chaque capitaine aura, à la porte qui lui est confiée, demi-douzaine d'arquebusiers bien armés, qui seront placés près de la barrière et seront parler de loin ceux qui voudront entrer dans la ville, afin que l'on sache qui ils sont; le capitaine commandant le poste des Taules placera une sentinelle à l'horloge pour découvrir dans la campagne et voir les mouvements.

M. d'Andelot part pour Billom rejoindre quelques forces qui lui arrivent; on regrette son départ, parce qu'on a avis que l'ennemi n'est pas éloigné d'une lieue et demie, qu'il y avait en ville des personnes d'intelligence avec les armées du Roi de Navarre et qu'il était à craindre qu'elles ne fussent informées que la ville était dépourvue de Gouverneur.

14 décembre. — Les Consuls payent des hommes pour faire suite, avec les capitaines de quartiers, dans les maisons, de deux jours en deux jours, afin d'obvier aux pernicieux desseins des ennemis de la ville, s'ils sont en icelle. — Le cours de la justice est suspendu, l'ennemi étant si près de la ville. — Les nommés Echallier, Barghon, Heyraud, retenus prisonniers comme suspects, demandent à être élargis ou jugés; on leur fait répondre qu'ils ne peuvent être élargis.

18 décembre. — Le duc de Nemours écrit aux Consuls pour les informer, qu'au premier avis, il viendra secourir la ville. — On fouille les étrangers qui viennent dans la ville, on ouvre les lettres dont ils sont porteurs.

BIBLIOTHÈQUE DE CLERMONT. — AUVERGNE. MANUSCRITS 111 B.

(Extrait attribué à M. GONOD.)

l'avons déjà dit, à la bienveillance exceptionnelle que le roi manifesta à l'égard de Riom.

En effet, après avoir fouillé la bibliothèque vaticane dont le cardinal Baronius lui avait livré les clefs, après avoir visité les couvents et les églises, compulsé les manuscrits où palpitait le moyen âge, controversé avec Saumaise sur les provinces suburbicaires et avec l'abbé de Saint-Cyran sur les canons du Concile d'Orange, étouffé dans l'étude les légers soulèvements d'opinion de sa jeunesse, le savant Jésuite s'était mis sans réserve au service du roi de Navarre et avait poursuivi, avec un zèle infatigable, la réconciliation du prince avec le Saint-Siège.

Henri IV, qui n'était pas ingrat, fut heureux d'accueillir les sollicitations faites, au profit de sa ville natale, par un homme dont le dévouement lui était précieux et dont la réputation grandissait de jour en jour.

Sirmond avait encore une longue et laborieuse carrière à parcourir. Au milieu du siècle suivant, devenu plus que nonagénaire, il devait encore étonner le monde par son savoir théologique et par ses investigations incessantes dans les diverses branches de l'érudition humaine. De l'aveu de tous, il fut et demeurera le prince des écrivains de la France catholique. Il avait succédé au père Caussin en qualité de confesseur de Louis XIII.

Sirmond est presque le seul de ses grands hommes

auquel l'Auvergne n'ait pas élevé un monument digne de mémoire. De nombreuses notices lui ont été consacrées, bonnes à figurer dans un recueil biographique, répétitions les unes des autres, mais rien de sérieux, d'approfondi et de complet n'a été fait jusqu'ici touchant le rôle historique qu'il a joué. Des étrangers à la province se sont montrés plus séduits que ses compatriotes par l'analyse de cette grande figure. Il appartiendra encore à un étranger de combler cette regrettable lacune (1).

Jean de Murat s'éteignit à l'âge de 73 ans, en 1595, l'année même de la soumission de Riom, qu'il avait appelée de tous ses vœux et provoquée par tous les moyens en son pouvoir. Une épitaphe, gravée en or sur marbre noir bordé de blanc, fut placée au-dessus de son tombeau, dans le chœur de l'église Saint-Amable. Elle était écrite en latin, en grec et en hébreu, comme celle que Genebrard avait composée pour son père, aux Cordeliers, et contenait, avec des détails généalogiques, les traits les plus saillants de sa noble existence.

Arrachée au temple à l'heure des dévastations, cette

(1) Nous savons que le père Le Génissel, de la Compagnie de Jésus, travaille en ce moment à réunir les documents d'une importante étude sur le père Sirmond.

Or, ces armes n'ont aucun rapport avec celles des Murat, qui étaient d'azur à la tour surmontée d'argent, ajourée et surmontée de sable.

Les seules armoiries du temps qui nous ont semblé se rapprocher intimement de celles de l'écusson en question, seraient les armoiries des Arnauld : d'azur au chevron d'or, accompagné en chef de deux palmes adossées et en pointe d'un rocher, le tout du même.

Dans ce cas, le cartouche aurait pour la famille de Chabrol un inséret historique similaire, puisque les Chabrol ont aussi les Arnauld pour ascendants.

Ajoutons également que les armoiries des de Brujas sont les mêmes que les précédentes, à l'exception du rocher en pointe qui est remplacé par un lion d'or.

NOTE E

Jean et Claude Binet

La vie et les œuvres de Jean et de Claude Binet appelleraient une monographie spéciale. Elles sont, en effet, aussi intéressantes que peu connues. L'étude que l'on pourrait en faire captiverait tout à la fois les curieux de l'Auvergne et du Beauvoisis.

Le manuscrit que nous possédons des poésies de Jean Binet est un petit in-folio, de 270 pages, dont quelques-unes impitoyablement rongées aux angles par l'humidité. L'écriture en est ferme, nette et très lisible.

Le volume commence par une sorte de dédicace à Théodore de Bèze et contient ensuite un long poème où l'auteur célèbre les commencements de l'illustre Belgique. — *La Belgique, une des quatre*

principales divisions de la Gaule, comme on le sait, comprenait la Picardie, l'Artois et une partie de l'Île-de-France, c'est-à-dire les départements du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Aisne et de l'Oise.
— C'est surtout l'Oise que chante Binet.

Le manuscrit est divisé par livres : POÉSIES, ÉLÉGIES, ÉOLOGUES, ÉPIGRAMMES, DISTIQUES, ÉPÎTRES.

Quelques-unes des pièces que nous avons eu la patience de traduire sont, en réalité, pleines de charme, de douce philosophie et de fraîcheur.

Nous appelons, sur la possibilité d'une publication rétrospective des œuvres de Binet, la sollicitude de l'Académie de Clermont ou de la Société académique de l'Oise.

il fut ensuite appelé au poste de lieutenant général à la Sénéchaussée de Clermont, place devenue vacante par le décès d'Antoine Delmas.

C'est là qu'il coordonna ses *Recherches historiques*, qu'il publia un traité sur le *Duel*, un autre sur les *Masques*, un autre sur les *Confréries* et son livre sur *l'Epée française*.

C'est là qu'il édita *Cornelius Nepos* et *Sidoine Apollinaire*.

Là enfin qu'il écrivit son plaidoyer intitulé : *Des origines de Clairmont*, où il élève à sa ville natale un piédestal que sa ville natale a négligé de lui rendre.

Une de ses cinq filles — il avait en outre trois fils — avait épousé Blaise Pascal, président à la Cour des Aides.

Le règne suivant verra Savaron député aux Etats généraux.

Jacques de la Guesle ne fut pas le dernier à offrir son dévouement à Henri IV ; mais une fée maligne semblait s'appliquer à transformer en maladresses les meilleures intentions du malheureux procureur général.

De même qu'il avait introduit Jacques Clément auprès du feu roi, de même qu'il avait frappé le régicide de la façon la plus inopportune, de même fut-il assez mal avisé pour prendre chaudement dans le

Conseil la défense des Jésuites, la veille même de l'attentat de Jean Chatel.

Aussi le public, qui ne pouvait croire à la sincérité d'une mauvaise inspiration aussi persistante, fit-il sur lui l'anagramme suivante :

Jacques de la Guaisle
Laquais de la Ligue.

François de la Rochefoucauld, le ligueur si ardent, s'empressa, lui aussi, de reconnaître Henri IV dès son avènement.

La résidence de Clermont lui étant devenue insupportable, il échangea son évêché contre celui de Senlis. La Cour de Rome paya du chapeau de cardinal, au titre de Saint-Calixte, l'assistance qu'il avait donnée à la Ligue, et la Cour de France paya sa soumission d'abord de la croix de commandeur du Saint-Esprit, plus tard du titre de Grand-Aumônier.

Son frère Alexandre, prieur de Saint-Martin, serait également, sous le nouveau régime, parvenu aux plus hautes dignités si, trop simple et trop crédule, il ne s'était ridiculisé avec la farce grossière de Marthe Brossier.

Le Digne lui-même, le loyal écuyer du comte de Randan, n'eut pas de rimes assez riches pour chanter

APPENDICE

NOTE A

Requête de Jean Arnauld de Lamothe

Nous devons à l'obligeance bien connue de M. Alphonse du Corail, dont les archives renferment de précieuses richesses, la communication d'une requête inédite adressée au Roi par Jean Arnauld de Lamothe, après la bataille d'Issoire.

Ce document, que nous publions ci-dessous, semblerait donner raison à la version d'Arnauld d'Andilly. Jean de Lamothe y expose, en effet, qu'il a combattu et fait prisonnier le comte de Randan, mais il ne se vante nullement de l'avoir tué ou blessé de sa propre main, « *lequel, se borne-t-il à dire laconiquement, en parlant de son prisonnier, peu de temps après serait décedé.* »

Mais, à raison de ce laconisme même, l'esprit du lecteur ne demeure pas absolument satisfait.

Bien que non datée ni signée, la pièce que nous reproduisons n'est certainement pas apocryphe. Elle porte avec elle son cachet d'authenticité. C'est le brouillon ou le projet de la supplique qui a

sera roi? — Les ambitions du Balafré. — Convocation des Etats-Généraux. — L'assemblée des Carmes à Clermont. — Députés de l'Auvergne.	47
CHAPITRE VI. — Jean de Basmaison. — Claude Binet. — Jean de Murat. — Pasquier, Montaigne et de Thou. — La peste à Riom. — Une idylle blonde	55
CHAPITRE VII. — Etats de Blois. — Qui s'y frotte s'y pique! — M ^{re} de Sauves. — La catastrophe. — Les Députés <i>bougent</i> . — Amable et Catherine	67
CHAPITRE VIII. — Malédiction! — Eloquence de la chaire. — La Sorbonne, la Faculté de Théologie et le Parlement. — Mort de la Florentine. — <i>Remuement</i> général. — Fanatisme riomois. — Le père Sirmond. — Gilbert Genebrard.	73
CHAPITRE IX. — Le Comte de Randan. — Les La Rochefoucauld. — Fulvie Pic de la Mirandole. — Yves d'Allègre et la marquise d'Estrées. — Jean de Lamothe-Arnauld. — Une sirène. — Amours et trahisons. — Randan, chef de la Ligue	85
CHAPITRE X. — Une soirée au Palais royal. — La société riomoise. — Savaron. — Cruelles surprises. — Procession solennelle. — Le délibératoire de la Maison du Saint-Esprit. — <i>Alea jacta est</i>	101

estant dans lad. ville d'Issoire n'ayant..... épargné ledit la Mothe le peu de moyens qui lui étaient restés et mesme sa propre vye, comme il pourra estre témoigné par le *Sr Bastide*, échevin de lad. ville de Clermont, député pour Sa majesté de la part d'icelle.

» Ce considéré, Sire, il supplie très humblement votre majesté, ayant égard à ce que dessus et comme..... et attachement à son souverain et maître, qui a épuisé pour son service tous ses moyens et auquel ne restant plus que la vie laquelle il expose fort librement au hazard de la guerre ; lui donner moyen de vous continuer le très humble et fidèle service qu'il vous doit et il fera bien prier Dieu pour votre prospérité et santé. »

NOTE B

Le corps et le cœur du comte de Randan

Le corps du comte de Randan fut porté à Riom et déposé dans une chapelle de l'église des Cordeliers.

Il y resta jusqu'au mois d'avril 1664, époque où sa fille le fit porter à Randan et placer dans le tombeau de ses pères. Les Magistrats, les Consuls et toute la ville assistèrent à cette translation et accompagnèrent le convoi jusqu'à deux lieues de la ville. En souvenir de cet événement, les Consuls firent placer, dans l'église où le corps avait été déposé, une plaque de marbre noir surmontée d'un trophée d'armes. On y lisait l'inscription que nous donnons ici, textuellement copiée et figurée, et qui s'applique tant à la translation elle-même qu'à l'abandon fait à la ville de Riom, deux ans plus tard, comme cela semble résulter de la seconde inscription que nous rapportons également, du cœur du comte de Randan par la marquise de Senecey, sa fille.

D. O. M.

Asserubatur religiosissimè in sacello proximo ab annis quinque suprâ septuaginta

CORPVS

*Potentissimi Dynastæ Ioan. Ludouici de la Rochefoucauld, Comitæ de Rdld C. Equitû Cataphac
torum turme Præfecti, Ulriusq : Auerntæ Proregis, In acie Istiodorensi, dum munus sub, hoc est,
Imperatoris Bellici, Strenuè obit, nefuriè, per fraudem Interemti, Anno à partu Virginis*

1590 die 14 Martii.

*Quod filia eius amantissima Maria Catharina de la Rochefoucauld, Ducissa de Randd, Marchio
nissa de Seurcè, Annæ Austriacæ Regine Matrona honoraria, et inslâtie Ludouici XIV institutæ
Moderatrix quondam adhibita, Randonum ad Auitum Sepulcrâ magno sumptu*

transferri iussit anno 1684 Die Aprilis.

*Ereptum sibi suu Sospitatorem ad secundû usquè ab Vrbe lapidè honorificentissimè prosecuti
sunt Magistratus, Consules, Vniuersaque Ciuitas Riomensis.*

*Ægrè passuri huiusmodi Depositû fiduciaria sibi custodia tam amdter olim edocreditum repeli
nisi eandem filia, exemptum Demortui*

COR

Sub hoc marmore repositû suæ, paternæque beneuolentiæ æternû pignus enizè flagitantibz,

Lubens reliquisset

CVI

Pereunne hoc monumentum extruere Consules

Eodem anno 1684 die 30 Decemb.

Traduction

A Dieu très bon et très grand

« On conservait religieusement dans une chapelle voisine, depuis plus de soixante-quinze ans,

le corps

de très-puissant seigneur Jean-Louis de la Rochefoucauld, comte de Randan, colonel de cavalerie, gouverneur de la Haute et Basse Auvergne, tué méchamment, en trahison, au siège d'Issoire, en remplissant courageusement son devoir, celui d'un général d'armée, le 14 mars 1590 de la Nativité de N. S.

» Sa fille bien aimée, Marie-Catherine de la Rochefoucauld, duchesse de Randan, marquise de Senecey, dame d'honneur honoraire de la reine Anne d'Autriche, ancienne gouvernante de Louis XIV dans son enfance, le fit transporter, avec beaucoup de solennité, dans le tombeau de ses pères à Randan.

le avril 1664.

» Les magistrats, les consuls et tous les habitants de la ville de Riom accompagnaient en grande pompe, jusqu'à deux lieues de la ville, leur bienfaiteur qu'on leur enlevait et ils se seraient vus avec douleur privés de ce dépôt autrefois remis avec confiance à leur garde et à leur amour, si cette même fille n'eût consenti à leur laisser

le cœur de son père

pour être un gage éternel de sa bienveillance et de celle de son père.

» Il repose sous ce marbre, et les consuls ont fait élever ce monument à perpétuelle demeure,

Le 20 décembre de la même année 1664. »

Les seigneurs de Randan avaient un tombeau dans l'église de Randan ; on y descendait en levant une des dalles de l'église. Il était sous la première chapelle du côté de l'évangile : c'est là que le comte de Randan fut déposé. Cette chapelle était celle du château, on y parvenait par une porte particulière aujourd'hui murée.

Il y avait une fondation de 300 liv. destinée au chapelain du château, qui devait dire tous les jours la messe à cette chapelle, et, contre le pilier qui la sépare de la nef, était le banc seigneurial.

Dans cet intervalle, d'après la promesse que la duchesse de Randan avait faite à la ville, elle envoya le cœur de son père, enfermé dans un cœur de plomb, sur lequel se lisait l'inscription que voici :



NOTE C

Extrait des archives de la ville de Riom (1589-1593)

1589. — 5 mars. — Des gentilshommes demandent à entrer dans la ville ; on le leur accorde, mais sous la condition qu'ils ne seront qu'au nombre de quatre à la fois et pour deux jours seulement. On en admettra jusqu'au nombre de vingt ; ils doivent laisser leurs armes à la porte de la ville. Cette autorisation est retirée le 12 mars.

On redouble de surveillance. La taxe de chaque homme est de douze sous pour la nuit et de dix pour le jour. Défense aux habitants d'aller à la foire de Montferrand, qui est le 10 mars.

L'on fait une visite chez tous les habitants, ou plutôt un recensement des armes. Ceux qui n'en ont pas sont tenus de s'en procurer, sous peine d'amende.

23 mars. — Inquiétudes dans la ville. On fait partir tous les étrangers. Chacun doit avoir provision de farine et sel pour trois mois.

M. le Gouverneur (M. de Saint-Martin) mande les consuls pour se trouver à Billom le 5 avril, afin de prendre une résolution pour le repos du pays ; d'un autre côté, les Echevins de Clermont les invitent à se rendre en leur ville pour signer, conjointement avec

plomb rapporté, qui est au bas du plus grand, sur lequel sont gravés des caractères qui semblent être la marque de l'ouvrier.

Ce cœur, fait en plomb, fut déposé en l'église des Cordeliers et placé derrière la plaque en marbre.

Ce monument ne fut pas cependant renversé pendant la révolution. L'église qui le contenait fut fermée comme les autres, convertie en magasin, mais le souvenir de l'ancien gouverneur d'Auvergne fut respecté.

En 1816, le couvent des Cordeliers ayant été transformé en une maison centrale, le 25 novembre, on transporta dans la sacristie de l'église du Marthuret, à Riom, la plaque de marbre et le cœur du comte de Randan, qui avaient été découverts le 17 précédent. Ils y ont été déposés avec assez de négligence, car on se souvint alors que M. de la Rochefoucauld avait été le chef de la Ligue et l'on ne voulut point, par des cérémonies intempestives, ranimer des souvenirs qu'il était bon d'oublier.

(Recherches sur Randan, par le vicomte DE BASTARD).

M. l'abbé Rigodon, curé de la paroisse du Marthuret, fit extraire de la sacristie le cœur du chef de la Ligue, qui fut, par ses soins, scellé dans le mur du collatéral nord de l'église et recouvert de la plaque commémorative dont nous avons rapporté l'inscription.

En 1886, lors des importantes réparations faites au Marthuret, sous la direction de M. le curé Dallet, le monument fut légèrement déplacé. On le voit aujourd'hui sous la rosace nord, à côté des fonts baptismaux.

NOTE C

Extrait des archives de la ville de Riom (1589-1593)

1589 — 3 mars. — Des gentilshommes demandent à entrer dans la ville, en le leur accorde, mais sous la condition qu'ils ne soient plus nombre de quatre à la fois et pour deux jours seulement. On leur permettra jusqu'au nombre de vingt; ils doivent laisser leurs armes à la porte de la ville. Cette autorisation est retirée le 15 mars.

On redouble de surveillance. La taxe de chaque homme est de douze sous pour la nuit et de dix pour le jour. Défense aux habitants d'aller à la foire de Montferrand, qui est le 10 mars.

On fait une visite chez tous les habitants, ou plutôt un recensement des armes. Ceux qui n'en ont pas sont tenus de s'en procurer, sous peine d'amende.

23 mars. — Inquiétudes dans la ville. On fait partir tous les étrangers. Chacun doit avoir provision de farine et sel pour trois mois.

M. le Gouverneur M. de Saint-Martin mande les consuls pour se rendre à Clermont le 5 avril, afin de prendre une résolution pour le cours du pays. Par autre note, les Echevins de Clermont les invitent à se rendre en leur ville pour signer, conjointement avec

les autres consuls des treize bonnes villes représentant le pays, l'acte d'union qui a été souscrit par eux avec ceux de la noblesse et du clergé dudit pays, et leur déclarent, qu'à défaut d'acceptation, ils seront considérés comme criminels de lèse-majesté, perturbateurs du repos public.

3 avril. — On refuse d'entendre lecture des lettres des Echevins de Clermont. On invoque les lumières du Saint-Esprit; on renvoie au lendemain la résolution à prendre. On fait célébrer, à l'église Saint-Amable, une messe au Saint-Esprit, à l'issue de laquelle il y a procession générale où doivent assister toutes les frairies.

4 avril. — Assemblée de trois cents personnes, non compris les consuls. On donne lecture de deux lettres, l'une de M. le Gouverneur, du 29 mars, l'autre de MM. les Echevins de Clermont, du 30 mars, à l'effet de se trouver, d'après la première, le lendemain de Pâques (5 avril) à Billom, pour pourvoir au repos public en cette province, et celle des échevins, pour signer et ratifier une ligue qu'ils disent avoir faite avec des gentilshommes et des membres du clergé du pays.

On déclare, dans cette assemblée, qu'on ne fera point réponse aux Echevins de Clermont et qu'on n'y enverra personne, attendu que cette ligue et association faite par la ville de Clermont est illégitime et contre la volonté de Sa Majesté, exprimée par les lettres patentes du 27 février 1589. MM. Dallemagne, consul, de Sirmond, avocat, de Bonnefont, bourgeois, et Verdier, procureur, sont nommés députés de la ville pour aller à Billom reconnaître M. de la Rochefoucauld seul gouverneur et lui témoigner leur soumission et obéissance, au nom de la ville de Riom, pour le Roi, et aviser aux moyens qu'il convient d'employer pour le repos de la province.

L'on fait un emprunt de la somme de douze mille écus.

Le 1^{er} août 1589, Henri III est assassiné.

La disposition des habitants change; les assemblées sont désertes, on ne peut réunir que dix ou douze habitants. On décerne une amende de trois francs contre ceux qui étant du Conseil négligent de s'y rendre.

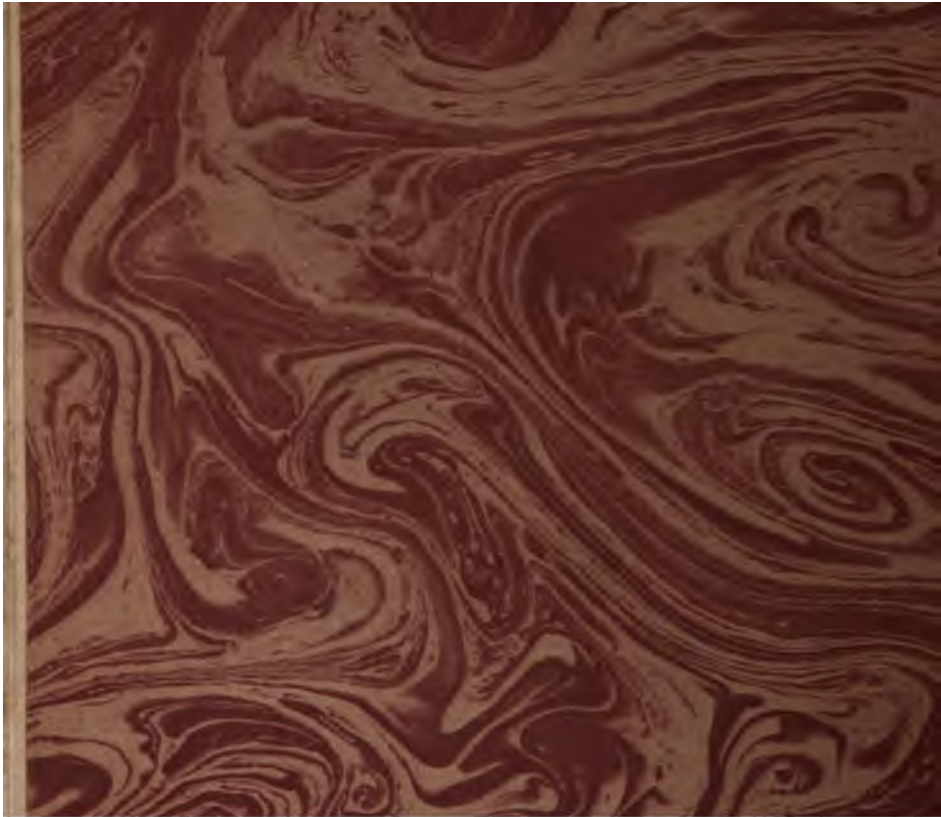
29 août. — Aigueperse, Thiers, Saint-Pourcain n'ont point voulu s'unir à Riom; cependant l'on propose au Gouverneur de les obliger à payer leur portion dans les dépenses faites pour les affaires du pays.

M. le duc du Maine fait savoir à toutes les villes qui n'ont pas voulu entrer dans la *Sainte-Union*, qu'elles seront remises en leurs biens, pourvu qu'elles fassent dans le mois leur déclaration de vivre et mourir dans la Religion catholique, etc.

La garde se faisait avec négligence; — tous les habitants valides seront tenus de faire le service jour et nuit; ceux qui ne se trouve-



1000000
1000000



DC 120 .V57 1888 C.1
Chronique de la ligue dans la
Stanford University Libraries



3 6105 039 561 340

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305

